



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



<36608313770014



<36608313770014

Bayer. Staatsbibliothek

P.O. gall. 31.

H. Crisp, N.C.

**LA NOUVELLE FABRIQUE
DES EXCELLENS TRAITS
DE VÉRITÉ.**

PARIS. IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST.
338, RUE S.-HONORÉ.

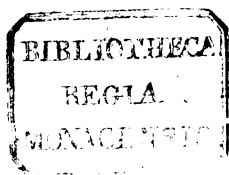
***Livre pour inciter les rêveurs tristes
et mélancoliques à vivre de plaisir,***

Omnis homo mendax
Es ist der Treibs.

Revue avec soin, et augmentée des
Nouvelles de la terre de Prestre Jehu.



1853





AVANT-PROPOS.

On ne connaît guère que de réputation et par ouï-dire l'édition originale de l'opuscule facétieux que nous réimprimons aujourd'hui. Du Verdier, dans sa *Bibliothèque françoise*, indique une édition de *Paris, Jean de Lastre*, in-16, avec la date de 1579, édition que cite M. Brunet, d'après lui, en ajoutant qu'il ne l'a jamais vue. M. Nodier, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, a consacré un court article à la *Nouvelle Fabrique*, dont il ne connaissait non plus aucune édition ancienne; il ne savait rien de plus que tout le monde sur ce petit livre, puisqu'il n'a pas trouvé, en le mentionnant, l'occasion de lui appliquer quelques unes de ces ingénieuses broderies bibliographiques dont il était généralement assez prodigue et qui étaient si bien accueillies.

a

Nous ne connaissons donc, à proprement parler, la *Nouvelle Fabrique des excellens traits de vérité*, que par une édition moderne, par une réimpression médiocre et très peu correcte qui a dû paraître dans la première moitié du dix-huitième siècle. Un libraire de l'époque, Gabriel Martin, fixait la date de cette réimpression à l'année 1732 (V. *Manuel du libraire*, tom. 1^{er}, au mot *Alcripe*), et je ne serais pas éloigné de regarder cette indication comme à peu près exacte, en la rapprochant d'un passage de la préface du nouvel éditeur. Ce passage semble faire allusion à certaines publications d'un genre analogue, qui parurent vers le même temps, et qui étaient dues à quelques gens d'esprit qui consacraient une partie de leurs loisirs à des compositions facétieuses et bouffonnes. Cette société se composait du comte de Caylus, de M. de Maurepas, de Duclos, et de plusieurs autres littérateurs.

Quoi qu'il en soit de la date précise de la réimpression de la *Nouvelle Fabrique*, il est certain que cette réimpression a été faite avec peu de soin, et qu'elle pèche au moins autant du côté de la correction que sous le rapport de l'élégance typographique. Il pouvait donc être à propos de publier de nouveau ce petit livre, en soumettant son texte à une révi-

sion attentive, et lui rendant ainsi, en partie du moins, sa physionomie originelle.

Après de nombreuses recherches, toutes infructueuses, pour rencontrer quelque part une édition du seizième siècle, je découvris par hasard qu'une portion de ce petit livre se trouvait reproduite textuellement dans un autre opuscule facétieux, très rare de même, et fort peu connu, quoiqu'il ait été réimprimé en 1829, dans la *Collection de Facéties et de Joyeusetés* publiée par M. Techener. Cet opuscule porte le titre suivant :

Facétieux Devis et plaisants Contes, par le Sieur du Moulinet, Comédien. *Paris, J. Millot, libraire, tenant sa boutique devant Saint-Barthélemy* (sans date).

La réimpression de M. Techener forme un vol. in-16, de 228 pages.

Le sieur du Moulinet, dans une très courte préface, annonce que son intention a été tout simplement d'offrir à ses lecteurs un choix des meilleurs contes qui se trouvent épars dans divers recueils ; mais il n'indique aucune des sources auxquelles il avait puisé. Examen fait de son livre, qui n'est dépourvu ni d'intérêt, ni d'agrément, j'ai reconnu qu'il a

emprunté à la *Nouvelle Fabrique* quarante-deux contes ou anecdotes (1), sur les quatre-vingt-dix-neuf récits dont se compose celle-ci, déduction faite des additions de l'éditeur du dix-huitième siècle.

A défaut d'une édition plus ancienne, je trouvais donc dans le livre du sieur du Moulinet l'occasion de comparer, pour une partie du moins, le texte de deux éditions. Cette comparaison, tout à l'avantage du sieur du Moulinet, m'a convaincu que son texte était bien meilleur que celui du dix-huitième siècle, et j'ai pu ainsi, non seulement rectifier celle-ci pour les contes admis dans les deux ouvrages, mais encore y puiser d'heureuses indications pour réformer le texte des autres contes.

Au moyen de ce travail, j'ai pu réimprimer dans son ensemble et avec tous ses accessoires l'édition du dix-huitième siècle, sans en rien retrancher, mais en y introduisant de nombreuses corrections, quelques variantes curieuses empruntées au sieur du Moulinet, et enfin en y ajoutant de petites notes, peu nom-

(1) Il est à propos de faire remarquer que le sieur du Moulinet, en réimprimant ces contes, a supprimé les moralités en vers qui les terminent dans l'original.

breuses, et presque exclusivement consacrées à l'interprétation de quelques mots appartenant au patois de la Normandie.

L'auteur ou le compilateur de la *Nouvelle Fabrique* était Normand en effet; les lieux qu'il choisit pour en faire la scène de ses récits fantastiques, ainsi que les nombreuses locutions propres à la Normandie qu'il emploie à chaque instant, ne sauraient laisser place à aucun doute à cet égard. On ne saurait être aussi affirmatif en ce qui concerne son véritable nom. Un quatrain énigmatique placé à la fin du livre semble indiquer le nom de *Philippe le Picard*, que l'on peut aussi retrouver, par voie d'anagramme dans le pseudonyme *Philippe d'Alcripe*, et cette conjecture, fortifiée par plusieurs exemples analogues, très communs au seizième siècle, n'est pas dépourvue de vraisemblance; quant au titre de *Seigneur de Neri en Verbos*, que l'on a interprété : *Seigneur de Rien en Vert-bois*, ou *Seigneur de Rien en paroles*, je laisse à de plus hardis ou à de plus habiles le mérite de résoudre cette douteuse et importante question, pour chercher, dans l'une des Épigraphes qui figurent au titre du livre, l'idée principale qui en a inspiré le fond et la forme : *Omnis homo mendax*. C'est à cet Aphorisme, emprunté à l'Écriture sainte, que l'auteur, quel qu'il soit, a

rapporté toutes ses inventions. Il a cherché simplement à s'amuser lui-même et à récréer ses lecteurs par le récit d'un certain nombre de faits merveilleux, extravagants, impossibles, qui eussent au moins le mérite de la bouffonnerie, s'ils ne pouvaient avoir celui de l'exactitude ou même de la vraisemblance. On ne saurait nier qu'il n'y ait en général assez bien réussi, et si l'on veut bien lui pardonner quelques contes dont l'exposition un peu crue se ressent beaucoup trop de la grossière simplicité de son époque, on reconnaîtra qu'il n'était pas dépourvu d'imagination, et que sa manière avait beaucoup de naturel, ce qui constitue, en grande partie, le talent du conteur. Il ne faut pas se montrer plus exigeant que de raison pour un écrivain facétieux, qui ne se préoccupe guère que du soin de faire rire ses lecteurs.

Quant à la seconde épigraphe du titre, qui semble énoncée en allemand, personne jusqu'ici n'a réussi à l'interpréter. Je soupçonne donc là un défaut de correction typographique, que pourrait seule redresser l'édition originale, si l'on parvient enfin à la découvrir quelque part.

On me permettra, on me pardonnera du moins, à l'occasion de ce petit livre d'un genre tout spécial, de dire ici quelque mots, en pas-

sant, de certains ouvrages du même genre, et qui, soit parce qu'ils ont précédé celui-ci, soit parce qu'ils l'ont suivi, méritent au moins d'être rappelés au souvenir des curieux et des bibliophiles.

Dans ce genre, nous n'avons rien à demander à l'antiquité. Les anciens ne semblent pas avoir eu le moindre goût pour ce que, dans un temps plus rapproché de nous, et particulièrement dans le nôtre, on est convenu d'appeler la *littérature fantastique*. La poésie, dans toutes ses branches, suffisait aux Grecs et aux Romains. Il faut donc arriver jusqu'aux temps de la décadence de ces littératures, à Lucien, qui vivait au deuxième siècle de l'ère chrétienne, pour trouver quelque composition de cette nature. L'*Histoire véritable* de cet écrivain satirique est en effet une œuvre de pure fantaisie, écrite dans une intention moqueuse, et dans le dessein avoué de tourner en ridicule la crédulité niaise et les récits incroyables de quelques historiens anciens. L'idée de Lucien était ingénieuse ; mais, en la mettant à exécution, il eut le double tort d'annoncer trop nettement à l'avance son intention de ne dire que des choses extravagantes, ce qui ne pouvait manquer de refroidir son lecteur ; et, ce qui est moins heureux encore, de se complaire telle-

ment dans le récit de ses aventures imaginaires, qu'il en devenait ennuyeux. Aussi laissa-t-il imparfait l'ouvrage commencé, qui se compose de deux livres et qui devait en avoir quatre. *L'Histoire véritable* contient quelques passages amusants ; mais pour la lire dans son entier il faut aujourd'hui un courage très rare et un genre de résolution qui ne se trouve plus guère que chez les érudits et les philologues de profession.

Il faut traverser une longue suite de siècles et arriver presque tout-à-fait aux temps modernes pour retrouver quelques fantaisies littéraires qui puissent se rattacher à cet ordre de compositions. Je dis seulement se rattacher, parce que l'opuscule dont j'ai à dire quelques mots pourrait bien, malgré sa forme et ses apparences tant soit peu fantastiques, avoir été écrit dans une intention plus sérieuse que *l'Histoire véritable*.

Je veux désigner ici, comme appartenant indirectement à la classe des récits fabuleux, une prétendue *Lettre du prêtre Jean*, qui contient de merveilleuses nouvelles de ce royaume imaginaire que l'on plaçait en Arménie, en Abyssinie, dans l'Inde majeure ou mineure, et dont on racontait une foule de choses miraculeuses, toutes plus incroyables les unes que les

autres. Toutes ces merveilles, disons le mot, toutes ces extravagances, pourraient bien, il est vrai, n'attester que la naïve et énergique crédulité du moyen âge; mais, comme il est au moins évident que de pareils faits sont impossibles, et qu'ils n'ont existé, pour leurs détails, que dans l'imagination de quelques voyageurs, ne serait-il pas permis aussi de conjecturer que, la *Lettre du prêtre Jehan*, ou du moins attribuée au prêtre Jehan, ne pouvant être de lui, il ne serait pas impossible que quelque homme d'esprit de l'époque, il y en a dans tous les temps, eût essayé de s'amuser aux dépens de ses lecteurs en exagérant encore les récits déjà exagérés des voyageurs de son temps. Je donne cette conjecture pour ce qu'elle vaut; qu'on l'accepte ou qu'on la rejette, il n'en restera pas moins vrai que la *Lettre du prêtre Jehan* est un opuscule très curieux, et que les anciennes éditions françaises de cet opuscule sont très rares. Cette double considération m'a déterminé à le réimprimer, sous forme d'appendice, à la suite et comme complément de la *Nouvelle Fabrique*; j'y ajoute aussi deux pièces du même genre, qui m'ont paru offrir un égal intérêt (1).

(1) Une courte note placée en tête de l'appendice indique le travail qui a été fait pour établir un bon

Je ne parlerai ici que pour mémoire d'une petite pièce en vers (*la Prinse faite par les Bretons*) que je réimprime, ainsi que des *Facéties* (latines) de *Bebelius*, où l'on rencontre çà et là quelques petits contes fantastiques, sans m'arrêter non plus aux *Grandes Croniques de Gargantua*, qui mériteraient peut-être une certaine attention, si elles n'étaient pas, comme on le croit généralement aujourd'hui, le premier essai, le prélude de l'ouvrage singulier qui a rendu le nom de Rabelais si célèbre dans le monde littéraire.

C'est dans ce livre, en effet, c'est dans le *Pantagruel* et dans le *Gargantua* de Rabelais, qu'il faut chercher et que se trouve, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le véritable type, le type original de la littérature fantastique; car c'est ce livre qui a inspiré, qui a enfanté en quelque sorte toutes les compositions du même genre, en leur servant à la fois de source et de modèle. Exprimons toutefois, à ce propos, le regret que dans cet ouvrage unique, et l'un des plus curieux, des plus précieux monuments de notre littérature nationale, l'imagination audacieuse de son auteur, si riche et par elle-

texte de la lettre du *Prêtre Jean*, et donne quelques détails sur les deux autres pièces qui la suivent.

même et par la prodigieuse érudition dont elle était soutenue, se soit laissé entraîner à de si nombreux écarts. Un peu plus de règle et de mesure dans les joyeuses créations de son génie, un peu plus de respect pour les grandes convenances de la morale, un peu plus de décence surtout dans l'énoncé de ses délicieuses bouffonneries, n'eussent rien enlevé à la puissante originalité de ses conceptions, ni au charme de ses récits.

Rabelais eut de nombreux imitateurs, de toutes les classes et de tous les ordres. Les uns, et ce fut le plus grand nombre, se contentèrent de reproduire à leur manière les extravagantes divagations de leur maître, l'in vraisemblance de quelques unes de ses inventions et les déplorables licences de son langage; d'autres cherchèrent, dans cette mine abondante et très peu épurée, le germe de quelques rêveries philosophiques, de certaines utopies religieuses ou politiques, qui flattaient leurs idées ou leurs passions, mais qu'ils ne surent pas mettre en relief, parce qu'il leur manquait à la fois et le jugement qui féconde et le talent qui vivifie.

Je ne dirai donc rien de cette foule de livres, tout-à-fait oubliés aujourd'hui, qui parurent à la suite de celui de Rabelais, et qui n'ont laissé aucune trace après eux. Je rappellerai seule-

ment quelques ouvrages plus rapprochés de notre temps, qui proviennent certainement aussi de Rabelais, et qui méritent, à divers titres et dans des rangs divers, d'occuper une place distinguée dans le souvenir des gens de lettres et dans la bibliothèque des amateurs.

Au dix-septième siècle, un homme qui n'était certainement pas sans esprit, quoique cet esprit ne fût pas toujours très bien réglé, Cyrano de Bergerac, essaya quelques compositions dans le genre fantastique. Son *Histoire comique des Etat et Empire de la Lune*, et celle des *Etat et Empire du Soleil*, sont, à tout prendre, bien plus des inspirations de Lucien que des imitations de Rabelais : ces deux histoires servent de cadre à une satire des folies et des ridicules de l'humanité ; mais ces tableaux, dans lesquels on distingue çà et là quelques traits assez heureux, manquent presque toujours de couleur et de lumière. C'est de l'extravagance à froid, la plus triste et la moins agréable de toutes les folies.

Deux ouvrages, qu'il faut aller chercher hors de France, et qui parurent en Angleterre dans les premières années du dix-huitième siècle, le *Conte du Tonneau* et les *Voyages de Gulliver*, appartiennent également à la littérature fantastique et à l'école de Rabelais. De ces deux

ouvrages du célèbre docteur Swift, le premier est un pamphlet religieux, beaucoup plus mordant qu'agréable, dont on se souvient sans doute, mais qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. Le second, au contraire, qui n'est pourtant aussi qu'une satire, mais une satire moins restreinte, est devenu et est demeuré célèbre. Il a dû, si je ne me trompe, ce succès durable et incontesté, à l'habileté rare avec laquelle son auteur a su, par le soin et l'attention minutieuse qu'il a mis aux moindres détails de son récit, donner toute l'apparence de la réalité à des fictions étranges auxquelles pourtant aucun de ses lecteurs ne pouvait croire; et cette habileté de l'écrivain fut si puissante, elle produisit de tels effets sur l'imagination de ses lecteurs, qu'il se trouva en Angleterre, et sans doute ailleurs, un certain nombre de gens qui crurent sérieusement à l'existence du capitaine Lemuel Gulliver, et qui n'osaient presque pas révoquer en doute ses merveilleux et intéressants récits.

Après le livre de Rabelais et le Gulliver de Swift, il faut arriver jusqu'à la fin du dix-huitième siècle (1786) pour trouver à mentionner, non pas un livre de cette importance et d'une égale valeur, mais une simple bouffon-

nerie, un livret facétieux, qui me ramène tout naturellement au livre que je réimprime, à la *Nouvelle Fabrique des excellents traits de vérité*. Je veux parler des *Voyages et Aventures du baron de Munchhausen*, publiés vers 1786, en langue anglaise, par un Allemand du nom de Raspe, alors réfugié en Angleterre, reproduits depuis en allemand, avec de nombreuses additions, par le célèbre Burger, et traduits plusieurs fois en français.

Il ne s'agit plus ici d'un ouvrage composé avec plus ou moins d'art, écrit avec plus ou moins de talent, qui ait exigé de son auteur une grande puissance de pensée et de style. Il a suffi, pour écrire les *Aventures du baron de Munchhausen*, d'une imagination suffisamment abondante et hardie, et du talent, assez rare il est vrai, d'écrire avec naturel et simplicité. L'auteur ou les auteurs de cet opuscule ont parfaitement satisfait à ces conditions. Ils ont placé l'histoire fantastique de leur héros dans la bouche de ce héros lui-même, grand voyageur et intrépide chasseur, qui débite avec une naïveté parfaite et un sang-froid imperturbable les plus merveilleux mensonges que jamais voyageur ou chasseur ait pu inventer pour sa propre satisfaction ou pour la joyeuse et complaisante crédulité de ses amis. C'est tout-à-fait un li-

vre du genre de la *Nouvelle Fabrique*, à laquelle même il a fait quelques emprunts, indiqués dans mes notes.

On a publié aussi en Angleterre, il y a quelques années, et l'on a arrangé en français l'*Histoire d'un Tigre*, qui appartient encore au même genre. C'est le récit fort court et très amusant de l'embarras de deux voyageurs qui, surpris par l'arrivée subite d'une tigresse, parviennent habilement à se débarrasser de leur terrible adversaire au moyen d'un expédient duquel personne qu'eux-mêmes ne se serait certainement avisé.

C'est là, non pas tout ce que je connais de livres de ce genre, mais seulement ce qui m'a paru digne d'être mentionné ici. Quelques personnes s'étonneront peut-être que je n'aie pas au moins rappelé dans cette esquisse le nom d'Hoffmann et ses *Contes fantastiques*, qui ont obtenu de nos jours un si grand et si légitime succès. Je répondrai que, malgré l'étrangeté quelquefois bizarre de ses inventions, Hoffmann ne me paraît pas appartenir rigoureusement à l'école de Rabelais et de Swift, et que, d'un autre côté, je ne pouvais, sans faire en quelque sorte injure à un écrivain qu'il faut classer à part, rapprocher les ingénieuses créations de cette imagination si puissante et si fé-

xvj

AVANT-PROPOS.

conde du livret purement facétieux que je réimprime et des aventures non moins bouffonnes du baron de Munchhausen.

X.

Le 10 avril 1853.





G. L. B. V. D. L.
au *Sieur de Neri*.

Ne doute, amy, que ton livre perisse
Recommandé soubz telle dignité,
Le sain y court, le malade s'y glisse,
Hameçonnez de ce beau frontispice,
Avarement humant la vérité,
Soubz le mommon (1) de pure vanité.

Le Sieur de Neri
à *M. D. Duthot, à Paris.*

Pour vous montrer l'amitié estre grande
Que je vous porte et porter je vous veux,
D'aussi bon cœur à vous me recommande
Que chaque jour j'adresse à Dieu mes vœux.

Antistrophe.

Detourne donc en cet endroit tes yeux,
Lors cognoistras que je suis en la hande
De tes amys, et si tu me commande
Vivre apres toy, je vivrai mal-heureux

(1) Masque.

Le Sieur de Neri
à M. D. Duthot.

Le traistre ennuy maistrisant les esprits,
Pour delecter et joyeusement vivre,
T'ay dedié ce recreatif livre,
De verité meritant bien le prix.
Hommes sçavans point ne seront reprins,
Quand l'auront veu, desirant le vray suivre,
Le preferer à l'or, argent et cuivre,
Car en son corps faicts joyeux sont compris.
Reçois-le donc, mon Seigneur et mon maistre,
En nul endroit mieux ne le puisse mettre,
Pour avoir grace et suport sans broncher,
Estant benin, puissant, bon, loing d'audace,
Docte et cheri des neuf sœurs du Parnasse,
Et d'Apollon favori le plus cher.

Au Lecteur.

Tiré du *Cronosolon* de Lucian, par M. Duthot (1).

Si tu as contemplé sa colonne de cuivre,
Au banquet Saturnial ne refuse ce livre,
Et ne sois si hardi d'iceluy detracter,
C'est don Saturnial, ne t'en veuille mocquer.

Si tu fais autrement, la faux Saturnienne
D'un coup retranchera ta teste Paphienne;
Car ainsi que son pere il punit la personne
Qui ne prend de bon cœur le present qu'on luy
donne.

Tu me diras icy que tu n'as le loisir,

(1) Le *Cronosolon*, ou le *Législateur des Saturnales*,
opuscule facétieux et satyrique de Lucien.

Entre tant de livrets , cestui plustost choisir ,
Où rien n'est contenu sinon que resveries ,
Contes faits à plaisir et toutes menteries.

Et vraiment je te dis que , pensant échapper .
Un inconvenient , à l'autre vas frapper :
Car le Dieu Porte-faulx punit de même sorte ,
Si venant au banquet tu ne laisse à la porte
Tout propos sérieux d'estudier et de lire ,
N'ayant soucy aucun que de boire et de rire.
Le regne de Saturne ne dure pas toujours ,
Icelui se termine l'espace de sept jours.

Or , ainsi que sept jours Saturne a son empire ,
Durant ce temps l'on peut se rejouir et rire ,
Pour plus facilement ses esprits rallier :
Succede aussi le temps auquel faut travailler.

*Prosopopée du Sieur de Neri
au Macrin.*

Comme celui qui contre un dur rocher
Darde un espieu de toute sa puissance :
Non plus , Macrin , je croi que tu t'avance
Si , medisant , de moy veux approcher.

A celui doibs ses fautes reprocher
Qui de soy mesme admire l'ignorance ,
Et tout enflé d'une sottie arrogance ,
Que ses escrits n'estime rien plus cher.

Je sçay assez que ce n'est pas grand chose :
Et me riant à tous je les propose ,
Leur affermant par le grand Jupiter
Que, s'ils avoient tant de nez que Proclus
Ou que Thymele , ou bien que Latinus ,
Je les pourrois en ceci despiter.

Par F. CHARLES DUTHOT.

Pour le Sieur de Neri.

Plante premierement la delectable vigne,
 Car jamais n'ai cogneu plante qui soit plus digne :
 Je crois que tu disois telle sentence, Alcée,
 Pource qu'Eraphiot grandement nous recrée,
 Indolet, du soucy tres-excellent remede,
 En ceci, de Rien heritier te succede.

Eust. BODIN.

*Sonnet de M. D. Duthot
 au Sieur de Neri.*

Neri, par tes escrits estime-tu pouvoir
 De ceux de nostre temps imiter la vitesse,
 Veu que desjà tu sens la fascheuse vieillesse
 Empescher qu'aisement tu te puisses mouvoir ?
 Mais quoi ? Si nous voulons l'antiquité revoir,
 Certes nous cognoistrons la prudente sagesse
 Souvent avoir vaincu la gaillarde allegresse,
 Icelle ne pouvant la cause appercevoir.
 Et, comme feint Homere, le plus pesant des
 Dieux

Arresta par finesse le plus leger des Cieux,
 Ainsi joyeusement de tes plaisans escrits,
 Un chacun allechant, par prudente finesse,
 Au sentier scrupuleux de vertu les adresse,
 D'icelle proposant l'objet à leurs esprits.

Leonardi Reinoudi in opus Nerium.

Hexasticon.

Hic ille dignus est liber
 Qui nunc teratur a viris

Doctis , suis tegens jocis
 Quod ad bonos mores facit ;
 Sic omne præmium meret
 Ævumque prorogat suum.

M. D. Duthot
aux Amis du Sieur de Neri.

Quelqu'un me dit qu'après avoir bien beu ,
 Le Sieur Neri a composé son livre ,
 Disant que c'est à faire à un homme yvre
 Tenir propos qu'il avoit ici leu.

Je lui respons, si par fois il a veu
 Quelque devis, l'auteur ne le veut suyvre :
 Je sçay qu'il veut tres joyusement vivre ,
 Certes toujours je l'ay bien apperceu.

Et qui plus est, il n'est pas necessaire ,
 S'il a esté composant temeraire ,
 Qu'il soit semblable en mœurs et en façons :
 Car il convient l'auteur chastement vivre ,
 Ce qui n'est point necessaire à son livre ,
 Se proposant delecter les garçons.

Le Sieur de Neri, aux Mesdisans.

Fuyez d'icy, fuyez troupe mutine ,
 Car ces discours surpassent vos cerveaux.
 Jadis Phœbus à l'ombre des rameaux
 Les inspira au fond de ma poitrine ,
 Seant au mont de Sainte Katherine ,
 Pres nos viviers tapissez de roseaux ,
 Tout assoupi par le chant des oiseaux ,
 Et le doux bruit de la source argentine ,
 Je sens alors un songe aisé de noir ,
 Qui me ravit au Cumean manoir ,

6

Où Apollon douteusement chantant
M'emplit le cœur d'une fureur divine.
Tout est obscur, fuyez, troupe maline,
Je ne veux point enseigner le méchant.





AUX BENEVOLES

LECTEURS.

Aussi comme dit l'autre, il ne faut que deux mots et qui servent, et pourtant je dy briefvement qu'il n'y a pas encore droicement cent et demi d'ans, qu'estant à Lyons en chair et en os, en la compagnie de plusieurs touillautz (1) mes bons amis, ou faisant chere lye, chez la mere Gillette, et beuvant du meilleur et plus frais, furent recitees maintes joyeuses histoires et plaisans contes, tant frais que salez : dequoi il fut autant ri que ploré.

Et sur cette heure-là, me donnant du bon temps, quelques uns de la troupe (qui en avoyent débagoulé des plus fortz) m'e supplierent instamment en faire memoire dans mes tablettes, pour les monstrier à nos enfans à l'advenir. Ce que volontairement leur accorday du premier coup, apres m'en estre longuement excusé, desirant

(1) Mot patois normand, qui signifie de *bons vivants*, des amateurs de joie et de bonne chère.

aussi, par semblable, faire chose agreable aux amateurs et sectateurs de pure verité.

Considerant ce que Salomon a escrit en son Ecclésiastique, où il affirme la revolution et discours du temps regler et diriger toutes choses mondaines et transitoires, proposant sa sentence en la maniere qui ensuit :

Il est temps d'edifier et destruire, de plourer et rire, de planter et cueillir.

Selon laquelle sentence, ne voulant passer le temps en oysiveté, mere de tout vice, ains repatrier et recreer les esprits humains quelques fois agitez des passions melancoliques, me suis ingeré mettre par escrit icelles joyeuses histoires, alliant excellents traicts de la verité, fidellement recueillis à la grouee (1) des meilleurs arbres de la forest de Lyons : car *a fructibus eorum cognoscetis eos*. Je sçay (au moins je m'en doute, je ressemble à chienliet) que plusieurs diront, ce n'est ici un tesson, c'est un conteur.

Et quel besoin estoit-il qu'il s'amusast à escrire telles apologues ?

Et je respons leur disant : or ouez.

Pourquoy ne puis-je pas, par vostre foy et l'amienne, aussi bien dire verité en pensant mentir, comme plusieurs afferment verité et mentent plus puant que vieux diables ?

Qu'il ne soit vray, voyez Brohon, Nostradamus, Broussart, Pileu, Maria, Colony, de Crox, et plusieurs autres qui en font profession.

Allez, allez, laissez-moy faire : je n'engendre point : qui n'en voudra qu'il le laisse. Il vous coustera autant, mon Seigneur. Toutesfois, beaux amis, si au mien conseil voulez assentir, quand

(1) La cueillette, l'abattis des pommes, en Normandie.

sentirez vos esprits estre aggravez d'ennuy fantastique et soucy-melancolique, aurez recours au present opusculé, qui divertira (1) chagrin et fascherie en allegresse et joyeuseté, vous suppliant prendre le tout de bonne part, et Dieu vous soit en aide, nostre pain est au four.

(1) Changera.





L'AUTEUR A SON LIVRE.

Va petit livre, picque, marche,
Double le pas, et loing t'estens,
Fay te veoir en chacune marche
Pour donner joye et passe-temps.
Si aucuns en sont mal-contens,
Passe outre et n'acoute à leur dire :
Car aujourd'hui tel est le temps :
L'un veut plourer, l'autre veut rire.





L'ÉDITEUR

▲ U

LECTEUR (1).



Voici encor une fois PHILIPPE D'ALCRIPPE. Malgré les Editions réitérées (2) de son Livre, sa NOUVELLE FABRIQUE étoit devenuë si rare que la mémoire de ses imaginations rejoyssantes étoit comme perduë, et ne subsistoit

(1) Cet avis de l'éditeur précède la réimpression du 1^{er} siècle. Je le conserve pour plus d'exactitude, mais sans prendre en aucune manière la responsabilité des assertions qu'il renferme et des opinions qui s'y trouvent exprimées.

(2) Cette assertion me parait fort hasardée. Il serait bien étrange que les éditions *réitérées* d'un petit livre facétieux eussent si complètement disparu.

plus que dans la tradition des gens du pays où il a vécu. C'étoit un Moine Bernardin de l'Abbaye de Mortemer, en Normandie, près la Forêt de Lions (et de là il se dit Seigneur de *Neri*, qui est l'anagramme de Rien, et en *Verbos*, c'est-à-dire, Verd bois). L'amour des dons de Bacchus l'avoit rendu tout perclus de goutte. Dans les intervalles de ses douleurs, il s'épanouissoit la rate avec son bon ami M. Duthot, Gentilhomme du voisinage; puis quand il étoit seul, il dictoit à son scribe tous les traits divertissans de l'invention ou de son ami, ou de la sienne. Le Recueil fut reçu en son temps favorablement du Public. Comme le bon goût prévaut toujours, et que ce qui a fait le plaisir d'un siècle peut faire encore celui d'un autre, on a cru que ces facéties, dont le genre ne manque point encore d'amateurs, même du premier rang (1), pourroient trouver leur place parmi les délassemens des personnes occupées d'affaires sérieuses. Quant au style, s'il semble peu châtié, outre qu'on n'a rien voulu changer à l'original, et qu'il est dans le génie du païs, il y a aussi apparence que l'auteur étoit bien aise de laisser à

(1) Il ne serait pas impossible que cette phrase contint une allusion à la fantaisie qu'eurent quelques beaux-esprits du 18^e siècle, tels que le comte de Caylus, Maurepas, Duclos et autres, de publier, de 1740 à 1750, des facéties et des contes merveilleux de leur façon, ce qui donnerait à peu près la date de cette réimpression.

ceux qui ont le talent de conter le mérite de donner toujours à ces plaisanteries des graces nouvelles, et de les revêtir des ornemens qu'il étoit très-capable, s'il eût voulu, de leur donner : imitant le Chanoine de Tours, Beroalde de Verville, auteur contemporain, qui bien que très-suffisant pour diriger tout autrement son *Moyen de parvenir*, globe d'infinie doctrine, pour user de ses termes, et où n'est (ainsi que dans Maître François) ligne, endroit ou passage qui ne soit tout farci de science mystigorique et concluant, dit néanmoins : « Ceci doit être mêlé en votre cervelle : » il le vous faut bailler tout mêlé. Les autres vous » donnent leurs livres bien arrangez et ils se » brouillent dans vos têtes : vous donnant ce- » lui-ci tout brouillé, il adviendra qu'il s'y ar- » rangera. »

Quoi qu'il en soit, ayant recouvré quelques traits dans le même goût, quoique venans d'une autre main, j'ai cru que le public les recevrait également bien.

Au reste, on peut appliquer à cette NOUVELLE FABRIQUE ce que dit Beroalde de son *Moyen de parvenir* :

« Ce Livre (assure-t-il) est tout plein de fides instructions et sens parfaits (contenus du moins en celui-ci dans les moralitez qui sont à la fin de chaque Conte) tellement que c'est tout un par où vous commencez à le lire. » Et encore : « De maints bons volumes cettui-ci seroit le Breviaire : joyeux

Repertoire de perfection : à quoi on ne doit contredire ni opposer les hyperboles de ces enfarinez qui gourmandent la science et l'emplissent d'abus : qui voyant les bonnes personnes desireuses de se calfeutrer le cerveau d'un peu de bonne lecture et profitable, s'en scandalisent. Chassez, Lecteur, ces écorcheurs de Latin, ces écarteleurs de Sentences, maquereaux de passages poétiques qu'ils prostituent à tous venans. Gardez-vous de ces entrelardeurs de Theologie allegorique, effondreux d'argument et de tous ceux qui aiguissent les remontrances sur la meule d'hypocrisie. Fuyez ces pattes peluës et ne leur communiquez ce rare trésor, ains le commettez à gens de bien, comme gens de bien ont pris la peine de le vous donner. Ce n'est pour en abuser comme des autres livres pleins de folle doctrine et bavarderies qui occupent les esprits mal à propos du truandage de pedantisme. Ainsi donc empoignez ce Volume de cayers de veritez de belle invention, et les yeux ouverts comme chiens qui chassent aux puces ; si avez de l'esprit, affilez-le, comme sages enfans de la science, à voir, chercher, trouver ceans, inventer, crocheter, et découvrir ce que cache l'écorce de ces memoriaux de raison raisonnante à perte de vuë, qui déguisent sous aparence de mince étoffe comme de fil ces enseignemens la plupart de velours, or et soye entortillez, et ces belles Enigmes qui vous conduiront à trouver la lanterne de discrétion et

le feu d'intelligence. Et vous y évertuant, si ferez bien (1). »

Adonc, Adieu je vous dis, ou plutôt AU RE-VOIR.

(1) Cette citation apparente n'est point un extrait textuel et suivi du *Moyen de parvenir*, mais l'assemblage de plusieurs passages isolés de ce livre, cousus et disposés au gré de cet éditeur du 18^e siècle. Ajoutons que, malgré cette tirade emphatique, la *Nouvelle Fabrique*, moins célèbre que le *Moyen de parvenir*, est un livre dont la gâté bouffonne et naïve est d'un caractère beaucoup moins alarmant pour la délicatesse des lecteurs que le dévergondage plus que hardi de l'ouvrage attribué à Béroalde de Verville.



CORRECTIONS

ET EXPLICATIONS;

Pour exemple.

Page 64 (89), aux deux Vers de morale, il y a dans la plupart des anciennes éditions :

*Sans ton art tu es peu sçavant
Tant subtil ne t'y pousse avant.*

Il faut lire et il falloit écrire

S'en ton art, etc.

c'est à dire ,

Si en ton art tu es , etc.

On laissera les autres corrections à faire à nos Faiseurs de notes , Poètes modernes et jolis Conteurs , les invitant à exercer leurs talens sur ces *Excellens Traits de Verité* (1).

(1) Tout ceci est de l'éditeur du 18^e siècle.



LA
NOUVELLE FABRIQUE
DES
EXCELLENS TRAITS
DE VERITÉ.

*De trois freres, excellens ouvriers
de leurs mestiers.*

Du temps du Roy Pernot, et de la Royne Gillette (1), il fut un homme en nostre village, nommé Simonnet, lequel avoit trois beaux garçons, que luy fit sa cinquiesme femme, tout d'une ventrée, esquels (parvenus en aage qu'enfans font le pi-

(1) Deux personnages imaginaires, héros fabuleux de l'ancien temps, souvent mentionnés par nos vieux conteurs.

cotage (1) aux vergers) furent par leur pere mis en mestier; assavoir l'un chez un barbier, l'autre chez un mareschal, et le tiers chez un escrimeur (2), où en peu de temps profiterent si bien qu'ils en retournerent fort bons ouvriers.

Ce que voyant le pere, leur dit : Mes Enfans, cognoissant à veuë de nez que je suis sur le bord de ma fosse, je veux premier que de mourir disposer de mon peu de bien. Je possede seulement (comme sçavez) une petite maison, qui feroit bien peu de chose pour vous trois, et pourtant (3) j'ai avisé un faict. C'est que celui d'entre vous qui sera trouvé le meilleur ouvrier de son mestier aura seul la maison. Ayant bien entendu leur pere, d'un commun accord condescendirent à son vouloir et advis. Or bien, de par Dieu, dit le bonhomme Simonnet, puisqu'ainsi est, monstrez, en presence de gens, chacun un tour de vostre mestier. Le plus ancien, qui estoit barbier, commença; lequel tirant de son estuit un rasoir de Guinguant (4), frais esmoulu, vous va courir après un lievre, qui (de bonne fortune) estoit poursuivy de deux grands levriers, auquel en courant abatit la barbe ric à ric du menton sans en rien l'offencer, voire aussi net que s'il eust esté dans une chaire (5) assis sur son cul. Le second, qui estoit mareschal, montra

(1) *Picotage* ou *Picorage*, maraude des écoliers. On dit aussi dans le même sens : *Aller à la picorée*.

(2) Maître d'armes, d'*escrime*.

(3) En conséquence, à ce sujet.

(4) *Guingamp*, ville renommée par sa coutellerie.

(5) Ancienne forme du mot *chaise*.

aussi ce qu'il sçavoit faire. Advint à l'instant qu'un gentil-homme, passant chemin, voulut faire ferrer son cheval, auquel il dit : Monsieur, ne laissez à picquer vivement, puisque vous avez haste. Je vous serviray bien. Ce disant, ledit seigneur picque, et le mareschal court après, lequel deferre son cheval de ses vieux fers, puis promptement le referre des quatre pieds, en courant la poste, aussi proprement que s'il eust esté lié dans la forge. Le tiers, bon joueur d'espée entre mille, voyant tomber une grosse ondée de pluye, sortit dehors en la rue, l'espée en la main, laquelle il vous vient virer, et tourner à l'entour de soy jouant de l'estoc, du travers, de taille, de faux montants, du plat, de tors et de revers, faisant le moulinet, et se couvroit de tous costez si virillement et par telle dextérité, que jamais goutte de pluye ne tomba sur luy : qui fut chose esmerveillable et de grand esbahissement à veoir.

Celui de vous qui mieux fera
De Dieu remuneré sera.

D'un Gentil-homme amateur de Musique.

J'ay quelquefois ouy parler d'un Gentil-homme, lequel en son temps aima la musique autant que mademoiselle sa femme. Or il faut entendre qu'il avoit près de son chasteau un petit bois de haute fustaye de neuf arpens ou

environ, assez joliment planté, tous chesnes et haïstres, où bien souvent alloit passer le temps. Un jour, ainsi qu'il estoit en ce lieu, vint à lui un homme, je ne sçay de quel pays, lequel (après l'humble salutation) luy dit : Monsieur, le bruit est par tout ce pays que vous estes celui entre tous les hommes qui aimez le mieux la musique et la resonance des instruments; et pour cette occasion je suis venu vers vous pour sçavoir s'il vous plairoit que je vous feisse un beau jeu d'orgues, non point de fonte, d'estain, de fer blanc, ny autre métal. Et de-quoi doncques (dit le Gentil-homme)? De vostre bois (respondit l'Organiste), qui est icy planté. Le Gentil-homme, estimant que cestuy fut fol, lui dit :

Je pense y bon homme, que tu as le cerveau blessé, ou que tu sois yvre : veu ton sot propos. Non, Monsieur (repliqua-t-il) je dy vérité, et, s'il vous plaist, je le vous feray veoir.

Et le moyen, dit le Gentil-homme? Monsieur, respondit l'Organiste, à l'œuvre on cognoist l'ouvrier. Somme (1), après plusieurs disputes, ils marchanderent pour le prix et somme de tout, la moitié de l'argent avancé. Incontinent furent par l'Organiste tous les susdits arbres esbranchez et coupez, les uns de hauteur suffisante, autres plus moyens, et autres plus petits.

Cela fait, avec de longs, petits, grands, courts, gros, menuz, droits, pesants, tortus et legers instrumens de fer et acier de Lu-

(1) Enfin.

bie (1), en façon de tarières, vilbrequins, foretz, bernagoes, tilles (2), gibletz, tres-fontz, alesnes et autres engins penetratifs, il creusa et vuida les troncs desdits arbres, depuis le haut jusques au bas, puis fit à chacun certains trous près la racine, droitement d'où sortent les quatre vents.

De sorte que, quand iceux vents donnoient dans quelques uns desdits trous, les arbres rendoient un fort hault et admirable son, si tres-harmonieux, plaisant, doux et delectable, avec si joyeux, parfaits et bons accords, que tous ceux et celles qui escoutoient et entendoient cette harmonieuse resonance, estoient ravis en esprit, et ne leur souvenoit de boire ny de manger, recevans plus d'aise, consolation et plaisir, que s'ils eussent esté es champs elizées.

Le bon seigneur voyant ce grand et excellentissime chef-d'œuvre ainsi parachevé fut merveilleusement bien content de son Organiste, auquel (pour recompense de ses pertes) fit refaire ses souliers.

Fy d'or, d'argent et de monnoye,
Qui n'a contentement et joye.

(1) Lybie.

(2) *Bernagoes, tilles*, instruments à forer, inconnus aujourd'hui.

*Ce qui advint le vendredy des grands vents
à deux garces de Rouen.*

Il y a environ quarante-sept ans le vendredy des grands vents, que deux pucelles de ord mestier, les principales et plus miesvres du cul du bordeau de Rouen, l'une nommée Janne-cul-jaulne, et l'autre Marion Bydon, ainsi qu'ellesse pourmensoient par la ville (pour trouver chalans) arriverent en la rue d'Herbanne, pres le portail de la maistresse Eglise, où le vent (par son impetuosité) s'en-tonna dans leurs habits, que voulsissent ou non, les enleva et emporta jusques à la seconde galerie dudit portail. Et ainsi qu'elles doubtoient la mort, crocherent (1) leurs bras aux carneaux (2) de ladite gallerie, et furent ainsi suspendues l'espace de deux heures, leurs habits renversez devant leur visage, monstrans leurs y-grégeois à qui les vouloit voir, et n'y avoit celle qui n'eust la raye du cul avallée. Plusieurs jeunes coustillauz (3) furent assez empeschez (4) à les descendre.

Ceux là sont en peril souvent
Qui sont en la merci du vent.

(1) Accrochèrent.

(2) Angles on corniches.

(3) *Coustillauz*, jeunes gens d'une profession quelconque, ouvriers.

(4) Eurent assez de peine.

*Des nouvelles qu'un soldat raconta à ses amis
estant de retour de la guerre.*

Estant jadis de retour de la guerre de Boulogne, un vaillant et hardi Soldat fut enquis par ses parents comment le tous'estoit passé, et aussi comme s'y estoit conduit. Lequel (après leur avoir bien conté au long comment il en avoit tant et tant tué) leur recita que les Anglois les avoient beaucoup travaillez avec leurs arcs, disant (à la verité) que les flesches tombaient sur eux plus dru que pluye. Et si, je renie guoy (1), dit-il, il y fut tué un cheval sous un gendarme, dans la tête duquel fut trouvé onze vingt fers de flesches et dards par conte fait. Continuant son propos, certifia qu'un jour, ainsi que l'artillerie jouoit, d'une part et d'autre, deux gros boulets de fer sortant de deux pieces se vindrent à rencontrer de si droit fil qu'ils arrestèrent l'un l'autre, et tomberent entre la ville et le camp, droit sur le manche d'un picquois (2) d'un pauvre diable de pionnier, lequel picquois fut rompu entre ses mains, de laquelle chose le bon homme eut si belle peur qu'il en chia à

(1) Juron qui équivaux à *Je renie Dieu*, et dont on a fait plus tard *Jarnigoy*. Il ne faudrait pas attacher à ces sortes de jurons plus de valeur réelle qu'ils n'en ont : ce sont aujourd'hui de simples et innocentes interjections.

(2) D'un pic.

ses chausses bien honnestement; et puis vous y allez frotter.

C'est grand hazard quand est recous (1),
L'Aigneau estant entre deux loups.

D'une Prairie qui fut bruslée.

L'esté passé, environ la saint Jean Baptiste, un faucheur acheta une faulx toute pimpante neufve, tranchant comme le bec d'une pignerese (2), laquelle voulant essayer, marchanda (3) à faucher une piece de pré, contenant sept acres trois vergées deux perches et demie un pied quatre pouces, où estant arrivé par un matin que le temps estoit clair et beau, sans dire qui a perdu ny gaigné, donna vivement à tort et à travers; mais à l'onzieme coup de sa faulx, rencontra, de fortune (4), une pierre bise, grosse comme une boule de rapeau, laquelle coupa en deux pieces aussi net qu'un naveau. Et, pour la bonne trempe de ladite faulx, le feu sortit de ladite pierre si très-abondamment, qu'il se print à l'herbe, et enflamba toute la

(1) Secouru, sauvé.

(2) D'une peigneuse de lin; on comprend facilement l'allusion.

(3) S'engagea, à prix convenu, à faucher.

(4) Par hazard.

prairie, de façon que tout fut bruslé et ars, sans jamais y sçavoir mettre remède, car personne n'y courut; et n'y demeura glajeul, ortie, lancelée, bassinets, origan, marguerites, betoine, cresson, berle, menthe, verbene, curage, argentine, ancolye, treffle, foing, bardane, docques, roseaux et autres herbes qui croissent es prez.

Et quand le feu eut bien couru par tout, vous eussiez dit que l'on y eust cuit du charbon, comme la terre estoit noire et devestue de toute verdure. Le pauvre faucheur voyant cette chose ainsi advenue, s'enfuit au haut et au loing, courant comme s'il eust desrobé un cent de moutons (1).

La mort se ruant au travers
De nous souvent prend les plus verds.

Ce qui advint à un Apothicaire.

Depuis un an, ma mere grand, qui mourut il y a vingt ans, me conta devant hier, qu'une jeune femme mariée depuis quatre mois devint si malade, que l'on cuidoit qu'elle mourust toute roide morte. L'occasion du mal fut par-

(1) J. du Moulinet, qui a emprunté ce récit, comme plusieurs autres, à la *Nouvelle Fabrique*, parle d'un champ d'avoine, au lieu d'une prairie.

ce qu'elle estoit constipée et ne pouvoit aller ny envoyer à ses affaires. Au moyen de quoi un Apothicaire, par l'ordonnance du medecin, lui apporta un clystere barbarin. Or pour autant qu'il convenoit (1) à la jeune femme lui decouvrir et montrer ses membres de deux pieces, fut merveilleusement honteuse et pleine de vergongne; de sorte que, quand l'Apothicaire vint pour lui appliquer son turlupin au trou voisin du noc, elle eust si très-grande apprehension, qu'elle en lascha un gros pet de brasseur, qui fit sortir la dragée, par la force et violence duquel fut l'Apothicaire lourdement jetté par terre, sa seringue rompue, le clystere espandu et tout le mistere gasté.

Celuy doit recevoir diffame,
Faisant injure à preude femme.

Comme un Savetier print deux lievres.

Un Savetier nommé Huguet, allant quelque jour à un certain village pour requareller et rapetasser les vieux souliers des simples gens, entra dans un petit bois taillis où, par cas fortuit, decouvrit de loing un grand lievre ve-

(1) Que la jeune femme était obligée de.... c'est dans ce sens qu'il faut entendre ici le mot *convenir*, et non autrement.

nant son chemin droit contre luy , par quoy s'arresta tout court.

Or n'ayant pierre ne baston pour luy bien faire, et le voyant tousjours approcher, ne sceut autre chose faire sinon luy ruer (1) un gros lopin de poix noire, qui lui servoit à faire ses ligneux (2), duquel si droict le frappa, qu'il le lui attacha entre les deux yeux. A l'occasion de quoy le pauvre lievre tourna visage et s'enfuit d'où il venoit, aussi roidement que s'il eust eu les chiens aux fesses.

Et ainsi fuyant, vint rencontrer de front un autre lievre qui l'avoit suivy, de sorte qu'ils s'entreheurèrent si fermement que tous deux demeurèrent teste à teste pris et attachez à ladite poix, et de tirer l'un contre l'autre. Toutesfois ils ne sceurent si bien tirer qu'ils se peussent oncques desfaire ou destacher. Le savetier voyant cette avanture, court legerement vers iceux, et sans rire, les prend, les met dans sa poche avec ses formes, cuyr, alesnes et autres attirantons, tourne bride, s'en va à sa maison faire *gaudeamus* (3).

Un pauvre chetif malheureux,
Veoir son semblable est desireux.

(1) Lancer, jeter.

(2) *Ligneux*, *ligneuil*, fil enduit de poix dont le cordonnier se sert pour coudre.

(3) Se réjouir, principalement en faisant bombance, bonne chère.

De la profondeur d'un puits.

Ainsi que racontent les vieux peres de notre forest, il y a un puits dans les bois, au triage de la vente aux brebis, qui est estimé le plus profond d'icy illec (1). Ce qui le fait croire est pour ce qu'un jour un homme de Coudray, nommé Pierrot Falot, y devalla (2) pour le curer, lequel a recité et raporté par serment, ou le diable l'emporte, qu'après en avoir osté plusieurs corbeillées d'immondices, à l'aide de ses comperronniers (3), tirant en haut, trouva une pierre plate, fort large, couvrant la rondeur du puits, sur laquelle, en piochant, congna, torcha, lorgna, frappa par plusieurs foyes de son pic. Au moyen de quoy se faisoit un espouvantable son, ny plus ny moins que si on eust frappé dessus une grosse tonne vuide de cent quarante-trois poinçons, de sorte qu'il en fut le plus effrité (4) du monde, et mesmes (5), quant à l'instant il entendit la voix d'une femme provenant de dessous cette pierre qui disoit ainsi, hau hay, ma commere Perrete, allons le-

(1) Des environs.

(2) Descendit.

(3) Compagnons.

(4) Effrayé.

(5) Et surtout.

gerement (1) cueillir nos drapeaux, voicy venir la pluye, car j'ay ouy le tonnerre.

Or, mes amis, il faut croire, comme il est notoire, que le fond de ce puits est proche des Antipodes, et qui voudroit y aller, c'est le vray chemin et le plus court d'une lieuë.

De fortune au danger consent,
Qui trop haut monte et bas descend.

Ce qui advint à une Poissonniere de Rouën.

Qn ne se peut garder de sa fortune, quoyque l'on s'en guette assez. Cecy je dy pour une pauvre Poissonniere de Rouën, laquelle l'hyver dernier, vendant son poisson au vieux marché, pour la grande et excessive froideur qu'il faisoit, eut le pauvre nez gelé, si bien qu'elle ne le sentoit plus bransler, et se pensant moucher elle se l'arracha tout net du visage sans y penser, et le jetta contre terre, avec la roupie qui pendoit au bout. Une boure (2) qui là estoit le print et l'avalâ tout de gob. Toutesfois quant il est question de dire verité, je vous jure que ce fut grand pitié, car, arrivant en sa maison

(1) Vite.

(2) Dans plusieurs parties de la France, on nomme boure la femelle, et *bourots* les petits du canard domestique.

ses petits enfants la descogneurent, lesquels s'enfuirent de sa presence, brayants et criants de peur, et couroient comme chiens qui ont l'engin bruslé. Neantmoins leur pere les rassura petit à petit, jurant le diable que c'estoit leur mere; mais la regardant ne se pouvoient contenir, tantost de rire et tantost de plourer.

La difformité du visage
N'abbat l'honneur du personnage.

*D'un Taillandier qui voulut
devenir Gendarme.*

Un taillandier de par le monde, grandement detestant l'erreur des Huguenots, promit à Dieu en faire la vengeance, jusques au dernier soupir de sa vie. Parquoy sans dilation (1) mit en vente ses marteaux, soufflets et enclumes, sa meulle à pollir et la pluspart de ses autres outils et guillebardeaux, dont amassa grande quantité de pecune, de laquelle acheta armes et un cheval fort courageux et industrie (2) au fait de la guerre.

Et, ainsi monté, arriva au camp qui pour lors estoit devant Roüen, où de part et autre estoit laschée grande quantité d'artillerie. A tel

(1) Sans délai.

(2) Dressé.

instant les Catholiques s'efforcèrent entrer dans Rouën, et ledit Taillandier avec eux; mais, par malheur, un boulet coupa le cheval, sur lequel il estoit monté, en deux pieces, joignant le derriere de la selle sans que ledit Taillandier s'en apperceust. Et par ainsi, tant par la hardiesse de l'homme que le courage du cheval, entra jusques au milieu de la Ville, faisant grande occision des Huguenots, par l'espace de trois grosses heures, et fust encore allé plus avant poursuivant sa fortune, n'eust esté un meschant pieton, qui du fust de sa harquebuzze frappa le cheval au museau, tellement qu'il fut contraint de tomber en arriere pensant reculer, et le Taillandier monté dessus, qui fut dommage incomparable, car par sa cheute il fut navré à mort.

Il y en a toujours en la guerre de joyeux et de marris (1).

Fuyons vice qui l'honneur blesse,
Suivans vertu, dont vient noblesse.

Comme un Soldat eschappa la mort.

Durant la susdite guerre de Rouen estoit au camp un Soldat brave entre mille, lequel, pour certaine faute, fut condamné à estre passé par les armes, au moyen de quoy plusieurs Soldats et

(1) Le même fait merveilleux se trouve mentionné

Chefs de guerre furent grandement faschez et marris, et ne peurent onc par prieres et requestes avoir son pardon.

Toutesfois enfin, par le moyen d'un grand Seigneur qui congnoissoit la prouesse dudit Soldat, sa sentence fut modérée, à ce qu'il seroit tué à coups de fleches ferrées, avec grands et forts arcs de Bresil : ayant néanmoins une espée (baise mon cul à deux mains) pour se deffendre et couvrir des coups, s'il pouvoit, et estant nud en chemise (réservé ses chausses), et loing des tireurs de quinze pas ou environ.

L'heure assignée que le pauvre diable devoit estre tiré, plusieurs seigneurs, capitaines, gentils-hommes, soldats et autres vindrent voir ce tant piteux spectacle, tous faschez et tristes pour l'amitié qu'ils lui portoient comme à celluy qui estoit très-vaillant homme. Or après le signe donné, les tireurs et archers vont descocher sur luy : lors vous luy eussiez veu decoupper fleches à grand puissance et dextérité, puis ça, puis là, si menu et souvent que les spectateurs estoient en grande admiration.

Les unes coupoit devant sa poitrine, autres devant sa face, puis une autre devant son ventre ; tantost à costé, tantost entre ses jambes et dessus sa teste, de sorte que voyant ces fleches en l'air venans tomber devant luy, sembloit un essaim de mouches à miel se voulant asseoir et

dans les *Facéties latines* de Bebelius, et, avec quelques accessoires, dans les *Aventures du Baron de Münchhausen*.

cueillir (1) contre un arbre que l'impetuosit  du vent abbat par terre. Quelle en fut la fin ? Il en decouppa tant qu'il en fit un grand monceau duquel enfin il se couvroit aisement. Et mesme aussi le trait faillit (2) aux tireurs. Par ce moyen doncques eschappa la mort ; et,   cette cause, fut remis en honneur et grace, avec bon credit vers les grands.

En guerre, en paix, jeu et divorce,
Habilité vaut mieux que force.

Recit d'un Voyageur.

De grand hyver,   Lyons arriva un here pommelé (3), accoustr  en ramonneur de cheminées, qui se disoit Piemontois ; lequel, après avoir ramonn  la cheminée de notre four, fut enquis, en desjeunant, de plusieurs choses, entre autres en quels pays il avoit esté : respondit qu'il avoit esté en plusieurs lieux, et veu maints pots bouillir, desquels il n'avoit hum  le broi t ; et vous puis-je asseurer, dit-il, que j'ay, depuis vingt ans, voyagé en Turquie et autres pays avec Pierre Belon et Bartholomy Georgevitz. Avec iceux

(1) Réunir ; du latin *colligere*.

(2) Manqua.

(3) Un pauvre diable. On ne saisit pas très bien ici le sens du mot pommelé,   moins qu'on n'entende par *pommelé*, commençant   grisonner.

j'ay esté vendu et revendu, acheté, emprunté, donné, eschangé, butiné, joué, troqué, engagé quatre-vingt-dix-neuf fois et demy des Mores, Arabes, Indiens, Tartares, Albanois, Armeniens, Perses, Egyptiens, Scithes, Trogades, Polongnois, Turcs, Assyriens, Juifs, Grecs, Carthaginois, Allemants, Anglois, Normans, Essois, Espagnols, Flamens, et autres manieres de gens.

J'ay aussi fort longtems demeuré en la ville de Calicut (1), et passé par les dangereux deserts d'iceluy pays. Mesmement partant de là, je me remis sur mer avec quelques marchands Portugais, venant de Melinde, chargés d'espiceries, où nous fusmes quatorze mois sans decouvrir aucune terre. Toutesfois enfin nous abordasmes en une Isle, inconnue du pilote et des mariniers, ce qui nous espouvanta fort; mais peu après, nous nous rassurasmes, y trouvant les hommes assez humains, lesquels portent tous longues barbes vertes et cheveux violets. Les femmes y sont fort belles et de bonne grandeur; mais elles ne parlent point et si ont deux langues, ce qui m'esbahit, veu la bave (2) de celles de nostre pays. Elles font par industrie de la toile si fine et desliée, que j'en mettois facilement une piece de quarante-deux aunes dedans ma bouche. Il y a en cette Isle de Ferrilgain, ainsi se nomme, un grand fleuve où l'on prend en

(1) Dans l'Inde.

(2) *Bave*, vieux mot qui signifie *bavardage*, et dont nous retrouvons la trace dans notre mot *bavard*.

tout temps du harang sor, aussi grand pour le moins que les Morues de Japhe. Il porte sans bateau les grosses meules de moulin flottant sur l'eau comme la buche sur les rivières de cette forêt de Lyons. Il y a aussi une autre petite Isle tirant à senestre costé, nommée Lifredent, dans laquelle nous trouvâmes grande multitude de singes cornus, de poil orangé, lesquels ont toujours la roupie au bout du nez, comme nouveaux mariez, lesquelles roupies deviennent perles aussitost qu'elles sont tombées à terre, que les gens de ce pays vont tous les matins cueillir par pannerees, comme l'on fait la grouée des fruicts. J'en apportay trente-huit, que je vendy seize escus la piece à un lapidaire de Turin, que je garanty meilleures et plus fines que celles qui croissent dedans les huistres d'Orient.

Après qu'il eust assez longtems discouru de ses fortunes, on luy demanda de son retour à son pays. Il respondit qu'il estoit descendu en Espagne, et prenant son chemin par les monts Pirenez s'estoit mis avec quelques ramonneurs de cheminées, qui luy avoient aprins leur mestier, et certifia avoir veu ausdicts monts Pirenez de la chanvre aussi grande et grosse que les bois de la forêt de Compiègne; mais pour autant que l'on ne le vouloit croire, il se fascha amerement et de cholere va dire : Je me donne à cinq cens mille millions pipes, tonneaux, muids, boisseaux, caques, poisons, quartes, septiers, barils, papiers, corbeilles, corbeillonnes, sacs, pouches et bezachées de diables, s'il n'est vray et ainsi

que je le dy, et pour le prouver, voyez-en un sion; ce disant, leur monstra la gaulle qu'il portoit, laquelle comme les autres, je prins et maniai tout à loisir, asseurant que c'estoit un brin de chanvre et ne mentoit point. Cette gaulle avoit cinquante pieds de long, et ne pesoit que trois quarterons, dont chacun fut esbahy : on luy voulut eschanger à une perche à fil, mais il ne voulut point.

Le menteur à verité dire,
N'est creu, et n'en fait-on que rire.

D'un Chien et d'un Renard.

Il y eut un homme en nostre Forest qui avoit en son logis un gros chien mastin, de poil noir, et laid comme un beau diable, lequel faisoit peur aux petits enfants. Il advint un jour, ainsi qu'il suivoit son maistre allant à ses affaires, vint rencontrer dans le bois, en un estroit chemin, un grand regnard, lequel voyant le chien s'arresta sur le cul, tremblant comme la feuille. Le chien mesme s'arresta tout court. Or estant ainsi tous deux aculez l'un devant l'autre, commencèrent à eux entrecregarder, sans rire, si tres-ententivement et sans ciller ne parler, qu'il ne souvenoit au regnard de fuir ny au chien de courir après, de sorte qu'ils s'entrecregarderent tant et si as-

prément et avec telle ardeur que les yeux leur tomberent hors de la teste. Le bon homme apercevant ces deux animaux ainsi larmoyer l'un devant l'autre, s'approcha vistement, et les ayant contemplez, trouva que les yeux leur estoient sortis hors de la teste par trop s'estre entreregardez. Dieu veuille qu'il n'en advienne autant à ceux qui s'entreregardent par desdain ! je ne sçai qui les conduiroit par le chemin.

L'œil qui est messenger du cœur,
Monstre l'amitié ou rancœur (1).

*D'une chienne qui fit ses petits chiens estant
à la chasse.*

Chacun de vous a cogneu maistre Robert du Manoir, un des premiers hommes de France, lequel aimoit fort le deduit de la chasse, y estant si heureux que jamais n'en retournoit sans levrant.

La raison estoit parce qu'il avoit les meilleurs petits chiens de la terre, entre lesquels estoit une chienne nommée Piette, laquelle surpassoit tous les autres en bonté. Or advint une fois, comme la pauvre beste, estant pleine,

(1) La haine.

poursuivoit le lievre, fut contrainte faire ses petits chiens. Toutesfois le grand desir qu'elle avoit de poursuivre sa chasse ne luy permit s'arrester, ains tousjours courant les laissa cheoir assez loing l'un de l'autre, lesquels ne sentant leur mere avec eux, commencerent à courir après.

Et si bien coururent, qu'en courant vindrent assez à tems pour estre à la curée dudit lievre, que le gaillard Maistre Robert faisoit à leur mere qui l'avoit atteint, de sorte qu'ils en mangerent leur part, ce qui les affrianda si bien que depuis y furent aspres en diables, et ne leur en eschappoit nul. Il m'en donna un qui s'appelloit Ficquenez.

Enfans bien nez, soient près ou loin,
Aydent leurs parens au besoin.

Gageure d'un Tavernier contre ses hostes.

Le mois de novembre, trois bons compagnons estoient en une taverne, beuvans auprès d'un feu, lesquels de leurs complexions estoient grandement flegmatiques, et ne cessoient de cracher et jetter flegmes. Après avoir longuement chopiné les pieds au feu, voicy venir l'hoste à eux, sçavoir s'il leur plaisoit aucune chose, lequel, les voyant ainsi cracher et jetter tant d'eaux, leur

commença à dire en riant : Par la morbieu, vous esteindrez nostre feu de vos flegmes. Autrefois, respondit l'un des trois, en avons-nous esteint en crachant un plus grand et mieux allumé que cestui-cy. Ha vraiment, dit l'hoste, il n'est pas damné qui ne le croit. Comment, repliqua l'un d'eux, ne le croyez-vous pas? Nenny, nenny, dit le Tavernier, je ne le croy point. Je vous diray, respondit l'un qui parloit pour les autres, si vous voulez gager contre nous pour l'escot, vous verrez maintenant en vostre presence que nous l'esteindrons tout noir. Par saint Quenet, je le veux bien, dit l'hoste, car je m'assure de gagner. Et nous aussi. Que vous ferois-je plus long discours?

Ils commencerent tous trois à cracher partelle façon et en si trez grande abondance et copiosité, dru, souvent et menu, qu'ils esteignirent le feu aussi noir que fer, et si y avoit quatre bourrées, cinq cotterets et huit grosses buches de rebut : le tout fort bien embrasé et clairement flambant. Le Tavernier ayant veu ceste chose fut grandement esbahy et fasché d'avoir perdu et voir aller ses hostes sans payer; lesquels avoient en feu, pain, vin et viande, tout deduit, conté et rabattu, dépendu la somme et indulgence de quarante-quatre freluquets de trois blancs la piece : vrai est qu'ils donnerent un double à la chambriere.

D'autrui la bonne renommée,
Esteint la bouche envenimée.

D'un soldat de Monflaines.

Puisqu'il est de gageures question, un Soldat de Monflaines revint l'autre hier de la guerre, altéré comme un chasseur. Ses parens et amis voulant le festoyer à sa bien venue, mirent rostir une bonne, grosse, lourde et faselue (1) longe de veau; mais voyant le pauvre loup de Soldat que c'estoit bien peu pour tant de gens qui se presentoient à lui faire compagnie, et que facilement il eust bien tout mangé seul, leur vint à dire. Je guageray contre vous autres que je mangerois bien cette longe de veau ainsi tournant en la broche à belles dents et sans y mettre les mains. Vrayment, dit l'un d'entre eux, je guageray le contraire. Je renie le diable, dit le Soldat, je guage que si; que non, dit l'un de ses cousins, et si je mettray un teston qu'il ne vous est pas possible.

Et moy un, dit le Soldat, et moy aussi. Non, dit le Soldat, qui avoit fait autrefois de semblables desgaignades (2), je le mangeray en tournant jusqu'aux os, que non, que si, que non, que si. Somme, après leur beau que non, que si, et l'argent mis en main seure, le Soldat se met sur ses genoux devant ladite lon-

(1) Grasse.

(2) Gageures.

ge de veau, les mains derriere le cul, soufflez, et ainsi qu'elle tournoit à la broche à demy cuite, se rua dessus vaillamment avec les dents : et de tirer et vous en aurez et dessus, et de mordre et d'arracher; de sorte que l'on n'eust sçeu tourner si viste qu'il n'en eust emporté pied ou aisle.

Et continuant, donna de la dent si souvent dessus entre le tour de broche, qu'il n'y demeura chair ni lardons, fors seulement les os, dont les chiens n'avoient cure, tant estoient clairs et nets : et n'eust esté le tourneur qui visiblement tourna contre lui, il eust avallé la broche. Et quand il eust battu ceste airée (1), il fallut mettre le pot au feu pour le faire disner, vous le cognoissez. Je me donne au diable s'il ne mangeroit les charrettes ferrées.

L'excès est mortelle poison,
Aux hommes en toute saison.

De l'homme barbu et de sa barbe.

Ces jours passez, quelques jeunes hommes joüoient à la paulme dans un tri-pot où plusieurs personnes les regardoient. Entre lesquelles estoit un vieil homme, grand et sec comme une anatomie,

(1) Et quand il eut fait cette expédition ; métaphore empruntée à la quantité de blé qu'on donne à un batteur pour battre à la fois, ce qui se nomme une *airée*, du mot *aire*.

portant barbe au menton autant grande et large que l'on vit jamais. Or ainsi qu'on prenoit plaisir aux bons joüeurs, et aux bons coups qui se tiroient de part et d'autre, voici un esteuf qui vint donner dedans ladite barbe, où il demeura encroué, dont l'on compta quinze ; le marqueur alla pour avoir son esteuf, mais il ne le peut trouver.

Ce que voyant les joueurs et autres regardans, furent bien esbahis, parquoi le jeu fut cessé, et s'approcherent tous de la belle barbe pour regarder et chercher dedans, veoir s'ils pourroient recouvrer leur dit esteuf. Aucuns y fouillèrent longuement avec les mains, la secouant assez proprement, le cuidant faire tomber.

Les autres allèrent querir rateaux tres-forts, fauchetz, peignes et autres engins desquels ils ravauderent vertueusement (1) pour le faire cheoir, et le peignerent fort solennellement ; mais neantmoins tout leur effort, ils ne sceurent oncques le recouvrer, et fut perdu comme dans une forest.

Les joueurs luy dirent qu'il se retirast de par Dieu, ou de par le diable, afin que plus ne perdissent d'esteuf : le pauvre here se retira tout honteux, la queue entre les jambes.

Peu d'estime d'hommes fait-on,
S'ils n'ont de la barbe au menton.

(1) Vigoureusement. Le mot *virtueusement* ou *vertueusement* est employé dans le même sens dans les *Cent Nouvelles nouvelles*.

D'un abbatteur de bois.

Le grand hyver dernier, un homme de Puchay s'en alla au bois et monta au coupeau ⁽¹⁾ d'un grand haistre pour abattre les branches à se chauffer, et de fait il en couppa plusieurs qu'il fit tomber en terre. Mais il lui advint que ruant jus une plus grosse que les autres, sa serpe lui eschappa des mains et tomba par terre. Ce que voyant le bon homme fut grandement fasché, parce qu'il lui desplaisoit de descendre bas et puis remonter. Toutefois estant en ceste resverie, luy print envie de pisser, par quoi tira sa meschante locque fenée du fond de ses chausses et pissa du haut en bas justement sur sa serpe, et en pissant son urine gela de l'horrible froidure qu'il faisoit, de sorte qu'il en fut bien esbahy. Toutesfois comme un homme bien advisé print le bout du glaçon qui tenoit à sa locque noire et retira sadite serpe amont, laquelle aussi tenoit à l'autre bout du glaçon tout ainsi que d'une corde; et par ce moyen rebesongna comme devant. L'homme est encore vivant; ce sont gens de bien de Puchay, qu'on leur demande.

L'estat qu'en ses mains on tient seur,
Le mettre à ses pieds c'est malheur.

(1) *Coupeau* sommet, cime.

Le profit qu'apporta un essaim.

En la saison que l'on eschardonne les bleds, un nommé Leonard Balle eschardonnoit les siens es champs de la Granfray, et tirant un chardon print un levrault par les oreilles, qui estoit dessous au giste, de laquelle prinse fut assez resjoui. Et pour raconter cette advanture à ses voisins, il emporta à son logis avec son levrault, à l'heure du disner, ledit chardon par grand solemnité, car il estoit parfaitement beau, gros, large, grand, touffu et bien fleury.

Or estant en chemin, ses tenailles de bois sur ses espaules où pendoit ledit chardon, voicy un essaim de mouches à miel voler à l'entour de luy, lequel après avoir longuement tournoyé se cueillit (1) audit chardon, qui fut bien esbahy ; aussi fut Leonard, lequel, comme un homme de bon esprit, emporta doucement ledit essaim en son jardin et joyeusement l'escouyt (2) dans une ruche bien frottée de piment où il le laissa profiter. Après dix-huit ou vingt jours, il essema quatre essaims, lesquels l'année mesme, environ la my juillet, en jetterent chacun deux, qui fut le nombre de treize vaisseaux : l'année suivante, chacune ruche

(1) Se rassembla.

(2) Le fit entrer en le secouant doucement.

jetta quatre essaims, de façon qu'environ la feste saint Michel (1), le compere Leonard en vendit pour soixante et neuf livres, onze sols, sept deniers tournois.

On dit bien vray : un essaim de May vaut une vache à laict; il vaut de l'argent, et qui a de l'argent il a des coquilles, mes filles.

De paresse vient indigence,
Et de labeur biens affluence.

Ce qui advint aux Chievres de la Barre.

Par les foudres et orages qui souvent adviennent, sont quelquefois gastez et perdus les biens de la terre. Je dis cecy pour une grosse et horrible ondée de gresle qui tomba n'aguères vers nos quartiers, si lourde et massive qu'elle gasta les grains et les fruits, et fut bien sur la terre trois jours sans fondre; à l'heure mesme qu'elle tomboit ainsi abondamment, trois cens quatre-vingt-douze chievres cornues de Biauficel et de la Barre estoient aux champs en la garde du Pasteur, qui toutes revindrent franches en leur estable, parce que ladite gresle leur coupa les cornes ric à ric de la teste. Les femmes de Biauficel et de la Barre les descogneurent, de

(1) 29 septembre.

façon qu'il y eut entre elles bien grandestrif (1). L'une disoit : voici la mienne. L'autre voici les nostres : non est, c'est à moy, disoit une autre, tu as menty ; aussi as tu : Je cognois bien les miennes, aussi fais-je moi : La mienne a le cul blanc ; les nostres sont baillettes (2). Somme, qu'enfin elles s'entrebattirent très bien, et sans Martin le Siffleur qui les accorda, il y eust bien eu de la folie.

Nous voyons les plus haut huppez
De fortune souvent trompez.

D'une Boure (3) qui tomba dans un puits.

En nostre forest de Lyons, en un petit hameau qui se nomme Goupilleres, où il y a un puits tout proche d'une Chapelle de saint Maturin ; un jour quelque chien barbet (avec ses puces) entra en la cour (où est enclos ledit puits), lequel vint courir après une compagnie de Boures qu'il trouva sur le fumier, lesquelles effrita (4) si bien qu'une d'entre elles en volant alla tomber dans ledit puits. Les bonnes gens à qui elle appartenoit firent devaller un homme dedans pour la retirer, mais il ne la trouva plus, parce qu'aussi-tost qu'elle fut au fond, elle s'en

(1) Débat, querelle.

(2) Brunettes.

(3) Cane.

(4) Effaroucha, effraya.

alla à vau l'eau entre deux terres tomber en la fontaine sainte Catherine en la vallée de Mortemer, où il y a distance de l'un à l'autre une bonne lieuë et demye. Quelques jours après, aucunes femmes dudit hameau vindrent laver leur buëe (1) à la riviere de ladite vallée de Mortemer, près ladite fontaine, là où elles trouverent ladite boue qu'elles reconnurent fort bien. Parquoi après avoir lavé leurs drapeaux breneux, la prindrent et la porterent à ceux à qui elle appartenoit.

On dit vrayement qu'elle pondoit deux fois le jour, et si estoit fort bonne couveresse.

Souvent evitant un danger,
En autre on tombe de leger.

De deux pipeurs de dez.

La vraye et ancienne histoire raconte qu'un jour deux Pipeurs de dez s'entretrouverent en une certaine taverne de Village, où après avoir prins congnoissancel'un de l'autre, et fait bonne chere ensemble se mirent à jouer à la chance (2). Toutes fois ayant longuement continué leur jeu, sans aucune chose gagner, ne perdre l'un de l'autre, l'un s'estimant meilleur joüeur que son compa-

(1) Leur lessive.

(2) Jeu de pur hasard, qui se jouait avec des dés.

gnon luy commença à dire : Veus-tu joïer, frere et amy, de ces beaux deux petits detz, pour vingt beaux petits escus, qui en fera le moins d'un seul coup?

L'autre qui point n'ignoroit de sa puissance et qui se pensoit aussi habile que luy, respondit je le veux bien; et moy aussi. Mettons au jeu : voilà les dix escus : en voilà dix autres à l'encontre. Qui jettera le premier? toi qui m'a défié, je l'accorde : et moi aussi. Cette chose ainsi accordée, le deffiant, sans plus differer, va jeter les deux detz sur la table, faisant seulement deux petits ars (1). Par quoy commença à dire tout haut : j'ai gagné; car tu n'en saurois moins faire. L'autre respondit : Tout beau, Compagnon : je veus jeter les detz pour mon argent. Ce disant, print hastivement les detz et vous les jetta si brusquement que l'un se mit sur l'autre, descouvrant tant seulement un ar en haut : au moyen de quoi jetta promptement la main sur l'argent, disant : j'ay gagné et l'emporteray de braverie, de gallant homme. L'autre bien peneux se jugea de lui-mesme et confessa avoir perdu, voyant que de deux detz n'apparoissoit qu'un seul ar. Voïez à qui on se fierà; je me donne au diable, s'il n'y a d'aussi meschantes gens au monde qu'en lieu où l'on sçauroit aller.

Qui sçait se contenter de peu
Dessus tout il gagne le jeu.

(1) As. On remarquera cette forme orthographique du mot *as*.

D'un homme qui se tua.

L advint ces jours caniculaires, jours dangereux, une chose pitoyable à un pauvre Villageois, lequel au jour de la feste de sa paroisse se delibérant faire chere à ses parens et amis, qui estoient venus le voir, print un grand pain de mesnage de trois ou quatre boisseaux, lequel vous vint couper avec son couteau bien tranchant en deux pieces si très-roidement, que luy-mesme se coupa en deux tout à travers corps. Et le cousteau qui trop estoit puissamment tiré, alla entrer jusques au manche dans une muraille de grez où le bon homme estoit appuyé : par ce moyen fust la feste troublée, et ses parens et amis bien esbahis. Toutes fois le pauvre here y perdit le plus, et oncques puis n'en parla, ne sonna mot.

Par temperance l'homme fait,
Toutes ses affaires à souhait.

De la femme qui fut prinse par les crins.

Dlusieurs racontent que l'année des grandes gelées, il fit si horriblement froid que les pots geloient bouillans auprès du feu. Une femme du Tronquay, durant cette froidure, sortit hors par un matin en sa court pour pisser, laquelle pissa si furieusement que la mare en estoit grandé assez. Or quand elle eut fait, et qu'elle se cuida lever et frotter son devant, comme la coustume est aux femmes, le poil de son estoit pris et gelé dans la mare de son urine, parquoy elle demeurà-là prinse et ne peust se lever. La bonne femme se sentant arrestée par les crins pour avoir un peu trop demeuré, commença à crier à l'aide, à l'aide. Son mary oyant ce cry, courut celle part en diligence, sçavoir qu'elle avoit. Lequel après avoir briesvement entendu le fait, courut vistement chez un mareschal querir des forces (1) de quoi on fait les crins des chevaux, et par dessous le cul (soufflez) lui couppa joliment la barbe du gallant, qui estoit (par son mauvais mesnage) longue comme celle d'un Grec. Par ce moyen elle fut desgagée et s'en alla barbe rase.

Soyez, bonnes Femmes, un peu meilleures

(1) Enormes ciseaux.

mesnageres que celle-cy, faisant souvent ramoner vos cheminées haut et bas.

Femme de negligence pleine
Met son mary en bien grand peine.

*D'une Anguille peschée aux viviers
de Mortemer.*

Le deffunt Abbé de l'Abbaye de Mortemer en Lyons, fit quelque jour oster l'eauë d'un grand estang qui est en cette Abbaye, pour en cuider faire une prairie. Or estant l'eauë presque espuisée, plusieurs se mirent dedans pour pescher, tant regillers, que sourguolliers (1), novisses, soüillons, marmitons, et autres serviteurs de léans, lesquels à vray dire prindrent du poisson, tant et tant que l'on vit jamais : comme brochetz, carpes, gardons, perches, bresnes, boches, verons, monniers, barbeaux, aloses, espinoches, cabots, escrevices, loches, grenouilles, et force anguilles, grosses et longues, pour dire il en est. Entre lesquelles en fut prinse une au gleu trop merveilleuse et espouvantable à regarder. Pline escrit en son Histoire naturelle, que les anguilles de mer ont trois cens pieds de longueur, et ne vivent que huit ans ; mais quant est pour moi,

(1) Tant réguliers que séculiers ; mots forgés ou défigurés à plaisir.

je ne veux escrire que verité et ce que j'ai vu. Celle dont je vous fais mention, au rapport de ceux qui se connoissent à la dent, avoit dix-neuf ans, cinq jours, deux heures sur le coupeau (1) de la teste. Elle avoit vingt-deux pieds de grosseur, six vingts de longueur, et entre les deux yeux, trois pieds et demy deux poulces; bref, c'estoit un beau morceau de poisson. Les moines, qui sont vingt-deux, bons et mauvais, en furent nourris un an entier, les jours maigres. Et les gens de l'Abbé en mangerent tant qu'ils en furent malades.

On fit courroyer la peau, de laquelle on fit faire cinquante deux sacs, qui servirent à porter le bled au moulin.

D'un grand Seigneur rançon plus grande
Que d'un simple soldat de bande.

De deux Cerfs au temps du ruit.

'est une chose veritable que les Cerfs au temps du ruit (2) (criants et buglants) se combattent tant furieusement les uns contre les autres, que bien souvent ils s'entretuent. Qu'il ne soit ainsi, depuis peu de jours, il en a esté vu deux en un certain lieu de nostre forest de Lyons

(1) Sommet.

(2) Ruit ou rut.

nommé la vallée du gros Houx (le trou de mon cul me baiserez-vous) qui avec leurs cornes se combattoient à outrance, de sorte qu'en cornillant et poussant l'un contre l'autre, leur bois se mesla si bien l'un dans l'autre et par telle façon, qu'ils demeurèrent pris, et tellement entrelacez qu'ils ne peurent oncques leur deffaire. Par quoi se sentant ainsi prins et arrestez, commencerent à tirer chacun de son costé par telle roideur et puissance, qu'à la troisieme secousse ils s'entre arracherent les testes, et les corps allerent tresbucher morts loin l'un de l'autre plus de trente brasses, et les testes, encore prises ensemble tomberent justement au milieu. Quelques uns des gardes y survindrent, qui les emporterent et en firent faire de beaux et bons pasteuz, comme ils ont de bonne ancienne coustume.

Fol amour, de malheur l'amorce,
Tous amans fait cheoir en divorce.

*D'un Bœuf qui fut vendu au pourvoyeur du
Roy.*

Une fois le Roy de France Charles neuvieme estant à Lyons, fut estimé que de longtems on n'avoit veu la Cour aussi grande qu'elle estoit pour lors. Vous savez que là où est la Cour, de toutes parts les vivres y abondent.

Or entr'autres choses y arriva un jour une troupe de bœufs qui venoient de Mortagne (1), fort grande et lourde, entre lesquels y en avoit un qui surpassoit tous les autres en grandeur, grosseur, largeur, longueur, et lourdauderie. Plusieurs se mirent à m'aider à le regarder, qui furent aussi esbahis que moi, lesquels avec grande admiration faisoient le signe de la croix. Il avoit la teste aussi grosse qu'un tonneau de sept muids, les yeux gros comme un boisseau de gauge (2), et les cornes plus longues que la gaule d'un ramoneur de cheminées, et tant séparées l'une de l'autre qu'un gentilhomme courtois qui là estoit ne peust avec un grand arc de Bresil tirer de l'une à l'autre. Il fut vendu au pourvoyeur du Roy, qui en bailla d'argent contant sequin sequet, et en beau payement, quatre cens quatre-vingt quatre pistolets (3). Quand est pour le suif, il en avoit plus de trois cens quarterons, et tant de trippes, frere Philippes.

Souvent le lourdeau on estime
Plus que l'homme d'esprit sublime.

(1) Mortagne, petite ville du Perche.

(2) De gauge.

(3) Pistoles.

De la mort étrange d'un Chat et d'un Rat.

J'ay autrefois veu par escrit, par quoy je ne vous feray long discours, comme un Chat, durant les grandes gelées, poursuivoit un gros Rat de grenier dans une gouttiere, lequel estant presque entre les griffes dudit chat, se cuida jetter du haut en bas pour se sauver, et le chat après le pensant grupper (1); mais tous deux demeurèrent pendus gelez en l'air, roides comme pieux au degoust de ladite gouttiere. Et par ce moyen moururent ces deux bestiolles par la grande gelée, et ne tomberent jusques à terre. Je ne sçay pas où ce fut : mais je sai bien qu'illec (moi present) s'assemblerent, pour les veoir et contempler à loisir, plus de dix-neuf cens mille personnes par conte fait, sans les petits enfans.

Les gros larrons sont ententifs
De poindre et robber (2) les petits.

(1) Gripper, saisir.

(2) Robber, voler. Notre mot actuel *dérober*, qui en vient, signifie littéralement *dépoiller quelqu'un de sa robe*.

*De ce qui advint à plusieurs estant en une
convive.*

Après l'aouterie (1), je feus invité à la feste des nopces d'un jeune garçon, qui se disoit estre mon cousin germain, du costé de la belle-sœur de la cousine frereure à la tante de la femme du fils du premier mary de son oncle Godefroy, qui estoit beau-frere de sa bru à cause du neveu de ma marraine Juliane; à laquelle feste se trouverent plusieurs esgrillards de forest, et fusmes tous assis et servis dans une basse chambre, sous laquelle estoit une cave ou cellier. Et ainsi que chacun s'amusoit à faire bonne chere et doubler le moule du pourpoint, voici le plancher de dessous nous qui s'en va tomber au fond du cellier, et nous dessus, cela se doit entendre, sans qu'aucun s'en aperçust ny doutast. Et fut une chose aussi admirable de ce que nul d'entre nous ne bougea ny mouva oncq de sa place. Qu'est cecy, disoient quelques-uns, où sommes-nous? Nous sommes, disoient les autres, au fond du cellier, et le moyen? Les poutres sont rompues. Comment s'est fait cela? Je ne say : aussi ne say-je : ni moi aussi : n'y-a-t-il personne de blessé? Nenny, dit un nommé Her-

(1) La moisson.

man, et si n'en ay, Dieu mercy, perdu coup de dent. Je vous jure, foy d'homme de pied, mes amis, que je ne me trouvay jamais en telles nopces. Une chose sur tout m'esbahit beaucoup, c'est qu'il n'y eut point de vin respandu, ni voirres cassez, ni de rost gasté, ny aucun destourbier (1), sinon le vielleur qui perdit la nille ou tourniquet de sa vielle, qui fut occasion que l'on ne dansa que des babines (2).

Qui n'est constant, ferme et bien stable
Souvent tombe en erreur damnable (3).

(1) Accident.

(2) Vieux mot, encore usité, qui signifie *levres*.

(3) Le commencement de ce conte étant totalement différent dans la réimpression qu'en a donnée le sieur du Moulinet, je crois devoir insérer ici cette autre leçon :

« Plusieurs conviez à des nopces souppoient à la chandelle en la chambre basse soubz laquelle y avoit un celier, ne pensant que à faire bonne chere, avec propos à ce convenables. Baillez moy de cela, disoit l'un. N'ostez point cecy, Servez sans desservir. Voulez vous ce pied de cochon, Madame, par ce que ne pouvez dormir. Dieu pardoint à un tel, voilà le morceau qu'il aimoit le mieulx ; du vin ou j'en demanderay. Au matin, tout pur, et, le soir, sans eatie : ce voirre est-il net ? paroist-il qu'une mouche y ait beu ? Donnez ces pigeons, disoit l'autre, je les mettrai au buse. encore un filet de vin aigre, mon amy : ha diable ! ces chamberieres l'ont gasté. Un saupiquet la dessus ne seroit pas mauvais. Mais qui remettroit cecy à la broche ? Ha, gentil levrault, vous soyez le très bien venu. Ma foy, il n'est que à demy cuict, ça, donnez ; je le mettray à la mode de la feue royne Gillette. Et ce morceau honteux, demeurera il au plat ? Je l'en em-

D'un coupeur de bourses prins sur le fait.

 n voit coustumierement qu'à ces foires et marchez sont plusieurs coupeurs de bourses, qui ne font autre chose qu'espier leur belle, et regarder les moyens d'en avoir. A ce propos, un jour de marché, à Lyons, estoit un bon simple homme baissé assez bas, lequel marchandoit des naveaux estant contre terre sur du foirre (1), comme on les estale. Et pour autant que son haut de chausses estoit esfondré, ses pauvres c.... sortoient hors fort longs empendantez, qu'un coupeur de bourses apperçut incontinent, lequel se vint approcher de luy, pensant (à la verité) que ce fust sa bourse, et joliment vous les y coupe rasibu du cul (soufflez). Ayant

pescheray bien. A propos, j'ay oublié de laver les trippes du veau que j'ay habillé ce matin. Gars, à boire, je te serviray le jour de tes nopces; point d'eatie, il est assez fort sans elle. Tout d'une main, verse de ça à moy (disoit l'autre) tout plein : nature hait le vuide, ceci s'en va à la vallée. *Ex hoc in hoc*, il n'y a point d'enchantement, chascun l'a veu. Si je montois comme j'avalle, je fusse pieça bien haut. A ces costelletes et pieds de pourceau, faisons comme les sergents, relevons mangerie. Et ce jambon, est-il ferme? Avoit il mangé son saoul de gland, le gallant? Tenans ces propos et autres semblables, et doublans le moulle du pourpoint, etc. » (*Le reste semblable dans les deux récits.*)

(1) Du feurre, de la paille.

fait cette belle et devote execution, se cuyda promptement sauver parmy la foule du peuple; mais il ne peut, parce que le pauvre escoüillé, sentant la grande douleur de ses beatilles, s'ecria si haut que chacun y courut, et par ce moyen fut prins, arresté et lié le gallant, qui fut trouvé saisi de la pochette au bon homme. Au moyen de quoi fut à l'heure-même livré es mains du vis-Baillif et quatre heures après, ou environ, fut pendu et estranglé en sa présence par son beau mastin de col.

Aussi l'avoit-il bien merité. Ne faut-il que couper les c..... aux gens? parlez, Madame?

S'en ton art tu es peu savant,
Tant subtil, ne t'y pousse avant.

*Acte vertueux (1) d'un jeune homme
serviteur d'un Marchand de bois.*

Un marchand de bois de nostre forest faisoit, ces jours passez, par un sien serviteur, flotter plusieurs quarterons de buches dedans la riviere du Lieur-re, qui va à Lyons, par Rosay et Charleval, tomber dans Andelle. Et ainsi que ce jeune homme alloit costeyant ladite riviere, portant en sa main un long croc à buche pour deffermer le bois, quand il estoit arresté, veit arri-

(1) Courageux.

ver devant luy un grand loup cervin, qui durant les guerres avoit dévoré les corps de plusieurs occis, entre saint Jouin et Moncontour, lequel estoit venu en cette forest de Lyons, où avoit fait de grands carnages, au moyen de quoi chacun le doutoit. Quand ledit serviteur le vid devant soy en son horrible stature, et qu'il venoit la gueule-bée pour le dévorer, ne fut aucunement effrayé, mais comme bien assuré, s'avança à aller vers lui, et lui mettant hardiment son croc à buche par la gueule à travers le corps, le lui fit sortir par le cul environ d'une paulme. Et tout soudain, usant de la vive force que Dieu lui avoit donnée, et qui lui est provenüe de ses ancestres, retira son croc si vigoureusement, que ledit loup fut renversé le poil dedans, ainsi que la peau d'une anguille qu'on escorche. De cela fut fort esbahy, et commença à dire à part lui : Ce n'est rien fait, qui ne fait plus fort. Adonc lui remit ledit croc à travers le corps, le retirant de si grand force, qu'il fut renversé et réduit en son premier estat. Et neantmoins demeura debout sur ses quatre pieds, qui fut chose admirable. Doutant qu'il ne fust mort, le poussa du genouil pour le verser à terre. Il fut escorché et sa peau courroyée, de laquelle il fit fourrer un cazaquin d'hiver.

Je vous advertis que ce serviteur, quoi qu'il soit pauvre, est descendu de pere à fils, du costé paternel du noble lignage d'Adam, et du costé maternel de noble et gentille Eve, par quoi je vous laisse à penser, s'il n'est pas gentil gar-

çon, et mais (1) qu'il soit marié, il sera gentil homme (2).

Celui doit estre estimé fort
Qui vainc convoitise et en sort.

D'une ondée de Crapaux.

Maistre Regné nous a recité que quelque jour, venant d'Outrebosc à Mortemer, n'avoit cessé de plouvoir, et fut bien si moiüllé, qu'il estoit percé jusques à la chair. Et voulant (après la pluye) escoure (3) son chappeau qui estoit plat en haut, où la pluye estoit demeurée sans s'écouler, trouva dessus onze petits crapauds qui nageoient dedans l'eau, de quoy il fut aussi esbahy que si on lui eust donné vingt escus sans demander. Lors fut enquis d'où estoient venus iceux crapauds; respondit qu'ils estoient tombez des nuës (comme font les alloüettes toutes rosties dans le bec de plusieurs) avec la pluye. Et dit qu'à l'heure mesme il en estoit tombé une bien grosse ondée dedans leur court et sur leur fumier, aussi larges que les pieds des chevaux pour le moins. Et que ceux de leur maison en trouverent si gros et grands comme pere et me-

(1) Aussitôt qu'il sera marié.

(2) On trouve un récit analogue à celui-ci dans les *Aventures du Baron de Munchhausen*.

(3) Secouer.

re, dans le pot où bouilloit la chair, qui estoient tombez par le tuyau de la cheminée. Par quoy convint jeter le potage et la chair, et leur passer au pain et au lait caillé.

C'est à l'innocent grand meschef
Quand blasme tombe sur son chef.

L'hyver et l'esté en une mesme saison

L'an mil cinq cens soixante et onze, il fut du gland et de la faine (1) en si grand foison en nostre forest de Lyons que les porcs estoient de feste, lesquels bien souvent après estre saouls, se perdoient dans le bois. Un jour entre les autres, le porcher du venerable Seigneur Jean Foubert et de Monsieur son fils, ayant ramené les siens aux estables de ses maistres, s'apperçeut avoir faute d'une truie. Par quoy retourna promptement au bois la chercher, où rencontra un homme liant des coterets, qui lui dit l'avoir veüe au fond des fosses Gloriette, entrer dans un trou. Incontinent monsieur le porcher prend son pied à son col, et devant et après, et tant et si longuement courut qu'il arriva aux susdites fosses, où il devalla subitement, et tant chercha aux unes et aux autres, qu'il trouva le trou, comme un nouveau marié, auquel entra huchant

(1) Fruit du hêtre.

sa truie, et criant à pleine voix, coinche, coinche, tien coinche; coinche, coinche, tien coinche. Il escoute un peu, il crie, il marche, il appelle, il taste, il cherche, il pleure, il la donne au diable, il se grate la teste, il crache, il toust, il fuist, il pete, il siffle, il choppe, il tombe, il se releve, il court, il s'arreste, il escoute, il renifle, il claque son fouët, il corne, il esternuë, il baille, il route, il chie, il pisse, il mange remontée, il jure, il continue son chemin si longuement, qu'il ne voit plus et ne sçay où il va.

Estant en ces tenebres, il pense et considere qu'il la lui faut recouvrer, ou la rendre, ou bien en montrer des pieces. Par quoi il jura la mordienne qu'il iroit encore plus outre, et de fait il alla si très bien avant dedans ce creux, qu'en fin il voyoit le jour, et tant plus il alloit plus il voyoit clair. Somme qu'à traict de tems il entra dedans les champs, où les gens estoient en chemises qui moissonnaient les bleds, et en ce lieu trouva sa truie glanant parmi d'autres pourceaux, laquelle avoit cochonné quinze grands beaux petits cochons grivelez qui la suivoient. Monsieur le Porcher, voyant sa truie, fut le plus aise du monde. Hé? Dieu sait la gohée (1) qu'elle lui fit. Toutes fois après avoir assez longuement contemplé ce peuple qui travailloit, se commença à merveilleusement étonner et avoir peur, considerant la saison, et veoir en ce lieu le plein Esté au mois de decem-

(1) La joie, l'accueil joyeux qu'elle lui fit.

bre, ne connoissant mesme le pays où il estoit. Doncques sans parler à aucun, print oongé de la compagnie, et s'en revint par où il estoit allé, ramenant sa truye et ses cochons.

Quelques fois un fol qui s'avance
Met fin à choses d'importance.

D'une femme se voulant faire arracher une dent.

Il y a quelque temps que certaine jeune femme avoit si tres grand mal à l'une de ses grosses dents maschelières, qu'elle en perdoit la patience et en courroit les ruës comme une enragée. Un jour voyant que la douleur ne s'appaisoit, se transporta chez un petit chirurgien de village, pour la luy faire oster. Mais pour peine qu'il y mist, ne la peult onc deraciner, par quoi se retira de ses mains criant et brayant, pour la douleur qu'elle en sentoit. Or retournant en sa maison, rencontra sur le chemin un archer tru-tru, son arbalestre sur son espaule. Lequel, après s'estre informé de son mal, l'assura de luy arracher sans luy faire aucune douleur. La pauvre femme qui ne se soucioit qu'on lui fist, mais (1) que la dent fust hors, le laissa faire. Par quoy, il vous lui va lier la dent

(1) Pourvu que.

avec une bonne et forte cordelle, au bout de laquelle lia un trait bien empenné, puis benda son arbalestre, qui estoit de sept livres, sur laquelle le mit, et ledit fol lui faisoit ouvrir la bouche, puis desbenda son arbalestre, pensant bien que la male dent s'en allast quand le trait, mais elle estoit si fort enracinée en la gencive, que la femme, qui ne pesoit chose qui vaille, s'en alla avecques, et allerent tomber dans un vivier qui estoit à demi lieuë delà, où la pauvre patiente eust esté noyée des males eauës sans deux pescheurs qui la sauverent.

Qui veult sur l'état entreprendre
De son prochain est à reprendre.

De la grande fertilité des nouvelles Fieffes.

Les places vaines, vagues et vuides de la forest de Lyons, où il ne croissoit aucun bois, ont esté fieffées il y a quelque tems, ainsi qu'avez entendu, qui maintenant rapportent de bon grain et en tres grande quantité, comme bien il appert, d'an en an. Et pour le prouver : Un jour bien matin au frais du tems, et au chant du coucou, un messenger alloit sur champs, lequel pour accourir son chemin passa à travers d'une des susdites fieffes nouvelles, dans laquelle estoit l'avoine semée, non encore guere grande comme commençant à lever. Et ainsi qu'il mar-

choit par dessus sans qu'il s'en donnast garde, ladite avoine vint à sortir de terre si à coup, et avec si grande puissance, qu'elle le leva haut de terre plus d'un grand demi pied, de sorte qu'il eust si belle peur, qu'il ne lui demeura point d'argent, et tomba sur le nez. Toutes fois, il se relève et s'en va. Mais premier qu'il fut sorti de ladite Fieffe, l'avoine lui surpassoit les genoüils, tant levoit et croissoit en abondance, et quand il y entra, elle ne lui passoit pas la cheville du pied. Je ne m'esbahis plus si on s'entrebait à qui aura de ces bonnes Fieffes. C'est pour Messieurs. Jamais pauvres gens n'auront rien.

Jeunesse doit fructifier
Pour vieillesse fortifier.

Prinse d'une Compagnie de Gruës.

Dous les ans sur la fin du mois de septembre, on voit passer par dessus nostre pauvre forest plusieurs compagnies de Gruës, qui vollent je ne sçay où. Il advint dernièrement ainsi qu'une bande de douze vingts passaient et s'assirent dans les prairies de Menasqueville, où un ingenieux nommé Nicolas des Murs, les voyant assises, va prendre une corde ou ficelle, aussi longue deux fois que s'estendoit la compagnie desdites Gruës (ainsi qu'elles vollent, elles s'assient) au bout de laquelle nouë un hameçon, où il ap-

pliqua une febve, ainsi qu'on fait le veret pour prendre le poisson à la ligne, laquelle vous va jeter devant la premiere, qui vous l'avala subitement.

Or pour vous faire entendre le nom de *cognaté*, cest oiseau est de telle nature, que mangeant quelque chose qui lui blesse l'estomach, subit le rejette par le cul, ne luy faisant que passer à travers les boyaux, ce que fit cette premiere Gruë; l'autre qui estoit près d'elle l'engloutit semblablement, puis le chie quant et quant; la tierce en fait autant, la quatrieme, aussi la cinquieme, et generalement pour le vous faire court, toutes avalerent, les unes apres les autres, ladite febve, avec l'hameçon et la corde, de sorte qu'elles se trouverent toutes hameçonnées, ou pour mieux dire empendantées en pate-nostres; et ainsi accoustrées s'esleverent de terre, cuidans eux envoller; mais l'oiseleur, qui tenoit le bout de la corde les arresta, combien qu'il fut enlevé assez haut de terre. Il en donna à plusieurs personnes, comme à Gentilshommes et autres, et en vendit à plus de six blancs et un double. Il m'en donna une que je nourris encore à present dans une petite cage, avec une alloüette, laquelle ne se mouche pas du pied; elle triomphe de parler, elle appelle les gens larrons (1).

Les pelerins et estrangers
Souvent tombent en maints dangers.

(1) Voir un récit analogue dans les *Aventures de Munchhausen*.

*Des Canes sauvages, et comme elles font
leurs nids.*

Dedans les bois et costeaux qui sont le long de la vallée de Mortemer, se trouve grand nombre de Canes sauvages, qui en la saison y font leurs nids, à cause des eaux qui sont au fond de ce val, près l'Abbaye. Le moyen comment ils les fabriquent, je le vous feray entendre. Premièrement ils cherchent, et cherchant trouvent des branches de coulevrée, autrement dit viorne, faictes et tournées en la façon de l'ance d'un panier, qu'elles apportent en leur bec au coupeau (1) du plus haut arbre qu'ils peuvent choisir, et là les pendent à un estoc (2), commel'on fait un panier en une cheville.

Cela fait, vont querir plusieurs autres petits ozilliers (3), et autres menues branchettes vertes, desquelles façonnent, composent et bastissent leurs nids esdites branches ou ances de viorne, voire aussi habilement et proprement que les venniars (4) de Touffreville, de façon qu'à les voir ainsi pendus, vous diriez, voila des petits corbillons.

(1) Sommet.

(2) Branche.

(3) Osiers.

(4) Venniars ou vanniers, ainsi nommés parce que leur principale occupation fut d'abord de faire des vans.

Là dedans pondent, et puis couvent leurs œufs; et lors que la saison est venuë qu'ils sont esclots, et les petits bourots hors de la coque, le masle passe la teste par dedans l'ance du nid, et en soulevant le tire hors de l'estoc, et s'en-vollant l'emporte sur son col [comme la vache son tantan (1)] en la vallée, dedans l'estang ou vivier. Et aussi-tost que ces petits oyseaux sentent l'eau, ils sortent hors du nid et commencent à nager, demeurant ledit nid flottant sur l'eau, où il en a esté veu et conté pour une année que le vent souffloit dans cest estang, le nombre de sept vingts et un. Je vous laisse à penser combien il y pouvoit avoir des halebrants, considéré qu'à chasque nichée y en a souvent jusques à seize et dix-sept. C'est un manger exquis à la dodine; et les grands? Quoi? rage en paste.

Nature en son œuvre est plus sage
Que l'artisan en son ouvrage.

D'un Volleur qui eust la main coupée.

Un jour un homme de par le monde,
gaillard, dispos et bien accort, au-
tant hardy que Richard sans peur,
pour le moins, passant par un es-
troit chemin de la forest, vist sortir sur lui un

(1) Sa clochette.

volleur guesant es bois, lequel mettant la main à la bride de son cheval, luy dit : Demeure, rends la bourse, ou tu es mort. Le passant qui n'estoit facile à effriter (1), mit à l'instant la main à l'espée, et vous lui donna si beau coup sur la main de laquelle arrestoit son cheval, qu'il la lui trancha tout nettement; cela fait, pique et passe outre, chevauchant si roidement, qu'en peu de tems arriva en sa maison. Son serviteur print son cheval et le mit à l'estable; mais venant à le desbrider, il advisa une main qui pendoit à la bride, de quoi il eust une merveilleuse treneur, et ainsi effrayé qu'il estoit, courut hastivement à la maison où il trouva son maistre, auquel en tremblant raconta comment il avoit trouvé une main couppee tenant encor la bride de son cheval. Son maistre de prime face fut aucunement esbahy en entendant ce propos; mais après avoir un peu pensé, il luy vint à souvenir qu'il avoit donné un coup d'espée à un guesneur de chemins qui lui avoit arrêté son cheval, par quoy alla querir ladite main qu'il deferma (2) de la bride avec grand difficulté et l'attacha à la porte de son logis comme trophée.

L'homme prudent pour sa victoire
N'est stimulé de vaine gloire.

(1) Effrayer. Les Anglais ont encore le mot *'fright'*, qui veut dire *frayeur*.

(2) Détacha.

D'un Prestre qui avalla une Allouette.

Il y a un Prestre à la Barre, nommé Messire Tondet, grand et sec, et d'une taille assez mal pratiquée, toutes-fois homme de bien, lequel, un jour, après avoir fauché trois acres de pois blancs, accourut desjeuner à la maison où sa mere l'attendoit, laquelle lui avoit préparé une bonne, belle et grande platelée de mattes (1) sures, sous un merisier qui est au milieu de leur court : et comme assez hastivement il les mangeoit avec une louche potiere (2), voici une alloüette qu'un haubereau (3) poursuivoit, laquelle se vint sauver dedans et se plongea si subitement au fond du plateau, qu'il ne peut apercevoir que c'estoit, et pensa (à la verité) que ce fust une merise que quelque geay eust fait tomber dudit merisier, par quoy n'en fit conte, et ne différa cependant à gober sesdites mattes avec la pauvre alloüette qui s'y trouva, sans y penser nullement, mon cousin. Toutesfois il confessa long-tems depuis, qu'il la sentoit deux heures après voller dans son ventre, et que,

(1) *Mattes sures*, lait caillé (patois normand).

(2) Une grande cuiller à pot.

(3) Petit oiseau de proie.

s'il n'eust fermé le cul et la bouche, elle fust sortie plusieurs fois.

Il ne faut pas la viande suivre
Pour trop s'emplier, mais bien pour vivre.

D'un preneur de Gibier.

Assez de gens cognoissent un vieil homme qui se tient à nos quartiers, lequel fait diablerie et demie de prendre, d'empongnier, de happer et attraper toutes sortes de gibier, avec plusieurs autres sortes, et principalement en l'eauë. Et pour l'entendre, cognoistre et savoir, vous orrez, s'il vous plaist, quand il voit et sent quelques oiseaux es viviers ou estangs, il se depouille tout nud comme pour avoir le foïet, et tout pelé et desnüé de cheveux (ainsi qu'il est pour sa vieillesse) met sur ses oreilles deux aisles de chapon ou d'oye, ou bien de quelque autre oyseau, puis se ceint d'une ceinture de cuir, en laquelle pend une poche de toille, fermant comme le sac d'un plaideur. Et ainsi esquipé, se jette en l'eau jusques au menton, puis chemine ça et là ne descouvrant seulement que sa teste pelée, faisant un petit jargon et devis comme les autres oyseaux, qu'il a à commandement, et se meslant finement parmi eux, leur souffle quelque pain masché ou autre appast qu'ils prennent à qui

mieux mieux, de sorte qu'il les apprivoise si bien et si proprement, qu'il leur semble estre un autre oiseau comme eux. Au moyen de quoi les approche tout contre lui, et par dessous l'eau vous les prend avec la main par les pieds, et les tire aval si habilement qu'il semble à ces pauvres oiseaux que leurs compagnons se plongent en l'eau : il les met dans sa poche les uns après les autres, si bien qu'il l'emplit toute comble, puis la ferme et s'en vient. Je jure ma foy (qui n'a foy n'a rien non plus qu'un chien) que luy en ay vu prendre en moins d'une heure cinquante-trois douzaines tant canards que canes, oyes sauvages, herons, beccassines, poulettes d'eau, marcanets, courlits, plongeurs, cormorans, chevaliers, et autres menus oyse-lins. Ce sera dommage quand ce pauvre here mourra.

Qui seduit autrui par malice,
De Dieu encourra la justice.

De la naissance d'un Veau.

Une jeune chambrière du Thil mena ces jours passez, par le commandement de sa maistresse, leur vache au taureau, pour la faire saillir. Or estant arrivée, la lia à un posteau, de peur qu'elle ne fist la farouche (comme les nouvelles ma-

riées). Le vacher vint incontinent avec son taureau, lequel sans différer se jette dessus la vache, ayant son braquemart tiré en bonne disposition; mais il fut si chaut et hastif qu'il n'adressa point à l'endroit, par quoy son coup fut rompu. Le vacher et la chambriere pour lui donner courage, disoient : Sus Robin; sus, sus, sus, Robin; sus, sus, Robin, sus; lequel estant un peu en aleine remonta joyeusement faisant tous ses efforts de mettre Geoffroy au bis-sac : mais il n'adressoit point à l'endroit. Ce que voyant la chambriere (à qui la coquille frétilloit) print le couvrechef de sa teste et avec iceluy empoigna l'instrument dudit taureau, et le mit justement au bord de la bresche. Par quoy Robin vertueusement poussa sa fortune, voire si tres-lourdement que le couvrechef de la pauvre chambriere y entra avec l'outil, si avant qu'elle en perdit la veuë; laquelle toutes fois n'osa fouiller dans ce creux pour l'en retirer. Or ce fut le beau du jeu, quand ladite vache fit son veau; car, pour le vous donner à entendre, il sortit du ventre de la vache affublé dudit couvrechef, aussi proprement et bien affublé qu'une fillette qui va aux danses. Tous ceux du village qui en ouïrent le bruit, et autres coururent le veoir, lesquels par grande admiration faisoient le signe de la croix, disant : Voilà une chose admirable. Or advient-il toujours quelque cas de frais. Ce veau fut defulé (1), et fut trouvé sans oreilles. Qui bailleroit

(1) *Defulé* ou *deffulé*, dégagé de ce qui le couvrait.

des beguins aux asnes, ils n'en porteroient point de si grandes.

De commettre acte de risée,
La fille n'est jamais prisée.

D'un Chien de bien.

Quelque jour en bonne compagnie, un quidam recitoit comment un chien enragé l'avoit pensé mordre, sans un baston de cornier qu'il tenoit en sa main, duquel il luy donna un si bon, meschant, petit, joly coup, qu'il le guarit tout soudain de sa rage. Un laboureur fermier, nommé Pierrot, qui estoit là present, commença à dire : A propos de chiens enragés, il en est venu depuis six mois dans nostre court plus de douze, qu'un chien de bien, qui est en nostre maison, a tous estranglez et mangez à belles dents, et si jamais ne lui en print mal. Il est estimé par les laboureurs qui le recognoissent le meilleur chien, du tout ce qu'on le veut employer, soit au lievre, au loup, au sanglier, à la beste faulve, à la plume, à l'eau, au rabat, au blereau, au regnard, au loutre, au terrier, au raport du traict, somme, c'est l'outrepassé. J'en ai plusieurs fois refusé (si je l'eusse voulu vendre) trente-neuf escus et un Poullain. Quelqu'un de la troupe lui dit, compere Pierrot, vous plairoit-il point de m'en vendre

ou donner un de la race? Il n'y a plus moyen, dit-il, car la mere est morte, laquelle fut baillée à un Gentilhomme en payement pour huit cens dix-sept francs qu'on lui devoit du reste de son mariage, et puis j'ay n'a gueres fait chasser le mien. Voilà grand malheur, dit l'autre.

Chose qu'on aime est bien vouluë
Et prisée de grand valuë.

Des bonnes rencontres d'un Quidam.

Mathelin Verveu, duquel vous avez ouy parler, estoit un homme qui toujours alloit botté et portant coustumierement une arbaleste sur son col, et plein un carquois de traits en son costé. Ainsi équipé, alloit souvent ès bois, champs, et prairies, cherchant gibier ou autre beste. Il luy advint un jour qu'estant au bois le long d'une vallée, découvrit deux ramiers sur une branche de chesne, dessus lesquels il tira; mais il ne les frappa, ains seulement fendit la branche dedans laquelle se prindrent par les pieds et là demeurerent branslant les aisles. Son trait qui estoit ferré alla tomber de ladite branche au milieu d'un estang proche de là, sur le dos d'un grand brochet qu'il perça tout outre et mourut. Ce que voyant Mathelin, laissa son arbaleste sur le bord de l'estang, et se mit dedans pour aller querir son trait, ensemble son

brochet qui valoit bien le prendre. Revenant ainsi chargé dudit poisson, ses bottes s'emplirent toutes pleines d'anguilles (parce qu'il y en avoit moult audit estang) et voulant sortir hors de l'eau, il print, pour s'aider à retirer, deux touffes d'herbe à ses mains, qui estoient sur le bord, sous lesquelles estoient deux levrauts au giste, qu'il print avec et les tua ; puis les ruant par terre allerent tomber sur deux perdrix qui se trouverent-là, lesquelles n'en parlerent oncques puis. Ce qui esbahit assez Mathelin pour le faire desuer. Toutesfois bien joyeux de telles bonnes rencontres, alla querir ses deux ramiers, troussa ses quilles et s'en alla chargé de ramiers, levrauts, perdrix, anguilles et brochets, viande à commissaire, chair et poisson.

Aucuns pour gagner sont heureux,
Autres à perdre malheureux.

D'un honorable Rotteur.

 uand par fortune le feu prend en quelque cheminée, le plus souvent on lasche dedans certains coups de harquebuse pour l'estonner et estaindre, parce que l'estonnement (1) du son abbat le feu et la suye quant et quant. Qui ne soit ainsi, je vis n'agueres un grand jeune hom-

(1) L'ébranlement de l'air produit par le son.

me sec, nommé Roger, lequel après avoir amplement prins sa refection, trouva plusieurs petits gars, qui avec une longue gaule vouloient abbatre quelques nids d'arondes, qui estoient dans une cheminée; et pour les oster de peine, leur dit : Enfans, retirez-vous et me laissez faire, j'en chevirai (1) tout seul. Ce disant se mit sous la cheminée en un coing contre le jambage, et levant la teste haut, vint ouvrir le gosier et lascha une grande, grosse et horrible roucte (2), qui valloit cent pets au change; de l'epouvantable son de laquelle fit tomber de ladite cheminée sept nids d'arondes et plus de cinq boisseaux de suye. Au moyen dequoi les petits garçons eurent des arondes, et à leur patois remercierent l'homme, luy disant, hau! Monsieur le rotteur, à Dieu et grand mercy, Jacques; mais que (3) nous trouvions encor des nids, vous nous les viendrez abbatre, ô vere.

Nous voyons le plus souvent comme
Il n'est rien d'impossible à l'homme.

(1) J'en viendrai à bout.

(2) Rot, du latin *eructare*.

(3) Lorsque.

D'une Chienne chaulde.

Ne vous deplaise, Blaise, de ce que je veux reciter. C'est d'une layde mastine de chienne, qui l'autre jour estoit si amoureuse qu'elle en perdit les pieds; de sorte que tous les chiens du commun alloient apres branslant le vezon. Sur ces entrefaites, il advint que l'un d'iceux (apres grosse querelle) la couvrit, lequel y estant demeuré attaqué (1), un autre pour son argent s'y presenta qui encor la couvrit, et tous deux y demeurèrent pour les gaiges. Apres ces deux, un tiers y accourut, lequel apres avoir levé la jambe et pissé contre les autres, vaillamment s'entiqua avec eux.

Plusieurs personnes voyant cette tant laide et difforme chose, commencerent à crier et courir apres. Mais la chienne, qui estoit grande et plus forte que les trois chiens qu'elle menoit en escrevice, s'enfuit à tout si tres-legerement qu'elle ne peut estre atteinte, et se sauva par dessus une closture de paillis, qu'elle sauta bravement avec tous ses trois amoureux, lesquels (de male fortune) demeurèrent encrouez et pendus par le col, entre deux paillis (2), là où ils furent si bien frottez et polis à coups de

(1) Attaché.

(2) Pieux.

pierre et bastons que premier qu'ils se peussent deffaire et debrider, ils renoncèrent au mestier; car l'un eust une jambe rompuë, l'autre y perdit un œil, et le tiers demeura deux jours et deux nuits sur la place sans tirer pied ne main, et en grand danger de sa personne, encore dit-on qu'il ne fera jamais bien.

Le fol amour pernicieux
Offusque à tous les sens des yeux.

De Estienne Pennevelle citadin du petit Clos.

Un des Bourgeois du petit Clos, nommé Estienne Pennevelle, estoit ce mois de May dernier parmi les bois de nostre forest de Lyons, passant le temps et cherchant les nids des oyseaux, où je le trouvay, et comme nous acheminions ensemble devisant de plusieurs choses, il apperçust sus un haut arbre une infinité d'escureux qui sautoient de branche en branche pour pasturer. Parquoy subitement, sans mot dire, monta amont iceluy pour les poursuivre, où estant les hasta de si près que premier qu'ils peussent gagner les branches d'un arbre il en print huit, puis sans mettre pied à terre, alla apres les autres sautant, bredi bredac, d'arbre en arbre et de branche en branche, va-tu, vien-tu, les poursuivant plus d'une lieuë si tres-legerement qu'en la fin il en print cent trente-neuf, non pas sans

estre esgriffé, neantmoins il en eust la raison (1). Ayant vu ceste chose, j'en fus le plus estonné du monde; pour dire la verité je pensois, à chaque fois, le voyant ainsi monter et devaller, grimper et courir dedans et dessus ces hauts arbres, qu'il se deust laisser aller tomber et se rompre le col; aussi est-il des heures tant perilleuses, que si un homme s'y rompoit le col, il n'en gueriroit de sa vie.

C'est folie de s'engager
Où de la mort gist le danger.

Estrange adventure d'un petit oyseau.

Au Veucsin-Normand, entre Villers et Vely, est une fort belle et grande plaine de champs, où estoit, n'a pas long-tems, un berger gardant ses moutons; lequel joüant de sa cornemuse au parmy d'iceux, va descouvrir en l'air au-dessus de luy un grand oyseau roüant (2) et volant à l'entour de son troupeau, de quoy il fut grandement espouventé. Après avoir ledit oyseau longuement vollé et tournoyé, se vint abbaïsser tendant les aisles, et en passant print un de ses moutons qu'il emporta à ses griffes, vollant toutesfois assez bas et lentement. Ce que voyant

(1) Il eut le dessus.

(2) Tournant.

le berger, s'efforça de courir après pour lui retourner (1); mais l'oyseau irrité de sa poursuite quitta le mouton et print le berger, lequel il emporta aussi legerement, comme le milan le poussin, et tant volla à tout sa proye qu'il fut las, au moyen de quoy s'assit en la vallée de Preaux, où il avalla le pauvre berger tout de gob (2). Vous me pourriez demander, Maistre, quel diable de sorte d'oyseau estoit-ce? Je vous respons que c'estoit un de ces oyseaux d'Afrique ou d'Ethiopie qui sont grands comme chevaux, lesquels (à ce que dit Pline) n'abandonnent gueres la terre et courent plus viste que levriers et si vollent rarement; mais quand ils s'y mettent, ils vollent si haut et si bas et si longuement qu'ils veulent; toutes fois enfin pour leur pesanteur sont contraints eux asseoir et reposer en terre, parce qu'il n'est arbre qui les puist soutenir, et ne se sçauroient plus jamais relever, ainsi qu'il en advint à cestuy-cy, lequel estant ainsi las fut estranglé de la vermine de la terre, contre laquelle n'eut oncq moyen de se deffendre, tant y en avoit d'especes de toute sorte, comme limaçons, sauterelles, veretz, cigalles, escarbots, tahons, orvers, hannetons, aregnes, ratz, freslons, guespes, putois, bibetz, souris, punaises, mullots, poulx, puches, mouches, connins, taupes, lezards, bourdons, chates-pleuses, calendres, papillons, blereaux, bellettes, fouynes, riches, tars, furons, es-

(1) Reprendre, recouvrer.

(2) Tout d'un morceau, d'un seul coup.

cureux, morpions, escrouelles, cloportes, cirons, fremis, lentes, musettes, tortuës, mittes, crapaux, lombricz, couleuvres, grenouïlles, testarts, et autres semblables bestiolles ; ses plumes estoient de couleur d'or autour du col, la queue verte et la teste grise comme le porreau et le surplus de couleur d'azur semé de blanc. Il fut porté à Roüen pour monstrier à Messieurs, et convint (1) un chariot et seize chevaux pour le traisner, qui enhennoient (2) sous le fais : au reste plusieurs coururent le voir, comme la coustume est à Roüen. Et ainsi qu'on le contemploit avec grande admiration le berger sortit de dedans, estourdy comme un hanneton, qui demanda quelle heure il estoit ? De quoy tous les assistans furent de rechef plus estonnez que devant. On luy demanda qui l'avoit mis là dedans : par la mordienne, dit-il, je n'en sçay rien ; mais j'ay bien dormy : toutes fois peu après tout le fait fut cogneu.

Il n'est si grand diable aujourd'huy
Qui ne trouve plus grand que luy.

(1) Il fallut.

(2) Gémissaient ; *enhenner* ou *ahanner*, respirer avec peine.

De ce qui advint à un Charetier.

Une belle jeune femme de Lyons alloit quelque jour bien matin par bonne devotion à l'Eglise ouyr la messe, quand en son chemin elle rencontra un charetier qui menoit cinq chevaux traissant un chariot plein de gerbes ; et ainsi comme elle passoit par devant, ledit chariot commença à reculer en arriere, ensemble les chevaux quoi qu'ils resistassent fort : mesmes les festus des dites gerbes volloient en grande abondance sur la bonne femme, tellement qu'elle en estoit toute couverte : et plus alloit, plus le chariot reculoit, et quand elle s'arrestoit, il s'arrestoit. Le pauvre diable de charetier voyant ainsi reculer son harnois en si beau chemin, fut grandement esmerveillé, veu que tant plus chassoit ses chevaux et tant plus reculoient vers ladite femme.

Or après avoir longuement crié hure-hodia, hay ! de par le diable hay ! voicy arriver un quidam, lequel voyant verser le chariot par terre et tout le beau mesnage qui là estoit, s'arresta un peu et ayant le tout contemplé, alla decouvrir où le mal tenoit, parce qu'il aperceut une patenostre d'ambre que ladite femme tenoit en sa main, laquelle attiroit les gerbées ; car vous n'estes ignorant que la pierre d'Ambre attire à soy le festu. Par quoy il fallut que la jeu-

ne femme couvrit ses patenostres de son devant-
teau, et les mist dans la fendace de son corset,
et qu'elle entrast en la prochaine maison où
l'huis fut clos sur elle. Cependant le charetier,
à l'aide de plusieurs, releva son chariot, r'assemb-
la ses chevaux, et s'en alla joyeusement cla-
quant son fouet, de l'aller et du venir (1).

La beauté avec l'ornement
Tirent les cœurs à grand tourment.

Du naturel d'aucuns Pays.

 uand il est question de questionner en
questionnant, il faut qu'on question-
ne, disoient certains questionneurs,
lesquels se mirent à questionner du
naturel d'aucuns pays.

L'un disoit qu'en Vinlande (2) on vendoit
le vent aux navigants (3).

Un autre racontoit avoir veu en Escosse un
certain arbre sur le bord d'un fleuve, les feuil-
les duquel tombant en l'eau, tost après deve-
noient oyseaux. L'autre disoit qu'en Poloigne

(1) Raconté un peu diversement pour les détails dans
les *Facétieux Devis* du seigneur du Moulinet.

(2) Finlande.

(3) On dit, en effet, qu'il y avait autrefois en Fin-
lande de prétendus sorciers qui vendaient le vent aux
navigateurs.

y avoit des pots de terre naturellement formez et ont telle propriété que si tost qu'on les a tirez dehors ils seichent et se rendent semblables à ceux que nos potiers font. Un autre acertemoit qu'en Yslande les brebis et moutons ne sçau-roient vivre , pour la grandissime froidure. Un autre racontoit qu'en Iberie les hommes ne peuvent mourir, pour la bonne disposition de l'air, et qu'il les convenoit transporter en une autre region pour les faire mourir, quand ils sont vieux et ennuyez de vivre.

Quelque autre aussi recitoit que les loups ne peuvent vivre en Angleterre , et qu'autrefois on y en avoit porté, qui estoient morts incontinent.

Un autre qui louppina (1) le dernier, disoit avoir longtems demeuré en Piedmont, affermant que les porcs y sont tous noirs comme encre, les oreilles longues pendantes comme limiers, et qui ne sçauroient estre autres, et qu'il avoit une fois demandé l'occasion à un Piedmontois qui lui dit que c'estoit le naturel du pays. Qu'il ne soit ainsi, dit-il, Monsieur de Langey, Gouverneur pour le Roy jadis en ce pays, en fit venir de France, pour en avoir l'experience, aussi blancs que neige, lesquels devindrent aussi noirs que suye dès qu'ils furent arrivez. On dit bien vrai : En tout pays toutes guises, et toutes femmes mal apprises ; autant de testes autant d'opinions et autant les truyettes que les mulotz.

(1) Parla le dernier.

Descharge, tu as vendu, turlututu, chapeau pointu, ma mere, je veux Robin (1).

Les faits de Dieu tant admirables
Ne sont de nos sens approchables.

D'un thresor trouvé au Roule.

Notre Villers et Rosay est un petit hameau nommé le Roule, où il fut nagueres trouvé un thresor de valeur inestimable, et plus riche sans comparaison, que les presens envoyez par Selim, Empereur des Turcs, au Seigneur Don Juan d'Austrie (2), ny que le thresor descouvert à Saint-Hubault au Duché d'Urbain. Le susdit thresor estoit de longtems en terre caché, lequel fut premierement revelé par quelque Lansquenet, puis de rechef par un Italien de Valongnes, et depuis peu de jours encore par un Egyptien. Et pour confirmer et donner plus grande assurance, notre suffisant maistre Matthieu Fossé, dit Griphon, berger expert, charmeur, sorcier, medecin, trompeur, devin, abuseur, negromantien, menteur et vray bailleur de triquenaudaines et fanfreluches, vint en personne monstrier le lieu et endroit de present appelé

(1) Refrains ou vers de vieilles chansons, qui viennent là par bouffonnerie, sans rime ni raison.

(2) Don Juan d'Autriche.

le Trou petit, où estoit ledit thresor caché, et par la persuasion d'un Gentilhomme de nostre forest qui s'en est enrichy, un nommé Jean du Retz et la grosse Jenneton y fouillerent, bescherent, piocherent, hoüierent, gravonnerent, loucherent et forcerent tant et tant, et ça et là, qu'enfin descouvrirent les dignes et precieuses richesses d'iceluy.

Premierement. Un grand coffre de bois, estant tout de pierre de taille d'un beau sapin, plein de fumée et brouillards sentant le harenc frais.

Item. Les cornes d'une chievre franche, envirollées d'os de pet.

Item. Une botte de bonnes, fines et friandes alumettes ensouffrées de neige.

Item. Dans un bahut ferré de colle de suif, fut trouvé seize cents et demi de casaques blanches, teintes en rouge violet de couleur brune, de fin estamet jaune, fourées de taulpes blanches.

Item. Une besache de toille d'araigne pleine de graine de feugere, que le susdit maistre Mathieu emporta pour sa part du butin.

Item. Un estendart ou guidon de guerre composé de plusieurs aisles de papillons de toutes couleurs, riche et beau en perfection : onze cents corseletz dorez et autant de morions gravez : le tout à l'espreuve du tonnerre ; deux mil cinq cents haliebardes à rouet.

Item. Douze vieux houzeaux neufs de truye, pleins de la monnoye que Samotès, premier Roy des Gaules, fit faire, aussi claire que rou-

pie de singe, où plus n'apparoissoit aucune figure, tant estoit enrouillée, laquelle estoit de fin aloy, si elle eust esté bonne.

Item. Une pipe de hannetons sallez, qu'on donna aux petits enfans de Rosay pour faire des moulinets. Il fut desouvert, en un coing où l'on n'avoit jamais fouillé, un baril plein de plume de chauve-souris.

Item. Au près dudit baril fut trouvé une chaine de fouarre d'orge, toute de fin or du quien, en laquelle pendoit l'espée que portoit jadis le bon grand-pere du pere au grand pere Gaudichon.

Item. Un peu plus arriere Bayart, tirant vers la riviere, fut desouvert un beau joly petit escrain que l'on ne sceut oncques ouvrir, dedans lequel fut trouvé quatre-vingt six pieces d'artillerie, la moindre portant le boulet aussi gros qu'un poinçon. Et en mesme lieu estoit un buffet de voirre semblable à celui que les Venitiens donnerent au Roy François, dedans lequel on trouva, je ne say bien quoy, de la moutarde.

Item. Dans un pannier couvert d'osier, trois cens minots de sel fort empiré, car les vers s'y estoient accueillis (1).

Item. Mille poinçons de poudre à canon, qui ne vesse ne pete; dix-huit cens harquebuses à croc, pour tirer de l'arc à coups d'eslingue, avec une infinité d'arbalestres ayant les arcs de costes de balaine. Quand est pour la

(1) Mis.]

pierrerie, il y en fut trouvé de belle et bonne : oncques les lapidaires n'en eurent jamais tant.

Item. Sur le tout y avoit grande abondance de truffes (1) que l'on donnoit à tous ceux qui alloient pour voir ledit thresor (2).

Esperant toujours d'avoir mieux,
L'homme vit tant qu'il devient vieux.

D'une Escoufle (3) privée.

Nicolas le Telier, Sergeant de la garde du Tronquay, trouva l'esté dernier en sadite garde un nid d'Escoufle (3), dedans lequel y avoit certain nombre d'œufs, lesquels furent par lui ostez du nid, et en furent mis au lieu quinze de poulles, tous nouveaux pondus, que ladite Escoufle couva comme les siens propres. Le temps venu qu'ils furent esclos, ledit Sergeant fit apporter toute la couvée dedans sa court. L'Escoufle voyant qu'on luy avoit ravy ses petits poulains, s'en vint voller à la court où ils es-

(1) Il est bon de rappeler ici qu'au 16^e siècle le mot *truffe* signifiait *tromperie*, et répondait à notre mot populaire actuel, *blague*.

(2) Voir dans l'*Art de désopiler la rate*, Paris, 1756, in-12., une longue nomenclature du même genre, qui pourrait bien avoir été faite d'après celle-ci.

(3) L'escoufle est un petit oiseau de proie de l'espèce du milan.

toient, lesquels elle mena et clocha tout ainsi qu'une poule fait les siens, de sorte que par continuation de hanter les gens, elle devint privée comme un chapon.

Vray est que par intervalle de temps elle s'envoloit, et retournant apportoit tousjours quelques poulets qu'elle mettoit avec les siens, pensant les en repaistre, et tant en apporta et assembla en ladite court que ledit Sergeant le Telier en eut à la fin soixante-dix-neuf douzaines, tous suivans ladite Escoufle, laquelle estoit plus crottée qu'un vieux pescheur d'anguilles; moy et mes amys, nous en mangeames tant et plus de bouillis, de rostis, de fricassez aux herbes et en paste, que nous n'en fusmes pas si aises, et mesme nous les chiasmes tout en vie.

Aymer nous faut nos ennemis,
Et bien faire comme aux amis.

De l'estrange prinse d'un Sanglier.

Le Roy de France Charles neufviesme, que Dieu absolve, avoit une fois fait defense, sur grievve peine, de ne frequenter plus les chasses en la forest de Lyons, ni porter plus bastons à feu, comme harquebuses et pistolets. Un quidam ne se pouvant contenir de frequenter tel exercice,

print une arbalestre avec son traict, et se mist en queste à travers la forest pour rencontrer aucune beste silvestre ; ainsi advint que devant luy se presenterent deux porcs sangliers, assavoir un vieil et un jeune. Or pour entendre le fait, le vieil sanglier rusé et expert à evader le peril, tant des chiens que des filets et toiles, avoit vescu si long-tems qu'il estoit devenu aveugle. Et par instinct de nature, qui ordonne la jeunesse subvenir à la vieillesse, le jeune sanglier luy presentoit sa queue, laquelle agreablement le vieil prenoit entre ses dents, et par ce moyen estoit conduit sans aucun peril par toute la forest. Le veneur esmerveillé de telle chose veoir, lascha son traict sur le jeune, le cuydant fraper à travers le corps, mais il luy trancha la queue rasibus du cul, sans autre mal luy faire, au moyen de quoi s'enfuit de grande vitesse, et luy s'approchant tout doucement du vieil sanglier, print le moignon de la queue qui lui pendoit hors de la gueulle, le menant petit à petit, sans faire bruit, en son estable, où volontiers le suivit, pensant encore estre mené par son conducteur ordinaire. Et après qu'il fut à l'estable, parce qu'il estoit miré et ne pouvoit plus de ses deffenses aucun mal faire, ledit veneur lui coupa les c.... pour à fin qu'il ne sentist si fort le sauvagin ; à l'abscision desquels, pour la douleur qu'il sentit, commença très horriblement à crier. Au cry duquel grande multitude de sangliers s'assemblerent et vindrent de la forest en ladite estable pour secourir leur pere grand,

là où tous furent pris et enfermez. Je n'oy de ma vie si bien grongner (1).

L'enfant est très-recommandable,
Secourant son pere honorable.

De la ruyne d'un Perron.

L y a environ quelque temps que j'entendis par un passant comment jadis un gentilhomme de son pays avoit fait construire devant la porte d'un sien bastiment un excellent perron, sur lequel estoit un gros lyon massif, tenant en ses pattes les armoiries dudit gentilhomme, et à l'entour dudit lyon estoient plusieurs choses magnifiques, qui avoient plus cousté d'argent que je n'en ay. Pour lesquelles choses veoir et contempler de près falloit monter par chacun costé dudit perron quinze degrez. De vous escrire toutes les magnificences et ouvrages antiques d'iceluy ce seroit à jamais ne puisse-t'on cesser; mais je vous puis bien assurer qu'il estoit beau en perfection. Il avoit fallu, au rapport des maistres maçons, pour le faire et rendre prest ainsi qu'il estoit, cinquante quatre tonneaux de pierre. Or je vous laisse à penser tout

(1) Voir une aventure du même genre dans le *Baron de Munchhausen*.

à votre aise, de quelle pesanteur il pouvoit estre.

Et neantmoins advint un jour qu'une meschante pouïllarde paillard de taupe fouïllant dessous, ainsi qu'elle jettoit la terre en haut le renversa ç'endessus dessous et cul par dessus tête. De sorte qu'il fut cassé, brisé, rompu, ruiné et mis en pieces, qui fut dommage et perte irreparable. Il ne se faut esbahir si les escarbots renversent bien la merde.

Bien souvent le foible desbutte
L'homme fort, superbe et robuste.

De la charité d'une Ratte.

hez un Laboureur du pays de Caux estoit une chatte friande comme celle d'un Hermite, laquelle, après avoir mitonné (1), fut par un chien truant estranglée. Au moyen de quoi ses petits chattons demeurèrent orphelins et eurent vingt-quatre heures bien de la souffrette; mais (de bonne fortune) arriva vers eux une bonne et ancienne Ratte qui les entendit miauler, laquelle ne se peust contenir de plorer, parquoy en print le soin et la cure, car elle avoit du lait aux tetines, et mesme tous ses petits ratonneaux avoient esté mangez par la susdite mere d'i-

(1) Mis bas.

ceux chattons. Et voulant montrer qu'il convient faire le bien contre le mal, doucement et de bon cœur les allaicta et nourrit jusques à ce qu'ils fussent grands, et peussent aller et parler. Aussi veritablement bien le recogneurent, et, après, luy rendirent au double, parce que tout le temps de leur vie ils l'honorèrent et secoururent au besaing, comme leur mere nourrice. Et quand ils pouvoient desrober quelque bon morceau en celier, cuisine, ou grenier, ils lui apportoint diligemment : Somme, ils la nourrissent et entretinrent bien grassement jusques à la fin de ses jours. Mais les autres rats, mulots, souris, musettes, et lerots, ils les effondroient à roide boce sans pardonner à nul.

La riche veufve honorable,
Sans train doit estre charitable.

Jean de Beaux qui eut la barbe bruslée.

Un nommé Jean de Beaux, Sergeant en la forest de Lyons, rongean un jour par bon appetit un gros os de veau, se le mit et poussa si avant dans la bouche qu'il en demeura esbaillonné, c'est-à-dire la bouche ouverte, et ne la peut refermer, de façon qu'il lui convint aller vers le seigneur Antoine le Berrurier, homme fort expérimenté pour les dislocations des membres, afin d'y remedier. Or y estant arrivé, la bou-

che ouverte, grande comme celle d'un four bannier, lui pria par signe, pour ce qu'il ne pouvoit parler, donner promptement ordre à son mal. Ce que voyant ledit Berrurier, ne se peut garder de rire, toutefois il l'assura de le guarir. Après l'avoir visité et cogneu où le mal tenoit, il luy echauda avec de l'eau chaude longuement les jointures des machelieres et mandibules. Cela fait, joyeusement haussa la main, et luy donna si grand coup de poing sous l'oreille, justement sur la jointure, que sa bouche se ferma roidement; mais il avait quatre dents jaunes devant, qui se vindrent entrecroiser si vivement que des flammèches de feu en sortirent ne plus ne moins que d'un fusil (1), lesquelles tomberent sur sa barbe, qui fut bruslée tout nettement sans y sçavoir mettre remede. L'occasion de cette infortune fut parce qu'il avoit n'agueres tiré d'une harquebuse dont quelque poudre de l'amorce étoit tombée dessus icelle. Ainsi voilà comme le tout advint; et s'en revint le pauvre Jean de Beaux en sa maison, la barbe rase, la bouche fermée, le cul ouvert et pe-neux comme un fondeur de cloches.

Pour vivre sobre et sans reprouche,
Cognois quell' mesure a ta bouche.

(1) On nommait alors *fusil* ce que nous nommons *briquet*.

D'un Soldat qui cuida estre noyé.

Le mois de septembre dernier, un pauvre diable de Soldat, revenant de la guerre, passa le long de la rivièrre d'Andelle, où demanda la passade à quelques hommes qui là estoient; desquels, apres avoir reçu la piece blanche, fut enquis de plusieurs choses, et mesme d'où il venoit: il respondit qu'il venoit de garnison de telle ville, où il avoit esté trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours et trois heures, sans depouiller ni coucher en lit; et en ce disant, se grattoit et frippoit (1) sans cesse.

Et faut entendre qu'il avoit des poulx alterez à cens et millions, lesquels depuis ledit temps (comme il fut aisé à cognoistre) avoient toujours mangé sans boire. Parquoi sentant la fraischeur de l'eau, leur print si grande envie de boire qu'ils commencerent à eux esmouvoir et tirer vers la rivièrre si tres-roidement et par si grand violence qu'ils entraînerent le pauvre diable jusques en l'eau, et (pour vray) l'eussent noyé de males eaux, n'eust esté un gros osier planté sur le bord où il se print vaillamment. Et aussi tous ceux qui estoient là presens l'em-

(1) Fripper (se); ce verbe indique un certain mouvement du corps que font les gueux infectés de vermine.

poignerent et tirèrent fort et ferme contre ces meschants poulx picquans alterez. Et neantmoins tous leurs efforts, furent contraints en diligence lui oster ses chausses et autres accoustremens, qui tantost furent entrainés dans l'eau par cette meschante vermine, qu'au diable en soit l'engeance.

Les meschans veulent que perissent
Les gens de bien qui les nourrissent.

D'un Bourgeois qui occit un Capitaine.

Il y eust une garnison de Gendarmes en un certain Bourg, où quelques uns d'iceux faisoient l'amour aux dames. Advint qu'un Bourgeois entre les autres hommes fut fort accort, se doutant qu'on alloit sur ses marches (1). Parquoy pour en estre certain, il y fit si bon guet qu'il decouvrit comment le Capitaine de la compagnie brimbaloit sa femme, de quoy il renioit Dieu à quatre parties. Toutefois (après avoir bien longuement resvé), il l'avertit qu'il n'y revint plus ou qu'il luy jetteroit son chapeau en la bouë. Et semblablement aussi en fit sa plainte en justice, priant le Juge y mettre ordre, ou luy mesme feroit la raison. Neantmoins ses plaintes et avertissemens, le Juge ni le Capi-

(1) Sur ses traces, sur ses brisées.

taine n'en firent cas, et en depit de lui, le sieur Capitaine alla derechef voir sa femme ; de quoy ayant esté adverti auparavant sa venuë, s'estoit caché sous le lict ; auquel lieu entendit tout leur devis, et comment on le menassoit de l'occire, s'il arrivoit.

Et quand le bonhomme en eut bien enduré, et qu'il entendit piocher sa terre, il sortit hors de son embuscade avec une longue broche à rostir, de fer, de laquelle il s'estoit muny ; et tout de plain saut, sans mot dire, vous les vient tous deux embrocher par au travers du corps, et baudement⁽¹⁾ les metsur son espaule, comme l'on met un grand pain au bout d'un baston, et en cette façon les porte parmi les rues droict en la maison de Monsieur le Juge, auquel il dit : Voilà de quoy je m'estois plaint à vous ; tenez, faites en des pasteux. Et les ayants deschargez sur le pavé de sa chambre, sortit dehors et s'enfuit belle erre et tout en paix.

C'est une beste dangereuse
Qu'une femme estant vicieuse.

(1) Hardiment.

De deux hommes de Frileuze.

Dn nostre forest de Lyons est un petit hameau nommé Frileuze, où sont demeurans plusieurs simples gens de bonne conscience, desquels estoient une fois deux au marché à Estrepagny, lesquels (après avoir expédié leurs affaires) se mirent en une taverne pour questionner, où estans assis en table, eurent d'entrée chopine de cidre avec une brioche, sur laquelle se ruerent furieusement.

L'ayant mangée, en demanderent encore une, qui fut incontinent estourdie comme la premiere, et puis une autre : nostre cidre les portera bien, disoient-ils ; puis encore une. Quand ils eurent esmotelé ces quatre brioches, commencerent à dire : ce n'est qu'affamement les avoir l'une après l'autre : Hau, l'Hostesse : apportez-en six d'une vollée, afin qu'on n'y aille point si souvent. Viste, Chambriere, encore trois ; l'appetit nous vient en mangeant. Je n'avois, disoit l'un, au soir gueres soupé, car je ne mengeay qu'une chauderonnée de poires cuites ; ny moy, disoit l'autre, je ne mengeay que pour six sols de trippes, et beu demion de perey (1), ce n'est mie grand chose. Vous ne mangez point, compere, il n'y a que moi ;

(1) Poiré.

mais c'est vous qui ne faites point bonne chere, sauf votre grace : et mangez : Tant que je puis ; fessons la brioche : et là doncques ; il n'est que mangeurs qui ayent rien. Somme qu'en devisant ainsi l'un l'autre, ils mangerent 25 brioches-quioches de trois sols la piece, et fut l'année que le bled valloit 25 francs la mine, et beurent chopine de cidre de huit bons deniers. Après avoir battu celle airée conterent, payerent et s'en allerent sans chopper. A Dieu l'Hostesse ; à Dieu les gens.

Toutes les bestes qui bien mangent,
Volontiers au labour se rangent.

De la cheute d'un Regnard.

Le long de la mare du grand lay (qui est en la garde du Sergeant du cens de Touffreville), un Quidam tendoit en ce mois d'Aoust dernier aux petits oyseaux, avec des gluots. Et ainsi qu'il les guettoit à travers d'une loge de feuillards, il descouvrit assez loin de lui un Regnard couché tout plat et estendu à terre, qui contrefaisoit le mort, afin de surprendre quelque oyseau ou autre petit animal pour son vivre. Et après, sus un grand haistre, estoient grand nombre de pies, de gays, de corneilles et autres oyseaux qui (après l'avoir longuement agacé) descendirent dessus, les uns attirant les au-

tres, commençant chacun à le becqueter et lui tirer son poil dru et souvent, voire si rudement que plus n'en sçeut endurer. Parquoy, s'en vint cautelement happer à belles dents une pie, s'en cuidant repaistre, mais il ne la print seulement que par la queue, qui la causa s'envoller subitement, ensemble les autres, et fut le pauvre naudin eslevé fort haut, qui onc ne lascha sa goulée. Mais toutesfois par sa pesanteur enfin la queue de ladite pie s'arracha, au moyen dequoi le maistre Regnard tomba en terre (avec sa goulée de plumes) de plus de six lances de haut, et en tombant se tua ; et poulets de rire.

Qui pour trahison fait embuche,
Ordinairement y trebuche.

De la force d'aucuns hommes.

La force des hommes a esté grande le temps passé, et plus en uns qu'aux autres. On lit d'un qui, à une main, retenoit une charrette tellement que trois chevaux ne la pouvoient faire aller avant. Hercules portoit son grand mullet ; Salvius portoit deux cens à ses pieds, deux cens à ses mains et deux cens sur ses espaules ; ainsi chargé de six cens livres pesant, montoit contre mont à une eschelle ; il ne faut doncques s'esmerveiller de la force et puissance qui est encores au-

jourd'huy en aucuns personnages. Entre lesquels est un homme en nostre forest, nommé Guillaume Culdefer, lequel rencontra quelque jour un grand vilain loup fort horrible à regarder, auquel donna avec une eslingue (1) un coup de pierre entre deux yeux, rué d'une si grande force qu'il la lui passa tout au travers du corps et s'arresta enfin au bout de la queue. Par ce moyen mourut la male beste de loup, dans le ventre duquel fut trouvé une brebis toute entiere qu'il avoit depuis deux jours avalée, engloutie, mangée, dévorée et déchirée par morceaux.

L'homme debile en sa naissance
Sur tous animaux a puissance.

De deux excellens Harquebusiers.

Un vieil Gendarme cassé, brisé, contoit qu'une fois estant à la guerre, il avoit veu deux soldats, pour une ancienne querelle, tirer des coups d'espée par plusieurs fois l'un contre l'autre ; mais parce qu'ils estoient voulus et bien aimez de leurs compagnons de guerre, à chaque fois estoient separez. Neantmoins advint un jour qu'ils s'entretrouverent à l'escart ayant leurs harquebuses ; parquoy l'on n'y peut

(1) Fronde.

mettre si-tost remede qu'ils ne tirerent l'un sur l'autre. Toutesfois l'un plustost que son adversaire tira de si droit fil, qu'il envoya la balle dans la harquebuse de l'autre, qui au mesme instant (ou peu s'en fallut) lascha la sienne et renvoya toutes les deux balles dedans la harquebuse de son ennemy, lequel visoit encores du coup qu'il avoit lasché ; dont ceux qui sur l'heure y estoient arrivez s'esmerveillerent merveilleusement. De telle merveille doncques, à la persuasion de plusieurs, furent appointez (1) et faits bons amis. Venu ce faict à la cognoissance des capitaines, estimerent qu'ils estoient bons tireurs. Et à ceste cause furent mandez venir vers eux pour en avoir le plaisir, les faisant tirer l'un contre l'autre avec une balle seule, laquelle ils renvoyent dans les harquebuses l'un de l'autre si tres-droit et justement qu'aucun d'iceux ne s'en trouva onc offensé : ce n'est jeu sans danger cela.

Pour avoir des Seigneurs support,
On se met au danger de mort.

(1, Reconciliés.

*D'une saison qu'il fut abondance de
Hannetons.*

Souvenir doit estre à plusieurs (Messieurs) de la saison qu'il fut tant de hannetons : je vous jure le diable d'enfer qu'il en fut tant et par si grand affluence, que les chesnes, haistres, saulx, trembles, houx, faynes, bouleaux, charmes, cerisiers, bocquets, baguenaudiers, fresnes, érables, cormiers, espines, coudres, framboysiers, genets, tillols, ormeaux, ifz, ronces, esglantiers, sereaux, pommiers, genestres, bourseaux, poyriers, coigniers, aubepins, chataigniers, troesnes, groisilliers, lyarres, peschers, meuriers, fuzains, abricotiers, buissons, pruniers, merisiers, haies, cornouillers, rosiers, sanivers, et generalmente tous les arbres en estoient si chargez qu'ils en rompoient.

De sorte qu'au clos de la Mesangere, y avoit un chesne de cent six pieds huit poulces de tour qui en rompit et esclata par le milieu tant estoit chargé, et au rompre fit si grand bruit qu'il fut oüy des deux Andelis, où il y a trois lieues pour le moins. Quand les branches dudit chesne furent par terre, deux grands chiens mastins qui estoient au fermier dudit manoir de la Mesengere se trouverent là, lesquels se mirent à l'entour et mangerent tant desdits hannetons qu'ils en deviendrent si tres-saouls et

enfléz qu'ils ne se pouvoient mouvoir ny soutenir, parquoy se coucherent sans tourner et s'endormirent jusques au lendemain matin que le soleil vint donner sus eux, qui estoit chaud, lequel eschauffa si bien les hannetons qu'ils avoient avallez, qu'ils prindrent le vol et emporterent les deux chiens au haut et au loin, si bien qu'on en perdit la veue et ne sceut on pour l'heure ce qu'ils devindrent.

Toutes fois il lut cogneu depuis qu'estant les hannetons las de voller laisserent tomber les chiens de plus de soixante toises de haut au bois de Fleury, où ils chierent leur dernier bren, vrayement.

Maint patient prend medecine,
Laquelle à la mort le confîne.

Des Vaches trouvées dans du bled.

Un jour, par la negligence d'un Vacher, une troupe de vaches entreurent dans une piece de bled, en la saison qu'il monte en tuyau, où elles firent beaucoup de degast. Celuy à qui estoit le bled en fust adverty, par quoy en toute diligence y courut fort en colere, l'espée au poing. Et autant qu'il en ataignit, il leur coupa la queue si court qu'on leur voyoit le cul. Les bonnes femmes adverties de l'inconvenient de leurs vaches vindrent hastivement celle part, où les

trouverent courants sans queue à travers champs. Toutesfois (ainsi effarouchées) elles les rassemblèrent, les appelant, tieu, tieu, margot, tieu, tieu, tieu. Les pauvres bestes cognoissant et entendant leurs maistresses se laisserent prendre et lier par les cornes. Cependant les bonnes femmes entrèrent dans ledit bled (en despit du harou (1) et cercherent les queues de leursdites vaches, criant et maudissant de male sanglante froide fine rouge bosse celui qui avoit fait ce deshonneur à leurs bestes, d'ainsi leur avoir descouvert la naissance. Toutesfois après les avoir trouvées, par le meilleur conseil de la sage-femme (2) du village, les recousurent à la chaude avec bon fils retords au bout du moignon qui leur restoit, le plus proprement qu'il leur fut possible, de sorte qu'en peu de temps se reprindrent si bien qu'il n'y apparaissoit aucune cousture ni coupure, non plus que dedans l'eau, et qui ne soit ainsi, elles s'en aydent et esmouchent aujourd'huy aussi bien ou mieux que jamais, je vous promets.

Qui n'a à femme nul respect,
Qu'il frequente en lieu suspect.

(1) En dépit des défenses. Le mot *harou* rappelle le souvenir de *Rou* (ou *Rollon*), duc de Normandie, qui avait établi des lois de police fort sévères et très respectées.

(2) Après le mot *sage-femme*, on lit ce qui suit dans le seigneur du Moulinet : « qui avoit longtemps servi de retrecisseuse de maljointes à Paris, et s'en estoit retirée parce que ce mestier ne valoit plus rien, trop de gens s'en meslans.... »

La prinse d'un Sanglier par un Serrurier.

Quelque Serrurier passant le bois de nostre forest, pour aller en certain village porter serrures, rencontra un grand porc sanglier que les chiens de Monsieur de Verniquet avoient eschauffé, fort espouvantable à regarder, comme ayant les dents sorties hors la gueulle d'une coudée de long; lequel voyant cet homme commença de furie à venir vers luy. Au moyen de quoy le pauvre diable fut si effrayé qu'il pensoit estre mort, et ne sceut autre chose faire sinon en toute diligence monter à un chesne qui estoit prochain de luy. Ledit sanglier estant parvenu auprès de l'arbre et n'ayant peu atteindre son homme, commença à escumer par la gueulle, regardant contre mont et tournoyant à l'entour, comme s'il eust voulu monter après. Et ainsi eschauffé en sa colère, de ce qu'il ne pouvoit approcher, donna si furieusement de l'une de ses defenses contre ledit chesne qu'il le passa tout outre, de façon que le croc ou deffence sortoit de l'autre costé un grand demy pied, ce que voyant ledit Serrurier descendit promptement, et avec son marteau abaissa et riva le bout dudit croc en crochant et le cacha dans le bois bien avant, comme l'on fait un clou attachant serrures et pentures, afin qu'il tienne mieux. Par ce moyen ledit sanglier demeura

prins et attaché, et le pauvre serrurier eschappa le peril de la mort et fit du porc sanglier tout ce qu'il voulut. Premièrement il le tua, il l'habilla (1), il l'escorcha, il le trencha, il le couppa, il le donna, il en jouïa, il en mangea, il en salla, il en mucha, il en presta, il en gasta, il s'en saoulla, il en chia, il en vendit, et si en fit de bons pastez.

Qui n'est de force assez muay,
Ceder faut à son ennemy.

D'un Cheval qui perdit ses fers.

Un Laboureur de nostre contrée avoit nagueres acheté un cheval assez bon et franc du collier, lequel un jour en chariant du bois, passant quelque certain destroict, s'osta deux os hors du lieu et fust espaulé de façon que ledit fais demeura illec au chemin par le deffaut de ce pauvre cheval.

Le Laboureur voyant cet inconvenient s'en conseilla à ses voisins, qui luy dirent qu'il le convenoit (2) faire nager et que par ce moyen il se racoustreroit et remettrait les membres,

(1) *Habiller*, mot consacré pour indiquer la préparation que l'on donne à un animal destiné à être mangé. Terme de boucherie.

(2) Qu'il était à propos de...

ce qui fut fait. Or estant poussé en l'eau, comença à nager traversant l'estang deux ou trois fois si tres courageusement qu'il se remit les os dans les boistes. Mais une chose esmerveilla grandement ceux qui là estoient, ce fut que pour la force et grande puissance dont il nageoit, il se defferra des quatre pieds et jetta ses fers en l'eau, qui luy avoient esté mis et attachez tous neufs le jour precedent. Estant hors dudit estang, on aperceut plusieurs carpes et brochets morts sur l'eau, qu'il avoit tués de ses pieds en nageant, que l'on emporta pour manger.

Qui fait à l'homme ingrat profit
Il en a courroux et despit.

Ce qui advint en la mare Crouleuse.

Entre Massy le gros et les Abbatis, est une mare nommée Crouleuse, laquelle on n'a jamais veu seche, pour quelque chaleur ou ardeur qu'il ait esté, de façon qu'il y a toujours de l'eau. Il advint un jour qu'aupres d'icelle passoit quelque train, apres lequel suivoit assez loing derriere un cocher conduisant ses chevaux trainans une coche, dedans laquelle estoient trois belles Damoiselles. Et par la grand'chaleur du jour, lesdits chevaux approchant de ladite mare voulurent boire, au moyen de quoy ledit co-

cher, monté sur le devant de ladite coche, les y conduit, mais y estant entrez, les Damoiselles et les chevaux tous fondirent en un moment dedans icelle, de sorte qu'on ne sceut que tout devint. Ce que voyant deux Gentilshommes de leur suite, qui picquoient après, commencèrent à crier : à l'ayde, à l'ayde, mes amis, hélas ! tout est perdu, tout est perdu, tout est noyé, misericorde ! hé, qu'est-ce cy ? O jour malheureux ! las ! quelle infortune ! ô bonnes gens, venez au secours !

Les simples gens moissonnant les bleds aux champs y accoururent sçavoir que c'estoit, lesquels ayant entendu le fait dirent aux Gentilshommes que ladite mare estoit fort perilleuse, et que dedans icelle plusieurs autres, tant gens que bestes, y estoient peris et abysmez. Les tristes Gentilshommes oyans ces choses assez longuement plorerent et se lamentèrent. Mais quoi ? ils n'y pouvoient mettre remede ; et ainsi qu'ils estoient en tel desconfort, voici passer un homme qui les salua, demandant pourquoy tel deuil se demenoit entre eux, auquel fut recité tout l'inconvenient. Adonc print la parole et dit : Messieurs, je viens de rencontrer à une demie lieuë d'ici, en la vallée de Hauval, la coche et le cocher, les Damoiselles et les chevaux de quoy vous vous lamentez ; parquoy cessez votre deuil. Les Damoiselles et les chevaux m'ont prié, si je rencontrois deux Gentilshommes, leur dire qu'ils se hastassent les aller trouver. Ayans entendu le pïeton, joyeux picquerent faisant

telle diligence qu'en peu d'heures les atteignirent, et Dieu sait les caresses.

Sçavoir faut pour autrui conduire
Le bien et mal pour mieux l'instruire.

Ruze d'un Lievre pour eschaper des Chiens.

Deux marchands estrangers racontèrent l'autre jour que, sortant de Roüen, ils avoient veu, sur le Mont de Sainte-Catherine, quatre chiens qui de vitesse poursuivoient un grand lievre, lequel après avoir longuement couru print son chemin vers la vallée, où bien peu s'en fallut qu'il ne fust arrêté ; car les chiens lui firent faire de si beaux saults qu'il roula et culbuta assez pour se faire prendre, mais encore eschappa-t-il honnestement ; car s'étant remis sur le pied, courut si legerement qu'il traversa le grand chemin du long Mont, et sautant pardessus quelques hayes, passa Eaupleu, et descendit jusques au bord de la rivière de Seine, malgré plusieurs charpentiers qui dolloient illec du bois pour bastir, où en passant print habilement un de leurs coppeaux en sa gueulle, qu'il jetta dans l'eauë, sur lequel il se mit et s'assit sur son joly petit cul, et le vent donnant dans ses oreilles comme en poupe, le passa en l'autre bord de la riviere, où se

mocquant des chiens, leur montra son derriere.

Où n'est force ne hardiesse,
Il convient user de finesse.

D'un Laquais.

Plusieurs personnes encor vivantes ont veu et cogneu un Laquais qui estoit à Monsieur de Boulén, capitaine de la Cinquantaine du Tronquay, lequel fut estimé en son temps le plus soudain, leger, hastif, gaillard, souple, diligent, brusque, escarbillard, viste, subit, accort, esmeu, alerte, esveillé, fretillant et le mieux allant du pied que feust d'icy illec. Je n'en veux point mentir et le vous jure foy d'homme de bien, que es plus courts jours de l'an, qui sont l'unziesme et douziesme de decembre, il alloit et venoit du Tronquay à Paris, où il y a de l'un à l'autre vingt-cinq lieues mesurées. Assez de personnes en portent encor aujourd'huy tesmoignage, comme l'avoir veu partir dudit lieu du Tronquay à six heures du matin et estre de retour à six heures du soir, rapportant nouvelles certaines de ceux vers lesquels il avoit esté envoyé. On l'a veu maintesfois par plaisir courir après les arondes quand elles vollent bas, et les prendre par la queue. Il happeoit les papillons à cloche-pied et les gob-

boit comme un chien les mouches. Allant en tout temps nus pieds comme un poulain (1).

Il faut, après le bien courir,
Un jour s'arrêter et mourir.

De la courtoisie d'une Chienne.

En la maison d'un gentilhomme estoit une chienne de bien, laquelle eut cinq chiens d'une portée, que l'on jetta dans une marliere (2), pour cause qu'elle avoit esté mastinée. Or ayant perdu ses petits chiens, les alla chercher par les bois, où flairant çà et là trouva trois jeunes levraults nouveaux nez dans un buisson; lesquels incontinent qu'ils la sentirent vindrent prendre ses tetins si fermement qu'elle ne sceut les faire lascher, et pourtant la pauvre beste s'en revint à la maison avec tous les trois levraults pendus à ses tetins, lesquels elle mit et posa au lieu où elle avoit fait ses petits chiens, et là les nourrit et allaicta jusques à ce qu'ils fussent grands, et qu'ils peussent gringnoter le laceron (3).

Et notez que par toutes parts où alloit la-

(1) Voir dans le baron de Munchhausen un coureur encore plus merveilleux que celui-ci.

(2) *Marliere*, peut-être *marrière*, puits à marne.

(3) Le laiteron.

dite chienne, ils la suyvoient comme si ce feussent ses petits chiens. Ce n'est point fable, plusieurs l'ont veu.

C'est chose rare à un tyran
Faire bien à un paysan.

Des Pigeons qui mangent la semence.

Ds terres qui sont entre les brieres d'Autrebosc et le Mesnil-sous-Verclive, ces jours derniers, un laboureur semoit de la vesche, derriere lequel estoient deux ou trois compagnies de pigeons, le suivans à beau pied, lesquels ainsi qu'il espendoit la semence, tendoient le bec en haut et la recevoient, de sorte qu'il n'en tomboit aucun grain en la terre. Au moyen dequoy le laboureur fut bien dolent ne trouvant que hercher (1) et ayant esté adverty du fait par un passant, dont il ne s'estoit donné de garde. Parquoy jura par saint Malo que s'il estoit esprevier, il ne demeureroit pigeon au pays qu'il ne fist mourir.

Quand l'homme a des biens, on le suit ;
Et n'ayant plus rien , on le fuit.

(1) Herser.

De la plume qu'amassa un tueur d'oyseaux.

Quand j'estois petit , je n'estois pas grand, et toutes fois il m'en souvient bien , c'est d'un nommé Fiacre du Coin, lequel fut un an entier si fort malade d'une meschante fievre quarte qu'il en perdit tout net l'apetit, de sorte que tout ce qu'il mangeoit ne lui sembloit que bren.

Un sien frere le voyant ainsi desgouté, lui demanda quelle viande il mangeroit volontiers pour soy ragouter. Il lui respondit qu'il mangeroit bien, s'il en avoit, des petits oyseaux, comme merles, mauvis, grives, litornes, passereaux, cailles, tourterelles, berées, alloüettes, cochevis, ramerots, martinets, perdreaux, linotes, verdiers, pigeonneaux, pinsons, charbonnerets, rougegorges, soulcicles, faulverettes, mezengues, brunettes, estourneaux, bergeronnettes, pierrots, roytelets, coucoux, rossignols, piverts, arondelles, siffleurs, grobecs, chaussepots, torcollits, loriots, quiercheres, cornillarts, cauvettes, et autres petits oyseaux qui hantent les bois et les champs ; je vous prie m'en recouvrer, s'il y a moyen.

Mon frere, respondit-il, je vous promets que vous en aurez en bref, car il n'y a garçon de ma sorte en la forest qui ait meilleur moyen d'en recouvrer que moy. Et à l'heure mesme print son arbalestre, et entra dans le bois, et le

premier coup qu'il tira fut sur une compagnie de merles qui mangeoient des chenilles et en tua sept, et au second coup quatre (quatre tant grands que petits), puis trois : aucunes fois neuf, d'un seul coup onze, vingt trois en deux coups : somme il ne tira fois qu'il n'en abbatist en grand nombre et de toutes sortes.

Conclusion, il continua tout le temps que son dit frere Fiacre fut malade, à tuer, macha-crer, meurdrir, esgorger, rompre, bizcazler, et abattre oyseaux ; et tant en occit, que quasi l'enge (1) en faillit à nostre forest ; de la plume d'iceux furent emplis sept lits fournis d'espauliers, traversins et oreillers, si lourds et pesants qu'à grand peine deux grosses chambrières les pouvoient-ils manier, sans bien enhanner et vessir.

Le vray amy est toujours prest,
D'ayder, donner, et faire prest.

Prinse d'une compagnie de Souris.

Dernierement qu'il falloit engranger les bleds et autres grains de la terre, un laboureur du Veucsin (meilleur mesnager que plusieurs) avoit encore un certain petit nombre d'avoine en gerbe qu'il convenoit transporter de sa grange en autre lieu,

(1) L'engeance.

pour faire place aux grains nouveaux. Et ainsi comme les serviteurs dudit laboureur les enlevoient, on voyoit une infinité de souris sortir de dessous, qui se sauvoient incontinent sous les autres gerbes qui restoient. De sorte, quand on vint pour lever la dernière, où s'estoient sauvez toute cette vermine, chacun se saisit d'un balay pour leur donner carrière, ce qu'ils firent vaillamment. Car en ce conflit et cruelle défaite, en furent prins et tuez qui s'estoient cachez dessous et dedans cette dernière gerbe, comme dit est, trois boisseaux une quarte, à bonne mesure et haut buvelot, tant grandes que petites, masles et femelles, sans comprendre quarante-huit rats qui avoient de queue chacun aulne et demie de long. On fit une fosse en terre, où l'on les couvrit par maniere de passe-temps.

Coquins qui n'ont retraite aucune
Vivent tousjours sur la commune.

Querelle d'un Soldat et d'un Cousturier (1).

Au mois d'Aoust, une bien dangereuse querelle advint entre un Soldat et un Cousturier, ainsi que je vous diray. Le Soldat avoit baillé du drap au Cousturier pour lui faire quelque habit, le-

(1) Ancien nom du *tailleur*, conservé dans le mot de

quel ne le trouvant prest au jour promis par ledit Cousturier, lui dit par colere : Par la mort bieu , monsieur le Tailleur, vous avez tort, que ne m'avez fait mon accoustrement pour cette feste, ainsi que l'aviez juré et promis. Vous voilà bien en colere, dit le Tailleur : il n'a pas encore failly qui a encore à ruer. Ventre Dieu, répondit le Soldat, ne me fasche point. Je voy que tu te mocques de moi. Pardonnez-moi, dit le Cousturier, j'en serois bien marry. Par la teste que je porte, répondit le Soldat, tu es un poltron qui ne vaut rien, tout homme de bien tient sa parole ; et pourtant je te batterai tout mon saoul. Je n'ai point accoustumé, repliqua le Cousturier, que l'on me vienne menacer de battre ny faire injure en ma maison : si j'ay failly d'un jour ou deux à faire vostre besongne, est-ce pourtant à dire qu'il faille jurer, blasphemer, menacer les personnes et user de telle audace ? Tai-toy, coquin, dit le Soldat, t'appartient-il de contester contre moi ? Je ne suis point coquin, répondit le Cousturier, je suis homme de bien. Et par la chair Dieu, dit le Soldat, je le voirray tout à cette heure. Ce disant, tira son espée pour le frapper. Le Tailleur n'avoit autre baston (deriron) pour se deffendre que ses ciseaux qu'il tenoit ouverts, lesquels il mit au devant, dequoy il coupa le bout de son espée au Soldat, qui subit (1) re-

couturière, que l'on nomme aussi *tailleuse* en quelques provinces.

(1) *Subit*, sur-le-champ, du latin *subito*.

jette un autre coup. Le Cousturier le reçoit encore avec ses ciseaux, et lui en coupe de rechef un tronçon plus long que le premier.

Le Soldat pour la tierce fois rua de grande furie ; ledit Cousturier bragardement (1) jette lesdits ciseaux à l'encontre, et lui en recoppe une bonne longueur. Somme qu'à chaque coup d'espée que ledit furieux Soldat ruoit vaillamment, le Tailleur en tailloit un bon demy pied (pour le moins) de façon qu'il ne lui en demeura à la fin que la poignée et les garnitures.

Par quoy il s'en alla tout honteux, laissant au Cousturier son espée taillée avec son drap.

L'orgueilleux est souvent defait
Par l'homme de petit effet.

De la mort d'un Levrier.

Eandis qu'il m'en souvient, il vault mieux que je vous recite d'un gentilhomme de nostre forest, que je rencontray l'autre hier en la compagnie de Rosay, monté sur un bon courtault, poursuivant à bride avallée, avec deux puissants levriers, un bien fort grand lievre qui lui donnoit du travail et du plaisir. Toutefois, après que ledit lievre eut bien et longuement

(1) Hardiment.

couru ça et là et fait maintes ruses et traverses par les bois et les champs, se cuidant toujours sauver, ainsi comme il vouloit rentrer encore dedans les bois, il vint (courant de vistesse) cueillir (1) une pierre de ses pieds de derriere, laquelle il envoya si roidement contre la teste de l'un des deux levriers qu'il le tua tout roide mort, sur le champ, lui faisant sortir la cervelle par les oreilles. Mais l'autre levrier estant à ses flancs, le vint trousseur par une oreille et secouant la teste le jetta sur l'arson de la selle du cheval entre les bras dudit gentilhomme qui le print tout en vie, lequel en fut aussi joyeux que marry de la mort de son levrier.

L'ennemy vaincu pour trop suivre,
A la mort souvent il nous livre.

*D'une femme qui perdit en l'eau la plume
de son oreiller.*

La sepmaine passée, une femme de la Vallée d'Andelle lavoit sur le bord de la riviere un oreiller, sur lequel un sien petit enfant avoit chié (ne vous desplaise), et pour mieux le laver et nettoyer, après l'avoir longuement frotté entre ses mains, ruoit et dauboit dessus à grands coups de batoir, comme dessus un linge qui

(1. Prendre, saisir.

vient de la buée et si bien le coigna, frapa et dauba qu'elle le creva, et par ce moyen toute la plume en sortit, qui s'en alla, nageant aval la rivière (1), droict descendre à quelques moulins, où passant par-dessus les auges, rompit, brisa les esventelles, aubes et rouës, ensemble les claquets, meulles, tourillons, nouïets, nilles, pagnons, tremies, arciers et autres secrets desdits moulins. De sorte qu'encques puis ne peurent moudre bled, ny grain pour les brasseurs, ny autres grains quelconques, qui fut grand perte pour les muniers; mesme on oyoit toussir le poisson de ladite rivière de deux grands lieux de loing, pour cause de ladite plume qu'il avoit avallée, qui lui causa une alteration extresme, et mourut de soif.

Par jeunes enfans sans conduite
Mainte maison bonne est destruite.

D'un Chien qui fut eschaudé.

En ladite Vallée d'Andelle, entre Perriel et Vascœu, il y a une petite Abbaye de l'ordre de Premontré nommée l'Isle-Dieu, dedans laquelle un jour le cuisinier de leans, en escumant ses grands pots, jetta (par cas fortuit) une cuillerée de brouet dessus un grand vieil chien mas-

(1) *Aval la rivière*, en suivant le cours de l'eau.

tin qui se chauffoit auprès du feu, lequel sentant la chaleur dudict brouet, commença à crier si très-horriblement que c'estoit douleur; et tout à l'instant, se print à courir de telle cholere et furie qu'un diable deschainé ne feust allé plus viste; desorte que sortant hors et fuyant sans regarder où il alloit, alla donner de la teste contre un gros noyer qui est auprès de la brasserie, si roidement et par telle impetuosité, qu'il abbatit plus de cinquante-neuf boisseaux de grosses noyx scalardez.

Et porcz à l'entour, ettant ils en mangèrent. Le chien devint sourd pour le coup qu'il se donna, et pour sa brusleure il eut tout le cul pelé comme un singe.

Si la balle est du feu poussée,
Que fera la beste offensée.

D'un Chien Barbet.

Briefvement vous entendrez, s'il vous agrée, qu'en la susdicte vallée d'Andelle, est un certain gentilhomme lequel a un chien barbet, s'il n'est mort depuis hier, le plus gaillard, le plus noble, le plus habile, le plus gentil et le mieux appris qui se puist voir, voire quand est pour aller en l'eauë et y prendre tout gibier. Outre et par-dessus, il a un moyen de prendre les escrevices qui n'est en usage à nul autre animal. Ce

fait est tel. Quand Monsieur son maistre le veut mener le long de la riviere il lui dict : Barbet à l'eauë, aux escrevices. Il se jette incontinent dedans, et à certains trous qu'il congnoit en ladite riviere, où il sçait qu'il y en a, et mesme aussi qu'il flaire et sent, aussi-bien dans l'eauë comme dessus terre, fouille avec ses pattes comme un terrier, par telle façon, qu'il en jette hors toutes les escrevices, puis se veautrant et roullant dessus se prennent, se meslent et attachent à l'entour et dedans son poil par telle maniere qu'il en revient tout chargé s'escoure (1) devant son maistre.

Cela fait, il retourne promptement à l'eauë en faire encore autant, ne cessant jusques à ce que son maistre lui dit : Il suffit, Barbet.

Foy de pauvre garçon, j'en ai veu sans mentir, pour un jour, audit gentilhomme (de la prinse dudit barbet) dix-huict corbeillées; c'est bonne viande pour les faucheurs.

Ceux qui se veautrent es delices,
Vont à rebours comme escrevices.

(1) Se secouer.

De l'estrange prinse d'un Loup.

L'autre Esté, durant les grandes chaleurs, un pauvre homme de nostre forest gardoit dedans les bois une sienne jument, laquelle un jour paisant fut assaillie, environ sur les onze heures du matin, des mouches et tahons, si furieusement que la pauvre beste en petoit d'ahan et n'avoit loisir de pasturer, de sorte que ses jambes, sa teste et sa queue n'estoient suffisans pour l'esmoucher.

Le bonhomme, voyant le destourbier (1) de sa jument, coupa force branches de haistre bien feuillues et espanies (2), desquelles il la couvrit et l'entourit, les liant et passant par dedans la sangle et licol avec autre corde, si proprement qu'elle en estoit toute couverte, et n'eurent les mouches de Bretagne ni tahons, depuis, moyen de la poindre, ni digonner (3), parquoy elle commença à repaistre mieux qu'auparavant. Quatre ou cinq heures après midy qu'elle fut bien saoulle, elle se coucha sur le ventre pour soy reposer, où elle ne fut guere de temps qu'une chievre qui là estoit s'en apro-

(1) Le tourment, l'embarras.

(2) Bien ouvertes.

(3) Vicux mot normand : piquer.

cha et vint brouter les feüilles et branches dont elle estoit couverte.

De l'autre costé du bois, sortit un grand Loup qui de loing appercent ladite Chievre, la pensant brouter en un buisson ; sur laquelle accourut subitement pour la cuider estrangler ; mais comme Dieu le voulut, il mit son col entre ses deux cornes où se sentant prins, commença à tirer pour se deffaire et despestrer.

La Chievre de l'autre costé haussant la teste tiroit contre lui pour s'en delivrer, mais ils estoient tous deux si tres proprement bien prins l'un à l'autre qu'ils perdoient temps de tirer.

La pauvre jument qui estoit entre eux deux couchée se sentant ainsi gravonner (1), se leva subitement, soubslevant quand et soy monsieur le Loup et madame la Chievre, chacun pendant de son costé en forme de contrepoids, laquelle se print à courir hastivement et deporter à tout sa somme, en traversant et monts et vaux, par ronces, espines et buissons, versant pour sa charge.

Le pauvre meschant Loup chieoit de peur, la Chievre croteloit de douleur, le bonhomme après couroit comme vent et tomboit comme pluye, criant tant qu'il pouvoit : Hoo, hooo, et ho, et hoo : de par le diable hoo, ho. Neantmoins ladicte Jument ne s'arrestoît onques, ains tant plus cryoit, et tant plus couroit.

Toutesfois, après avoir longuement couru,

(1) Tirailleur, tourmenter.

elle sortit de la forest, entrant dans un village nommé Lilly, où elle fut arrestée et livrée au bonhomme à qui elle apartenoit, lequel la prenant par la bride, la mena ainsi chargée par les villages montrer ses prises, où il cueillit tant et tant et tant de toutes choses qu'il ne sçavoit desquelles il avoit le plus.

Celui qui pense autrui surprendre,
Souvent luy-mesme se va prendre.

D'un Messager qui eut les jambes rompuës.

Qr, escoutez, les gens, et vous oyrez merveilles, belles oreilles. Il y a quelques jours, ou peu s'en faut, qu'il faisoit un temps clair, obscur, tranquille, pluvieux, chaud, frais, et bien sec et humide, avec un vent tant impetueux que l'on craignoit beaucoup à se descouvrir par les champs.

Toutesfois quelque temps qu'il face, il est besoin qu'à toute heure, et tost et tard, plusieurs voysent à leurs affaires, ainsi que faisoit un messager, lequel estant sur le grand chemin de Paris et de Roüen vint un tourbillon de vent qui esleva un monceau de pouldre, laquelle, portée et poussée par sa grande violence, lui vint donner contre les deux jambes, et les luy rompit en pieces, patrac, fait cela.

De sorte que le pauvre diable tomba par

terre, et demeura illec tout esbahy et fienta de l'angoisse dedans ses brayes, soufflez.

Souvent la fortune fourvoye,
Celuy qui va la droicte voye.

Où fut trouvée une troupe d'Escureux.

Monsieur le Comte chassoit l'année passée un bien grand cerf, en nostre forest de Lyons, lequel, après avoir couru onze heures, s'alla jeter dans l'estang du moulin à vent du Tronquay, où il fut occis par ledit Seigneur, et la curée faicte aux chiens. Or une chose admira grandement la compagnie, c'est qu'il fut trouvé entre ses deux cornes un morceau de mousse aussi gros qu'un boisseau, que les veneurs regarderent et visiterent diligemment, pour savoir que cela signifioit; lesquels après avoir le tout veu, cogneurent que c'estoit une troupe d'escureux, où il y en avoit neuf petits grands comme pere et mere, lesquels avoient basti et ainsi bien accommodé leur nid sur le fourchet des cornes dudit cerf pendant qu'il dormoit. Et lors ils furent prins et presentez à ces Messieurs, qui en furent assez joyeux pour la nouveauté du cas : escus et pistollets.

Asseoir convient son bastiment,
Pour durer, sur son fondement.

*Nouvelle invention trouvée pour prendre
abondance de poisson.*

C'est chose certaine et bien approuvée, qu'en tous estangs où il y a du poisson, on le peut veoir et en prendre (pourvu qu'on le permette) tant qu'on en veut, ainsi que je le vous reciteray. Notez qu'à l'endroit où coustumièrement boivent les chevaux, à cause de leur soufflement et allaine le poisson y hante volontiers. Ce que ayant cogneu et descouvert le varlet d'un Curé allant souvent abreuver le cheval de son maistre, il s'avisa luy pendre un panier au col, dedans lequel mettoit une pierre pour le faire enfondrer.

Et quand ledict cheval mettoit la teste en l'eau, le panier entroit dedans, et ne failloit jamais à s'emplir de toute sorte de poissons, et puis quand le cheval avoit beu, levant la teste, portoit ledit panier quant et lui, tout freté de fresche marée, et par ce moyen prenoit tout ce qu'il vouloit. Il en fournissoit la table de son maître où il n'en falloit gueres; il en donnoit à ses bons amis plus qu'ils n'en vouloyent, et si en vendoit prou (1), qu'il donnoit à bon

(1) *Prou*, beaucoup.

marché. Ceste chose est approuvée devant les tabellions.

Un friant pour sa friandise
Tousjours d'invention s'avise.

Où fut trouvé un loutre.

Avant que le vivier de Bray fust mis en prairie, il fut trouvé et prins, à force de retz et autres engins, un brochet de la plus horrible, espouvantable, incompréhensible, admirable, merveilleuse et inestimable grandeur que l'on vit depuis le déluge. Il avoit la teste plus grosse qu'un diable (1), et dessus laquelle estoit un buisson ou monceau d'herbe et moussé, qui par succession de temps avoient là prins racine et accroissement; dedans lequel buisson fut trouvé un loutre, maistre loutre, qui s'estoit là caché pour la peur qu'il eust des pêcheurs, qui donna grand esbahissement. Il fut prins et appréhendé au colet, et luy fait-on rendre conte et relique du poisson qu'il avoit mangé sans sel.

Le tiran pourchassé à mort,
Souvent où se sauve fait tort.

(1) Poisson de mer.

De la chasse d'un lievre.

Un Gentilhomme du pays de Boulon-
gnoys, voulant quelque jour passer
de Boulongne en Angleterre, où il
y a sept lieuës de mer, attendant
que le flot se retirast pour s'embarquer, deux
petits chiens qu'il avoit avecques luy vindrent
à trouver un lievre, le long des falaizes de la
mer, qu'ils mirent sur le pied, et le poursui-
virent si gaillardement que le Gentilhomme
picquant après, en eut longuement le plaisir.

Mais il advint qu'estant ledit lievre ainsi
poursuivi et couru de si près, se jetta du hault
en bas desdites falaizes dedans la mer, et les
deux chiens après.

Ce que appercevant, le bon Seigneur fut
grandement fasché et marry, estimant avoir
perdu ses chiens, qu'il prisoit beaucoup. Or,
partant le flot, se mit sur l'eau à voilles des-
ployées, où estant eslongné de terre de quatre
lieuës ou environ, et jettant sa veüe du costé
de la navire, apperçeut ledit lievre nageant et
ses deux chiens qui le suyvoient de si près,
qu'ils lui marchaient quasi sur la queue, les-
quels nagerent si bien et beau, et firent en-
sorte qu'ils vindrent faire mourir ledit pauvre
lievre bort à bort du navire (estant ja près du
port); le print ledit Seigneur, ensemble ses
deux chiens, qu'il tira dans la navire. Tous

ceux de leans furent si estonnez de cette aventure, que la voyant ne le pouvoient croire, n'eust esté qu'ils mangerent le lievre, dorelot.

Quand l'heure viendra de mourir,
Nous n'eschaperons pour courir.

Le Coq d'une eglise servant d'horloge.

uelquefois es jours de feste, les voisins s'assembloient pour eux desennuyer, passer le temps, deviser de plusieurs choses, comme de leurs mesnages, de leurs marchandises, de ce qu'ils ont veu et où ils ont esté. Or estant une fois assemblez, un entre les autres ayant quelque peu voyagé, certifia avoir veu au pays d'Auvergne (sus Madame), en un certain bourg, une eglise fort belle et bien decorée: sur la tour de laquelle y a un coquet, ressemblant à une poule, lequel chante toutes les heures du jour et de la nuit, si haut et intelligiblement que l'on les compte facilement de deux grandes lieues loing. Et estant interrogé comment cela s'est peu faire, respondit avoir veu l'ouvrier qui ledit coquet avoit fait et fabriqué; lequel priveement lui avoit devisé toute la besongne, et comme ledit coquet a au dedans certains petits rouïets, jollis attirantons et menus secrets, toujours allans, mouvans et tournans comme ceux d'une horloge, lesquels

le vent fait joüer. Et quand ce vient, dit-il, sur le point de l'heure, au lieu de sonner *dant*, il chante *coquerico* autant de fois qu'elle sonne d'heures. A une heure, il chante une fois, à deux heures deux fois, à trois heures trois fois, et conséquemment à toutes les heures, par ce moyen (1) toutes fois qu'il fasse quelque peu de vent. Car le vent qui lui entre par le bec et lui sort par le cul sert de contre-poids et fait tourner les roues et autres petits engins.

C'est un chef-d'œuvre ; ha vraiment, je gage à qui voudra gager par maniere de gageure, que nous en aurons bientôt de semblables en ce pays.

Le franc coq au chant de sa gorge
Enseigne l'heure sans horloge.

D'un Coq enragé.

A propos de Coq (dit un autre), ces jours derniers, j'en vy un, allant, beuvant, mangeant et chantant, lequel a fait diablerie avec ses pieds crochus ; chez un laboureur de nostre forest estoit un grand chien mastin, qui enragea de faim ou de rage, comme plusieurs autres font, lequel mordit à belles dents toutes les bestes

(1) Pourvu.

de la maison dudit laboureur, comme chiens, moutons, vaches, porcs et mesme la volaille, laquelle il convint (1) toutes tuer et enterrer, réservé un grand coq gruyer qui eschapa vaillamment; mais neuf jours après enragea de male rage, parquoy commença à courir par les champs et à travers bois, où il estrangla seize regnards et unze chats sauvages. C'estoit un diable de coq, il mourut enragé, qui fut dommage; car il chantoit bien, il cauquoit bien les gelines: et si les huchoit (2) et menoit fort amoureusement, et estoit fort à la jousté.

Si les lyons sont outragez,
Des coqs fuyons les enragez.

*D'un potage exquis ou estuvée de poisson que
fit un Gentilhomme aux pauvres.*

onsiderant un Gentilhomme du païs de Bray la grand charté qui estoit l'an cinq cens soixante et treize, et la souffrette du pauvre peuple, fit une chose digne de memoire et grandement recommandable. Il avoit un estang environ de lieuë et demie de tour, si bien muny et peuplé

(1) Fallut.

(2) Hucher, appeler.

de toute sorte de poissons qu'il s'enfuroit par dessus les chaussées, lequel il fit miner et bien amplement creuser dessous comme pour faire une cave, et puis estayer avec gros et puissans barreaux de fer pour mieux tout asseurer. Cela fait, il fit pescher et oster de l'eau tout ledit poisson, lequel fit escailler, vuider et habiller tout prest, puis remettre dans ledit estang, après toutes fois avoir esté curé bien net. Puis il fit destourner l'eau qui entroit dedans par autre part et boucher l'issue, que plus n'en sortist. Ces choses ainsi achevées, il fit mettre dedans soixante-trois mille huit cens quatre-vingt neuf potées de beurre, de septante six livres un quarteron la piece, avec dix sept mille livres de beurre frais; sept cens soixante huit pipes de vinaigre surart et autant de rosart; dix neuf cens quatorze minots de sel sans esgrumer; six cens tonneaux de verjus de bosquet; la charge de quinze vingt mullets de bonnes herbes fines et potageres, et pour y donner goust et couleur, y fut mis pour un tournois de saffren et pour un double d'espice. Puis après fit mettre toutes les bourrées et coterets, buches, gloes, cordes, falourdes et coipeaux de trente deux arpens deux perches de bois de haute fustaye dessous iceluy estang, et allumer un feu clair flambant, lequel en peu de temps commença à si bien eschauffer cette grande marmite qu'elle se print à bouillir à haut bouillon, au moyen de quoy fut le poisson cuit en deux fils de coton.

Or il faut noter qu'il avoit fait crier à son

de l'ore (1), deux jours devant par le pays, que tous pauvres belistres (2) eussent à venir prendre une quarrelure de ventre à l'entour d'un estang, où il y avoit de quoy faire. Ce qu'ils firent de dix lieues en ronds points (3), en toute diligence.

Alors les voyoit-on venir et arriver de toutes parts, mesme des hospitaux et leproseries; et tous autres gueux et marauts, guettant les chemins et passages, y accoururent et s'arrangerent tout à l'entour du preparatif, où sans marchander, commencèrent à puiser dedans avec de longues et larges louches potieres ou cueillers de bois fort propres, que ledit bon Gentilhomme avoit fait faire exprès, et de humer et de loucher le brouet et d'avaller porées et de manger poisson, les uns à des escuelles, les autres ainsi qu'ils puchoient (4), autres avec leurs mains et sans ordre comme porcz; aucuns mangeoient du pain avec qu'ils avoient questé; autres non, combien qu'il fut délivré d'arrivée, à chacun, trois livres de pain blanc et quatre livres de bis; mais ils n'avoient loisir de tailler,

Plusieurs allerent les veoir manger. Ceux qui n'y estoient les oyoient mascher de deux grandes lieues. Somme toute, Robinet, qu'ils mascherent, torderent, superent, avallèrent,

(1) A son de trompe, de cornet.

(2) *Belistres*, mendiants, pauvres.

(3) A la ronde.

(4) Qu'ils puisaient.

mangerent, humerent, baillèrent, mordirent, et jouèrent si bien des babines qu'en trois jours et trois nuicts mirent ledit estang à sec.

Puis sans crier plaintais (1) s'en allerent saouls comme dogues.

Faire aumosne aux membres de Dieu,
Esteint peché comme eau le feu.

Chef-d'œuvre d'un Orphevre.

Un jeune homme, orphevre, quel-qu'un de ces matins, se passa (2) maistre dans Paris, lequel fit pour son chef-d'œuvre une chainette d'or si très-menuë, fine, subtile et parfaitement déliée, que tous les autres orphevres admiroyent grandement tel ouvrage. Ce ne fut encore assez, car pour plus les estonner, il enchaina une puce par la euisse, laquelle est fort gaillarde et très-gentille, parce qu'elle fait plus de souples sauts (3), de tours et de minauderies que le singe d'un basteleur ne fait, avec sa chaîne. Outre plus, il fit une petite boîte d'argent, qui n'est pas plus grosse qu'un grain d'orge, dessus laquelle est pourtraicte, avec le burin,

(1) Sans crier assez, nous sommes contents. *Plaintais* pour *planté*, qui veut dire abondance.

(2) *Se passa maistre*, prit la maîtrise, c'est-à-dire le droit d'ouvrir une boutique à son compte.

(3) *Souples sauts*, soubresauts.

toute la destruction de Troye la grande, où il enclot et enferme à la clef ladite puce avec sa chaine, quand il luy plaist.

Toutes fois, messieurs les orphevres, par un commun accord, avec le consentement de ce jeune maistre, en ont fait present à une jeune dame de Paris, laquelle garde bien soigneusement ce tant magnifique et rare present.

Plusieurs fois, le jour et la nuict, elle ouvre la petite boistelette, afin que la mignarde puce repaisse, laquelle sort legerement dehors et se jette avec sa chaine dessus la blanche et delicate main de sa maistresse, où elle prend (sans lesion) sa petite refection, puis, estant contente, se rejette dans sa boistelette, aussi droit qu'une vesse dans le nez de vous, de sorte, cousin, qu'il n'est plaisir que n'y prenne homme.

De l'homme les plus beaux ouvrages,
C'est faire enfans qui soient bien sages.

De l'estrange prinse d'un Cerf.

Le roy de France, Charles neufviesme, que Dieu absolve, une fois couroit un cerf en sa forest de Lyons, accompagné de grand noblesse, ensemble de veneurs, pages, laquais, braconniers, et autres gens de la venerie, ainsi qu'il est requis en tel exercice. Les uns picquoient

en la queue des chiens, les autres au son d'une trompe, les autres estoient relais, plusieurs (las de courir) estoient attendans, où ils estoient que le cerf deust passer, somme que chacun y estoit ententif.

Et ainsi que ces choses se demenoient, il advint que plusieurs Gentilshommes estans entre deux chemins arrestez pour donner alaine à leurs chevaux, entendirent comme l'aboy des chiens qui venoit droit à eux, parquoy firent silence. Et estans en ceste taciturnité aviserent le cerf venir droit à eux la langue traicte. Au moyen de quoy chacun se mit en devoir de le retarder afin que le Roy, picquant des premiers, le consuivist (1). Toutes fois un d'entr'eux print la courroye de son col où pendoit sa trompe, et en passant luy jetta entre les cornes, le cuidant arrester; mais il passa outre avec la trompe, et la courroye lui pendant devant le poictral.

Et ainsi qu'il couroit haussant et baissant la teste comme le cheval courant la poste, il se mit le bout de ladite trompe dans l'un des naseaux, si avant qu'elle y demeura, parquoy en haletant et soufflant, vous eussiez ouy sonner ladite trompe aussi haut et plus fort que si un veneur eust mis le vent dedans. De façon que le miserable cerf fut cause de sa mort, parce que depuis il fut toujours suivy au son de sa trompe, de laquelle il jouïoit hautement. Parquoy en moins d'une heure il fut atteint, prins et ar-

(1) L'atteignit.

resté par les chiens du Roy, et mis à mort de sa main. Voilà le fait.

Maints ignoramment donnent signe
De leur mort, comme fait le cygne.

Prinse d'un Loup.

Au Veucsin (1) normand, en un village nommé le Thil-lez-Estrepagny estoit un simple bon homme, assez dispos veu sa vieillesse, lequel avoit de coustume chacun jour bien matin de se lever pour aller battre à la grange. Et pour autant qu'en ce village sont plusieurs grands jardins et closages, où il convient aller de l'un à l'autre et enjamber par-dessus les clostures de haye et autres cloisons pour quelquesfois trouver les ruës et maisons où l'on a affaire, ce bon homme ainsi traversant ces lieux sur le point du jour, comme il vouloit enjamber ou enfourcher le passage d'une certaine closture, venoit d'autre part contre lui un loup pour passer, sur lequel il se trouva enfourché, bien enjambé, monté dessus à cheval.

Se sentant le compere loup ainsi chargé, commença à courir et peter : et le bon homme à le piquer et crier, hau le Loup, hau le Loup, hau le Loup, au cry duquel les gens du village

(1) Vexin.

se leverent et coururent tout en chemise après, pour voir que c'étoit; mais voyant chose si estrange et nouvelle, commencerent à dire avec esbahissement; nostre Dame! c'est Pernot Herpin qui va à cheval sur un loup.

Et cependant ledit Herpin, en talonnant son loup, le brida de sa ceinture et de son couteau qu'il luy mit dedans la gueule en façon et maniere de mors, par le moyen duquel le contraignoit d'aller où il vouloit; de sorte qu'après l'avoir longuement pourmené parmy les rues du Thil et fait abayer les chiens, il tourna bride et s'en alla la quenë levée toute la poste à Puchay, à Noyon, à Dodeauville, à Estrepagny, où les begauts (1) s'en esgueulloient de rire, et à plusieurs autres villages. Puis s'en revint en sa maison, las comme un chien d'estre porté, et le loup d'aller à pied, lequel peu après, outre son gré, fut devestu de sa miloudière (2), puis abandonné aux chiens du village qui le traicterent en amy, lesquels l'avoient tousjours suivy, tesmoins ses fesses.

La femme est plus forte à dompter
Qu'autre beste, sauf le monter.

(1) Badauds, niais, curieux.

(2) De sa peau.

De la perte d'un Chien.

Ll advint une fois qu'un Gentilhomme de ces vallées, en passant le temps, le long d'une petite riviere avec un chien barbet et sa harquebuse, se pourmenoit pour destourvir quelque gibier frais ou sallé. Et pour autant que la chaleur estoit excessive, ledict chien fut surprins d'une très-grande alteration, au moyen de quoy il s'en alla mettre au milieu de ladite riviere pour se rafraeschir et boire mieux à son aise; mais ainsi qu'il tiroit l'eau avec sa langue comme font tous chiens, il sortit du fond de l'eau un gros brochet qui lui vint prendre la langue à belles dents et l'attira roidement à luy dedans l'eau, où il l'avalla tout de gob, sans mascher, de quoy le Gentilhomme en cuida devenir fol, tant se fascha amerement; mais quoy? Il n'y peut que faire, lanlere.

Voilà comme le pauvre barbet fut hors du peril d'enrager.

Par les baisers de fol amour
Jeunesse se perd chacun jour.

*Comme un prestre fut retiré d'un puits à
Marles (1).*

Ainsi qu'un ancien Prestre de village retournoit un jour assez tard du marché de Lyons pour gagner sa maison, il lui convint passer à travers bois, plus de deux lieues de mauvais chemin, où il se fourvoya, de sorte qu'il fut presque toute la nuict à errer çà et là, sans sçavoir ne se pouvoir jamais adresser en droite voye.

Et ainsi allant et traversant parmy ce bois, vint tomber dans un puits à Marles, où l'on avoit autrefois mis dessus des espines et des branches, pour eviter le danger, lesquelles le soustindrent aucunement par le moyen de sa robbe qui se mesla entre icelles branches, si bien et à propos qu'il n'alla au fond, ains demeura (le pauvre homme) encroué et suspendu en my chemin, où il pensoit estre perdu.

Toutesfois après avoir en son cœur longuement reclamé le Seigneur : voici arriver un grand vilain loup, sur le bord de ce puits, lequel avoit suivy son erre et ayant quelque temps flairé à l'entour de la gueulle de ce puits, s'accula sur le bord, où il commença à hurler, voire si haut et si horriblement que tout le bois en retentit.

(1) Je crois qu'il faudrait lire ici un *puits à marno*. On sait que la marno est un calcaire propre à amender les terres, fort employé en agriculture.

Ce qu'entendant le pauvre prestre devint plus peneux qu'un fondeur de cloches, et de peur il en chia par tout. Or estant en cette tremeur et crainte, aperçut, levant la teste en haut, la queue dudit loup qui pendoit dans le puy, laquelle sans faire bruit, il print à deux belles mains, tant estoit longue et le bout proche de luy, criant tant qu'il peut crier, hau le Loup, hau le Loup.

Au moyen de quoy, se sentant tenir, ledit lopp fut surprins de telle frayeur que tous les diables ne l'eussent pas retenu, et vessant comme un asne qu'on sangle, se mit à debusquer et courir de telle force et impetuositè qu'il tira Messire Jean hors du puy, lequel tenoit si fermement sa poignée qu'il ne la lascha tant qu'il retourna et se recongneut en son chemin, où il laissa aller le loup, après l'avoir longuement traîné.

Estant doncques parvenu en sa droite voye, s'en alla à sa maison tout crotté, mouillé, déchiré à souhait, où il arriva demi-heure devant le jour, comme sa chambriere se recouchoit, qui venoit de pisser. Il se mit entre deux draps tout vestu comme il estoit, et reposa ainsi, tellement qu'elle ment. Puis le lendemain me trouva et me raconta son aventure, ainsi que le venez de lire,

Lire lire, pot d'estain,
Nous nous marierons demain.

Dieu n'abandonne ses amys
En quelque danger qu'ils soient mis.

*D'un Escolier amoureux de la Fille du Soudan
de Babylone (1).*

Au temps que le Sophi faisait la guerre à un Seigneur Turc, nommé Ussen Caffan, il y avoit un beau jeune escolier, à Paris estudiant, noble et de grande maison, lequel ayant un jour veu la fille du Soudan de Babylone richement peinte en un tableau, en fut si joliment amoureux que il en perdit l'esperit. Et de fait, il en devint si maigre, debile, pasle, et desolé que l'on pensoit qu'il mourust. Or, ayant esté quelque temps en cette perturbation et resverie, advint un jour qu'estant seul en son estude, tout fantastic et divers, entra dedans par le trou d'une vitre une aronde, laquelle volant et tournoyant à l'entour de ses livres fut par lui prinse assez facilement.

Et tousjours philosophant sur l'excellente beauté de sa dame, se vint adviser qu'il luy escriroit un petit mot de lettre qu'il coustroït (2) à la queue de ladite aronde, et que, par aventure, elle pourroit arriver au pays et lieu où elle faisoit son séjour. Estant ceste chose ainsi pen-

(1) Récit emprunté à une tradition vulgaire, probablement fort ancienne, qui a été le sujet d'un vieux poème en langue romane.

(2) Coudrait.

sée et conceüe en son esprit, print plume, papier et encre, et escrivit, lui faisant entendre toute sa passion amoureuse le plus succinctement qu'il peut. Le tout bien équipé et cousu à la queue de ladite aronde, luy donna congé; qui des l'heure mesme partit de Paris, en la compagnie de plusieurs autres de ses semblables, et estoit le dernier jour du mois d'aoust; lesquelles ne cesserent de voler jusques à ce qu'elles arriverent es Indes, où elles se separerent les unes des autres. Celle qui portoit la lettre s'alla asseoir sur une haute tour d'un chasteau où estoit la Belle, que le Soudan son pere avoit fait enclorre, la menassant de la faire mourir, à cause qu'elle refusoit le puissant Roy de Perse qu'il luy vouloit donner à mary. Au moyen de quoy, en ceste captivité, ne parloit à personne, fors seulement à une sage et ancienne Dame qui l'avoit en sa garde. Or approchant le soir, ladite aronde se devalla par le tuyau de la cheminée dedans la chambre où estoit la jeune Princesse pour lors seulette.

Laquelle voyant le petit oyseau voltiger à l'entour de sa personne, le print aisement, et ainsi comme elle la tenoit, apperceut la lettre sous sa queue, que elle decousit incontinent: et tost après, voicy que l'aronde s'eschappa de ses mains et s'envolla. La demoyselle ouvrit la lettre et vit toute la teneur en langage françois qu'elle entendoit fort bien, l'ayant appris en la ville d'Alfarin d'un certain seigneur françois arresté prisonnier; dont elle fut en si grande admiration qu'elle ne sçavoit qui luy estoit ad-

venu, cognoissant certainement que la lettre s'adressoit à elle, et considerant aussi le moyen merveilleux comme elle estoit tombée en ses mains, veu le loingtain pays dont elle venoit. Toutes fois après avoir longuement excogité et pensé en son entendement, elle se delibera et resolut qu'en passant le temps rendroit response à ladicte lettre. Ce qu'elle fit, chatoüillée de je ne sçay quelle nouvelle affection, et puis se souriant, ferma ladicte lettre, dedans laquelle mit une petite bague d'or où estoit une pierre precieuse enchassée nommée *Opale*, laquelle esclaircit la veuë à celui qui la porte, et au contraire elle empesche les yeux de ceux qui sont presens, de façon que la personne la tenant dans sa bouche est renduë invisible. Elle preserve de tout venin, d'eau, de feu, de glaive et des bestes tant furieuses que ravissantes : avec plusieurs autres belles et singulieres vertus. Venuë la saison et beau printemps que les arondes nous reviennent veoir, en un frais et clair matin et que la belle estoit encore en son lict, la petite aronde (qui n'avoit nullement esloigné le chasteau) descendit par la cheminée et se presenta devant elle pour luy faire service ; laquelle en toute diligence, avec chere⁽¹⁾ joyeuse, la print et luy cousit sa lettre à la queue, comme elle avoit trouvé l'autre.

Ayant la gentille et prompte messagere son petit paquet troussé, esbranle les ailes disposes et s'envolle legerement, passe les regions bar-

(1) Avec un visage joyeux.

bares, les hautes mers, terres et lieux deserts, puis s'en vient à Paris, entre dans l'estude de nostre escolier, qui tantost l'aperceut : au moyen de quoy se leve sus ses pieds et joyeusement la prend, puis la visitant trouva la lettre qu'il descousist et print en ses mains, et cependant l'aronde s'envolle.

Le pauvre escolier tremblant comme la feuille de l'arbre, desclot la lettre, de laquelle il fit lecture assez poseement et mesme voyant le rare present qui luy estoit envoyé pour luy servir d'aide en toutes perilleuses affaires, se delibera et resolut aller vers la Dame, quelque peril qu'il luy deust arriver. Parquoy, sans plus differer, esquipa secretement tout son petit cas, print argent de ses livres et autres meubles, mesme il escrivit à son pere qui luy envoya bonne somme, estimant qu'il continuast ses estudes.

Toutes ses besongnes ainsi expédiées, en un beau joli petit matinet, au frais du temps, sortit de Paris, sans prendre congé ne dire à Dieu à personne, et s'en va, faisant tel exploit (1) par ses journées qu'il arriva à Venise en peu de temps, où il se mit sur mer avec plusieurs pelerins qui alloient visiter le saint Sepulchre ; lesquels il accompagna partout les lieux saints, faisant ses devotions, et puis il print congé d'eux.

Quelques jours apres, il accosta de certains marchands Espagnols qui benignement le receurent en leurs vaisseaux, lesquels alloient

(1) Telle hâte.

aux espiceries, es Indes, où estant arrivé, s'enquit et interrogea diligemment de l'estat du pays, comme celuy qui parloit aucunement arabe, des mœurs, des loix, de la façon et maniere de vivre de ce peuple, mesme qui estoit Roy et Seigneur de ceste region. Il luy fut dit que c'estoit le grand Soudan, lequel exerçoit de grandes cruantez, comme ayant fait par ses muets estrangler Mustapha son premier fils, et mesme qu'il tenoit enclose une sienne fille unique dans un fort chasteau, qui estoit à cent lieues de là, et avoit juré son grand Prophete Mahomet qu'elle n'en sortiroit jamais pour les causes susdites.

Or après avoir le tout entendu, dit à part soy que c'estoit celle qu'il alloit ainsi cherchant, au moyen dequoy (après avoir enquis le chemin) fit munition de pain, de sel et quelques œufs cuicts bien durs, et pour la boisson, il eut recours aux claires fontaines sortant du pied des rochers, prend le chemin en courage, et s'en va par les deserts et lieux perilleux quasi inaccessibles, lesquels, avec l'aide de Dieu et par la vertu de sa pierre, passa en dix jours, et à l'unziesme descouvrit ledit chasteau situé sur un haut rocher où grand compaignie de harquebusiers gardoient l'entrée, lequel toutes fois approcha petit à petit, et passa à travers de ce peuple sans estre aperceu, ayant sa pierre precieuse dedans sa bouche, qui le rendoit invisible. Et sans arrester, alla jusques à la grande porte de la basse court, où il entra pesle mesle avec quel-

ques uns des gardes qui alloient et venoient là dedans, auquel lieu fut long temps tapy en un coing attendant quelque bonne aventure.

Toutes fois il advint, à certaine heure, que la bonne vieille sempiternelle (garde de la pauvre prisonniere) sortit du chasteau par un petit guichet, pour parler à quelques pourvoyanciers, ce qu'appercevant le gentil escolier, promptement se lance dedans ledit guichet et passant outre, alla tant çà et là de costé et d'autre, amont et aval, qu'enfin passant par une gallerie, estant le long d'un huis (1), entendit quelque petit bruit et le marcher d'une personne. Parquoy assez lentement (2) frappa, disant : Ma très honorée Dame, plaise vous de grace me donner entrée en ceste vostre chambre. La jeune Dame entendant ce langage et voix inaccoutumée, tout le cœur lui tressaut de peur. Donc (escoutant que ce pouvoit estre) differra l'ouverture de son huis. L'Escolier, craignant n'estre bien adressé, fut long temps coy (3), mais entendant enfin un soupir provenant d'un triste cœur, recommença et dit : Madame, c'est votre serviteur venu exprès à votre mandement, je vous supplie d'avoir pitié de luy, estant si près de vous.

Ce qu'ayant bien entendu ceste fois la jeune Princesse sans plus différer lui fit ouverture, parquoy entra dedans, la saluant humblement,

(1) Le long d'une porte.

(2) Doucement, légèrement.

(3) Tranquille, silencieux.

laquelle de rechef eut peur, se voyant saluer et ne voyant de qui. Toutes fois après l'avoir oüy et bien entendu et longuement escouté, cogneut à la verité que c'estoit celui jeune escolier qui lui avoit autrefois fait entendre l'ardent amour qu'il avoit en elle, par sa gracieuse lettre; auquel, par semblable, avoit donné response, et qu'à son mandement (n'estimant toutes fois que jamais la chose fust ainsi advenue), il avoit hazardé sa vie et enduré mainte affliction pour la venir voir et visiter; au moyen de quoy, après avoir fermé sa chambre à double clef, le pria se monstrier, ce qu'il fist, et ostant l'anneau de sa bouche, la salua de rechef. Et quand elle l'aperceut, contempla attentivement sa contenance et bonne grace, sa beauté, force et jeunesse, dont elle s'esmerveilla grandement, considerant la noblesse, excellence et magnanimité des braves François, pourquoy ne se peut contenir ny tant se prevaloir qu'elle ne print sa main et le fit seoir près d'elle. Le noble et gentil Escolier, voyant le gracieux humain et honneste racueil que luy faisoit ceste tant noble et serenissime Princesse, se mit en tout devoir de luy complaire. De sorte qu'il fut si avant en son amour et bonne grace qu'elle en oubliâ du tout le Roi de Perse et tous les commandemens et menaces du Soudan son pere. L'Escolier (par semblable) mit en oubly pere et mere, parents et amis, livres et estudes, pour servir sa Dame et Maistresse.

Quand à moi, je les laissay-là et m'en

revins ; mais je pense qu'il y eut bien de la folie.

L'homme voulant parvenir à honneur
Suivre luy faut de vertu l'excellence,
Endurant peine, angoisse, ennuy, douleur,
De long travail heureuse recompense.

*De trois jeunes garçons freres, du pays de
Caux, qui danserent avec les Fées.*

Du temps que les Fées dansoient avec les gens et que les gens dansoient avec les Fées, trois jeunes garçons du pays de Caux, freres de pere et mere, venant une fois de certain voyage, passerent par la forest de Lyons, où, sur les onze heures de nuict, furent rencontrez au parmy des bois, de trois belles jeunes Fées accoustrées en Damoiselles, arrivées n'a gueres en ces lieux de la court du Roy Oberon. Lesquelles les prierent (en passant temps) danser avec elles quelques tours de bonnes danses. Ce que les jeunes garçons accorderent volontiers, voyant la grande beauté d'icelles et mesme le lieu où ils estoient et que le temps leur permettoit. Parquoy chacune print le sien et la sienne chacun, et dessus et dedans et vous en aurez. De vous raconter qu'ils firent, je ne l'ose dire, mais tant il y a que la plus grande partie de la nuict s'amuserent à danser.

Et tant danserent qu'en dansant le jour s'aparat. La plus ancienne des trois Fées prit la parolle et commença à dire : Très beaux enfans, ayant veu, mes sœurs et moy, vostre bonne volonté, ensemble le travail qu'avez prins pour l'amour de nous et le plaisir que nous avez donné, en recompense de ce, nous vous octroyons à chacun un don. C'est que le premier choix que chacun de vous fera, infailliblement luy adviendra, et pourtant (1), ne souhaitez chose qui ne vous soit à honneur et profit. Son dire finy, elles se disparurent de leurs presences et plus ne les virent. Se voyans les trois freres demeurez seuls, furent bien estonnez, neantmoins peu à peu se rassurerent. Or estans sur le chemin, tirans vers leur hostel, commencerent à deviser de ce que la Fée leur avoit dit, et des souhaits qui leur devoient advenir par l'octroy et grande liberalité d'icelles. Parquoy après plusieurs propos et longs devis, l'aisné des trois dit ainsi : Quand est pour moy, je n'ay que faire de souhaiter or ni argent, offices, habits, terres, ny autres biens, car Dieu mercy j'en ay assez, entendu que je suis aisé, et que je dois de tout heriter, selon la loy de nostre pays de Caux ; mais, vous autres, advisez à faire tels souhaits qu'en ayez à l'advenir pour vous et les vostres. Nous le ferons ainsi, si Dieu plaist, dirent les deux puisnez, mais nous ne souhai-

(1) Par conséquent ; telle est la signification primitive de *pourtant*.

terens point jusques après vous, qui estes nostre aisé. Pourtant nous vous prions dès maintenant de commencer et par mesme moyen souhaiter quelque estat honorable, pour vous entretenir en credit et estre estimé, car avec tous les biens que possederez (après la mort de nostre pere) vous serez de tous mieulx voulu et honoré. Non feray (respondit-il), je ne souhaiteray autre chose sinon que je souhaite que nostre veau guarisse des dartres tous ceux qui luy mettront le doigt au trou du cul : ce qui advint, comme depuis on l'a veu par experience de plusieurs, ayans des dartres, eux retourner dudit veau (après avoir fiché le doigt au cul) clairs et nets comme torchons.

Par le corps chon (1) (dit le plus ancien d'après luy) voilà un gentil souhait pour un aisé de Caux ! je m'esbahy que vous n'avez honte. Et que veux-tu que je souhaite davantage, dit-il, puisque j'ai des biens assez, souhaite mieux, si tu veux. Et je souhaite, dit-il par grand colere, pour vostre beau souhait, que vous soiez borgne. Et aussitost qu'il eut proferé ceste parolle, il luy tomba un œil de la teste. Parquoy le pauvre borgne commença à crier et se tourmenter, maudissant son frere de bosse, de pilipsie (2), de toux, de fievre quartaine, de migraine, de catherres, de gouttes, de tigne, de verole, de farcin, de cloux, de poulains,

(1) Juron fantasque, pour ne pas dire : *Par le corps Dieu.*

(2) D'épilepsie.

de chancres, de loupes, de rongnes, d'escrouelles, de chaudepisse, de rage, de fievres, de jaunisse, de poulx, d'entracs (1), de farcin, d'hémorrhôïdes, d'avertin, de paralysie, de mulles, de corets, d'hydropisie, de venin, de poison, de playes, d'apostumes, de feu saint Anthoine, de cloches saint Laurens, du mal saint Fiacre, du mal de dents, d'inflammations et irisipelates, de pierre, de gravelle, de hergne, du boyau qui avalle, de colicque, de plouresie, de frenesie, de rougele, de trenchées, de convulsion, de podagre, de sciaticque, de loupes, d'ulceres caverneux, de lepre, rides, ordures, poreaux, durillons, lentilles, bourgeons, saphirs, cicatrices, pustules, du mal saint Main, de male langueur et de mille autres sortes de maux, qui ainsi luy avoit souhaité son mal; le plus jeune des trois voyant son frere aîné, auquel il portoit amitié grande, ainsi deferré d'un œil, en eut si grande compassion qu'il se print à plorer amerement, et par grande colere dit : O toy malheureux frere qui as souhaité que nostre aîné fut borgne, je souhaite que tu sois aveugle.

Et aussitost que ceste parole fut prononcée, il perdit la veuë. Voilla, mes amis, qu'il en advint. La disme des souhaits appartient au Curé de Transers; toute bigore, frelore, la Duché de Milan.

Les danses ne sont rien que peines,
Et souhaits toutes choses vaines.

(1) D'anthrax ou charbon.

D'un homme qui eut la teste coupée.

L vous souvient (comme je croy) d'avoir leu et veu comment un homme de Tarmonstier en chrestienté, passant un jour par dedans un bois, fut rencontré des voleurs, lesquels pour avoir son argent lui couperent la teste, au moins il ne s'en falut gueres, car elle ne tenoit plus qu'un petit en la peau par un costé, parquoy l'attacha d'une esplingue (1), de peur qu'elle ne tombast à terre. Et mesme aussi à cause qu'il estoit hyver et qu'il geloit fort, elle se reprint et ne saigna point.

Après que les voleurs eurent pillé et desrobé tout ce qu'il avoit, s'enfuirent au hault et au loing. Le pauvre diable s'en revint à sa maison où il raconta à sa femme (et en plorant) comment il avoit esté vollé et tout ce qui luy avoit esté fait, puis s'assit sus une sellette auprès du feu pour se chauffer. Mais se cuidant moucher et oster une roupie qui lui pendoit au bout du nez, il arracha sa teste et l'esplingue, et jetta tout au feu. Ainsi voilà comme le pauvre miserable mourut sans s'en appercevoir, laissant une femme et quatre petits enfans.

(1) Epingle.

Hé quelle pitié ! Au diable d'enfer soient
les volleurs.

Pensons à nous jeunes et forts ,
Souvent nous tombons roides morts.

De la mort d'un meschant Rat.

Passant chemin , je n'ay voulu faillir
vous faire entendre comment une
chambrière de Beauficel avoit l'autre
jour tendu une sourisier pour sur-
prendre un rat, qui souvent lui empeschoit son re-
pos nocturnal. Or escoutant un jour s'il ne mor-
doit point à la couënnede lard, entendit desten-
dre ladite sourisier, où elle courut en deux
pas et un saut, mais la voyant le rat appro-
cher, lequel n'estoit seulement pris que par la
queuë, gaigna vaillamment les gigoteaux, en-
traînant quant et luy la sourisier.

La chambrière commença à crier et courir
après, au bruit de laquelle ceux de la maison
et autres voisins s'assemblerent, lesquels se
prindrent à crier et courir comme elle et ruer
après, à coups de balay, de pierres et bastons.
Mais ils ne sceurent si bien huer, courir et ruer
que joliment il ne sortit hors et ne passast à
tout sa sourisier, où sa queuë tenoit, par les
goutieres, greniers, ouvertures et cheminées;
toutes fois, après avoir longuement couru et
haut et bas, se cuidant toujours sauver, les

pieds luy faillirent et tomba à terre, où un garçon le pensa arrester en mettant son pied sus ladite sourisiere, mais il tira si vertueusement qu'il s'arracha la queue qui demeura dans la sourisiere et s'enfuit le courtant à travers une court, où se pensant encore sauver, vint tomber entre les pieds d'un grand coq d'inde, qui le print subitement et l'avalla tout de gob.

Mais aussi-tost, trouvant le chemin ouvert, sortit par le cul, et ne fit que passer : et les gens de rire et courir après le here de rat ; neantmoins ainsi estourdy et refrongné qu'il estoit, se cuida de rechef sauver : mais il cheut entre les griffes d'un vieil chat qui estoit en ambuscade en coin de ladicte court, lequel le print, et en grongnant en alla faire ses gras choux.

Quoyqu'un larron maint coup eschappe
Par ses ruses fines et cautes,
Il advient un jour qu'on le happe,
Et qu'il est puny de ses fautes.

*Comme un pauvre mechanique
devint un Monsieur (1).*

Je n'ay voulu faillir (mes peres et freres) de vous escrire comme la noblesse d'un Gentilhomme de par le monde commença. Premièrement : Jadis un homme simple, qui n'avoit rien non

(1) Inséré dans les *Joyeux Devis* du sieur du Mouli-

plus que moy, alla une fois après disner, chercher des nids de chouettes dans les trous des vieilles murailles d'un chasteau qui avoit esté ja longtems ruiné, où dedans l'un d'iceux, trouva cinq chouettes druës comme pere et mere. Vous sçavez que naturellement ces oyseaux roquent et pillent tout ce qu'ils trouvent, portent et amassent le tout en leurs nids et muchent (1) tant ordures que bonnes besongnes, comme il fut cogneu et prouvé par cest homme, lequel cherchant, comme j'ai dit, avec les petites chouettes trouva dans ledit nid ou trou une bourse de veloux violet, dans laquelle estoient treize vingt doubles ducatz à deux testes, avec deux chaines d'or, pesant livre et demie. A la mesme muraille, dans un autre trou, trouva un peloton de satin jaune dans lequel estoient quatre brasseletz de fin or et cinq bagues aussi de fin or, où estoient enchassez deux diamants et un ruby, estimez par les lapidaires à trois cens soixante escus piece. Et à deux autres trous fines perles orientales de valeur inestimable. Puis cherchant encore dedans autres trous, trouva assez d'autres choses, mais de petite valleur, comme un couperet à boucher, une forces à retondeur, plusieurs dagues et couteaux, potz et platz d'estain, un couvercle à lescive, le coquet d'une eglise, et plusieurs ustensiles de mesnage que les larro-

nel, avec des variantes très heureuses et de bonnes leçons dont j'ai fait usage,

(1) *Mucher, musser*, cacher.

nesses malignes avoient là portez. Voilà ce qui fit riche le pauvre homme : car delà en avant son bien augmenta. Ses fils hanterent les armes ; et marya ses filles richement.

Somme, aujourd'huy c'est une noble et grosse maison, parce que les successeurs possèdent plus de quarante mille livres de rentes. Dieu doint bonne vie et longue à Frere Guillebert.

De pauvreté fuit noblesse sublime,
Et de richesse approche le credit;
Le pauvre noble est au rang de l'infime,
Et le vilain opulent noble est dict.

Du lignage de Pierrot Leroux.

Après souper volontiers en temps d'esté les voisins s'assemblent par troupes, pour passer le temps et deviser de plusieurs choses, ainsi que firent ces jours derniers aucuns, lesquels, tombans de propos en autres, se mirent à parler de leurs ancestres et de leurs parens, sur lequel devis ils s'arrestèrent fort longuement. L'un maintenoit avoir plus de vingt parens tant du costé de sa femme que du sien ; un autre disoit en avoir davantage ; un autre en nombroit de son appartenance plus de soixante et dix, un autre plus de quatre-vingts, tant en cousins que tantes et oncles, de sorte qu'ils s'opinia-

trerent sur ceste matiere les uns contre les autres plus d'une grosse heure d'orloge.

Toutes fois un d'entre eux, nommé Pierrot le Roux, pour prouver qu'il estoit trop mieux aparenté que tous ses voisins, jura par le diable d'enfer, quen'y avoit ville, bourg, village, ny hameau en France, Normendie, Bretagne, Picardie, ny en quelque autre endroit de l'obeissance du Roy, où il n'eust certains parens, comme freres, oncles, neveux, cousins, ou autres alliez; et qui ne soit ainsi, dit-il, y a trois mois que l'un de nos cousins (jeune prestre), chanta sa premiere messe: et afin que tous ceux de nostre lignage y assistassent et lui feissent compagnie à la messe et au disner, son pere envoya trente-deux messagers sur les champs les semondre (1), qui tarderent trois mois et demi à ce faire.

Et afin que rien ne manquast, son pere (qui est mon oncle) fit faire pour le beau banquet cent trente-neuf plats: mais je vous puis asseurer que quand on fut assis et les tables fournies, assavoir à chacune douze personnes, il en demeura sans avoir place à sçavoir soixante et unze, lesquels disnerent après les autres. Et si je jure, sans m'en parjurer, ou je me donne au diable, tout ainsi que vous voudrez, que n'y avoit en ce convive (2) autres gens que les plus proches parens de nostre lignage, comme peres, meres, freres, sœurs, oncles et tantes, cousins,

(1) Avertir, inviter,

(2) Repas.

cousines, grands-peres, grands-meres, nieces et neveux, reservé un plat de gens d'église, avec le Curé et le Vicaire de la paroisse.

L'offrande en argent se monta à deux mil sept cent treize livres, sans comprendre cinquante-huit coffres plains de linge que l'on ne cuyda oncques fermer tant y avoit. Il fut beu vingt-neuf poinçons de vin et dix-huit poinçons de cydre, et de la bierre tant qu'on en voulut. Je ne vy jamais tant danser.

Ceux-là qui ont plusieurs parens
Ont bien peu d'amys aparens.

Où fut trouvée une portée de Loupvetaux.

Ereres, entendez; au temps que les fraises sont meures, que l'on les cueille et qu'on les mange, il en fut trouvé une, en nostre forest de Lyons, au Triage du croc au boucher, par les gardes des bestes, de grosseur inestimable, laquelle un rouge limaçon avoit mangée et si bien rongée par le dedans, qu'elle estoit aussi creuse qu'un gros tambour. Une loupve pregnant⁽¹⁾ cherchant lieu commode pour faire ses petits loupins, trouva icelle, dedans laquelle entra. Et trouvant le lieu spacieux et propre pour

(1) En gésine, près de mettre bas, du latin *pregnans*.

son faict, s'y arresta et là fit treize petits loupveteaux.

Or advint, quelque temps après, qu'aucuns desdits gardes allant par la forest aperceurent ladicte fraise vers laquelle allerent droict; mais approchant de ladicte, virent la loupve en sortir, par quoy y entrèrent dedans et y trouvant les loupveteaux, les prindrent et emporterent par les villages demandant leur prise (1).

Ils cueillirent (2) force lard jausne, œufs, oignons, fil, andouilles, cordons de chanvre, poires molles, pommes blecques, testes de moutons, fromages mols, dorées de beurre, noix, mattes, lopins de pain, cydre, peray, panets, naveaux, croustes de pasté, esguillettes borgnesses, poix, febves, esplingues noires, vieilles savates, et tant d'autres choses que je ne sauroye dire sans me tenir de plorer.

Cela leur vint bien à point, car ils n'ont pas toujours cinq sols après leurs pois, les pauvres garnitures.

Qui fait son profit, on le prise
D'une mauvaise marchandise.

(1, *Demandant leur prise*, c'est-à-dire la récompense qu'ils méritaient pour leur prise. On voit qu'il est d'usage depuis bien long-temps de donner une prime pour la destruction des loups.

(2) Ils reçurent, recueillirent.

De la prinse d'un Ciron. . .

La belle mere de la femme du cousin Jean, en son temps aussi gaillarde qu'une autre, print un gros ciron un jour entre ses deux hanches, fouillant sous ses drappeaux, droictelement sur la motte du pied de biche, qui luy avoit long-temps fasché la barbe, duquel incontinent et sans delay jura la mort. Et pour mettre son vouloir en execution, vous le vient estraindre entre les ongles de ses deux pouces si très-furieusement, qu'il sembla que ce feust un coup de harquebuse à croc pour l'horrible bruit et espouvantable son qu'il fit; de sorte, beau cousin, que toutes les chaudieres, poelles, bassins, la vaisselle d'estain, pots à pisser, chaudieres, dindannerie et autres ustensilles de la maison, qui estoient sur les tablettes, en tresbucherent par terre, et mesmes aussi les poulles en tomberent du jouc (1).

Or regardez quel diable voyla. Dieu nous soit en ayde à nostre pain benit.

Si femme avoit pouvoir,
Comme elle a le vouldoir,
Tout mettroit à outrance,
Tant appete vengeance.

(1) *Jouc ou jucq*, perche sur laquelle juchent les poulles.

FIN.



AU SEIGNEUR DE NERY.

Ton Philip. ton puz. et ton pic, et ton
art,
Tous sont picquiers, harquebusiers,
gendarmes,
Jouster, tirer, bransler de toutes
parts,
Sans larme à l'œil avoir, n'au costé d'armes (1).

(1) On a cru voir dans ce quatrain obscur et assez insignifiant le nom de Philippe Le Picart, que l'on suppose auteur de ce petit livre. Cette conjecture est assez plausible.





DESCRIPTION

DE LA RÉPUBLIQUE DE NERY
EN VERBOS, PAR M. D.



uand toute la misere icy j'assemblerois

Que le viel escrean chasse de son village,

De Nery en Verbos, tous les temps en mor aage,

L'infortune et malheur assez je ne dirois.

Justice n'y est point saintement observée,

Ny la religion entierement gardée :

Les citoyens ensemble n'observent l'union,

Tout malheur y habite, toute confusion.

Songneusement aucun ne vaque à son affaire :

S'ils ont bien commencé, ils ne peuvent parfaire,

De sorte qu'il n'y a joye ny liesse;

Par ce moyen plustost s'avance leur vieillesse.

Le Seigneur de Nery, evitant telle peine

Que le fatal destin à ses subjects ameine,

Eust recours à Phœbus, lequel prenant sa lyre

Luy amoindrit son mal, le contraignant de rire.

C'est pour quoi , je desire par ces plaisans propos,
N'aprehendant l'Empire de Nery en Verbos,
Separer loing de toy et de ta phantasie
Le soucy, les ennuys et la melancholie.





TABLE

MONSTRANT UN CHACUN DISCOURS

CONTENU AU PRESENT LIVRE (1).

* De trois Freres excellens ouvriers de leurs mestiers.	17
* D'un Gentil-homme amateur de musique.	19
* Ce qui advint le vendredy des grands vents à deux garces de Rouen.	22
* Des nouvelles qu'un soldat raconta à ses amys, estant de retour de la guerre.	23
* D'une prairie qui fut bruslée.	24
* Ce qui advint à un Apothicaire.	25
* Comme un Savetier print deux lievres.	26
* De la profondeur d'un puits.	28
* Ce qui advint à une Poissonniere de Rouen.	29
D'un Taillandier qui voulut devenir Gendarme.	30
* Comme un soldat eschappa la mort.	32
* Recit d'un Voyageur.	33
* D'un Chien et d'un Renard.	36

(1) On a marqué ici d'un astérisque les anecdotes qui se trouvent reproduites dans les *Facétieux Devis du sieur du Moullinet*.

TABLE.

169

D'une chienne qui fit ses petits chiens estant à la chasse.	37
Gageure d'un Tavernier contre ses hostes.	38
D'un soldat de Monflaines.	40
* De l'homme barbu et de sa barbe.	41
D'un abatteur de bois.	43
Le profit qu'apporta un essaim.	44
Ce qui advint aux Chievres de la Barre.	45
D'une boure qui tomba dans un puits.	46
* De deux pipeurs de dez.	47
D'un homme qui se tua.	49
* De la femme qui fut prinse par les crins.	50
D'une anguille peschée aux viviers de Mortemer.	51
De deux cerfs au temps du ruit.	52
D'un bœuf qui fut vendu au pourvoyeur du Roy.	53
De la mort estrange d'un chat et d'un rat.	55
* De ce qui advint à plusieurs estans en une conviv.	56
* D'un coupeur de bources prins sur le fait.	58
Acte vertueux d'un jeune homme serviteur d'un Marchand de bois.	59
D'une ondée de Crappaux.	61
* L'hyver et l'esté en une mesme saison.	62
* D'une femme se voulant faire arracher une dent.	64
De la grande fertilité des nouvelles Fieffes.	65
* Prinse d'une compagnie de Gruës.	66
* Des Canes sauvages, et comme elles font leurs nids.	68
D'un Volleur qui eust la main couppee.	69
D'un Prestre qui avalla une Allouette.	71
* D'un preneur de Gibier.	72
* De la naissance d'un Veau.	73
D'un Chien de bien.	75
* Des bonnes rencontres d'un Quidam.	76

* D'un honorable Rotteur.	77
D'une Chienne chaulde.	79
De Estienne Penneville, citadin du petit Clos.	80
* Estrange adventure d'un petit oyseau.	81
* De ce qui advint à un Charetier.	84
Du naturel d'aucuns Pays.	85
* D'un thresor trouvé au Roule.	87
D'une Escoufle privée.	90
* De l'estrange prinse d'un Sanglier.	91
De la ruyne d'un Perron.	93
De la charité d'une Ratte.	94
* Jean de Beaux qui eut la barbe bruslée.	95
* D'un Soldat qui cuida être noyé.	97
D'un Bourgeois qui occit un Capitaine.	98
De deux hommes de Frileuze.	100
De la cheute d'un Regnard.	101
De la force d'aucuns hommes.	102
* De deux excellens Harquebusiers.	103
D'une saison qu'il fut abondance de Hanne- tons.	105
* Des Vaches trouvées dans du bled.	106
* La prinse d'un Sanglier par un Serrurier.	108
D'un Cheval qui perdit ses fers.	109
* Ce qui advint en la mare Crouleuse.	110
* Ruse d'un Lievre pour eschaper des Chiens.	112
D'un Laquais.	113
De la courtoisie d'une Chienne.	114
Des Pigeons qui mangerent la semence.	115
De la plume qu'amassa un tueur d'oyseaux.	116
Prinse d'une compagnie de Souris.	117
* Querelle d'un Soldat et d'un Cousturier.	118
De la mort d'un Levrier.	120
D'une Femme qui perdit en l'eau la plume d'un oreiller.	121
D'un Chien qui fut eschaudé.	122
D'un Chien barbet.	123
De l'estrange prinse d'un Loup.	125

TABLE.

171

D'un Messager qui eut les jambes rompuës.	127
Où fut trouvée une troupe d'Escureux.	128
* Nouvelle invention pour prendre abondance de Poisson.	129
Où fut trouvé un loutre.	130
De la chasse d'un lievre.	131
* Le Coq d'une eglise servant d'horloge.	132
D'un Coq enragé.	133
* D'un potage exquis ou estuvée de poissons que fit un Gentilhomme aux pauvres.	134
* Chef-d'œuvre d'un Orphevre.	137
De l'estrange prinse d'un Cerf.	138
Prinse d'un Loup.	140
De la perte d'un Chien.	142
* Comme un Prestre fut retiré d'un Puits à Marles.	143
D'un Escolier amoureux de la Fille du Soudan de Babylone.	145
* De trois jeunes garçons freres du pays de Caux qui dancèrent avec les Fées.	152
D'un homme qui eut la teste coupée.	156
De la mort d'un meschant rat.	157
* Comme un pauvre mechanique devint un Monsieur.	158
Du lignage de Pierrot le Roux.	160
Où fut trouvée une portée de louveteaux.	162
De la prinse d'un ciron.	164

FIN DE LA TABLE.



AVIS.

Si quelque critique difficile trouve les contes precedens incroyables , il pourra voir par les suivans que PHILIPPE D'ALCRIPTTE n'est pas le seul qui en ait avancé de cette espece. Et s'il lui faut encore d'autres exemples, qu'il lise *Palephatus de incredibilibus*, qu'il voye Herodote et son apologiste Henry Estienne ; et, sur l'histoire du nez gelé qui fut avalé par une bourre (ci-devant page 29) n'avons-nous pas, de nos jours, l'histoire moulée d'un nez encore plus extraordinaire, puisqu'il fut arraché à belles dents, foulé dans la bouë, puis ramassé, lavé dans le ruisseau de la rue, ensuite estuvé dans du vin chaud, puis remis si proprement et si habilement en sa place, qu'il s'y reprit comme de bouture ainsi qu'un groselier ; bref, si bien qu'il y tient encore aujourd'hui à merveille. — *Gare, range-toi ! Hau ;* qu'il passe, direz-vous. — Mais n'en pensez pas rire, et demandez, si ne le croyez, aux Chirurgiens de Paris ; quelqu'un d'eux vous le fera voir sans faute, ou il ne voudra (1).

(1) Il y a là certainement allusion à quelque fait du temps où le volume a été imprimé ou plutôt réimprimé ; mais nous n'avons pu retrouver la trace de cette anecdote chirurgicale.



ADDITIONS

A LA

NOUVELLE FABRIQUE (1).

*Par quel accident une fricassée de trippes
fut roussie.*

Nous avons en nostre paroisse de Gonneville un Clerc nommé Ecbin de Forest, dont le pere estoit le premier homme du monde pour bien frire : or un jour qu'il aprestoit le diner pour sa femme et ses enfans, et qu'il fricassoit des trippes tandis qu'il tonnoit très-fort, il arriva que le tonnerre estant tombé par la cheminée, vint s'asseoir droit au milieu des trippes; dont ledit de Forest se trouva d'abord tout effrité : mais reprenant

(1) Il est facile de s'apercevoir que ces additions sont d'une date beaucoup plus récente que la première partie de l'ouvrage.

aussitost ses sens, il continua à fricasser vertueusement (1), et fit faire cinq ou six tours de paesle (2) au tonnerre, qui de memoire d'homme, ne s'estoit trouvé, je crois, jamais à telle saulse : et luy avec ses enfans mangerent tres-bien lesdites trippes et de bon appetit, si ce n'est que son fils Ecbin disoit qu'elles sentoient un peu le roussi et leur causerent quelque alteration de gorge, dont ils se guerrirent en beuvant d'autant.

Lorsque quelque danger talonne,
Un grand cœur de rien ne s'etonne :
Bien souvent sans y trop songer,
Franc l'on se voit d'un grand danger.

De deux petits chiens barbets.

Un Gentilhomme de notre pays de Caux, nommé Monsieur de Bourbel, qui avoit servi avec distinction dans nos armées, ramena avec lui deux petits Barbets gentils au possible et dont il estoit extremement curieux. Mais comme ces deux petits animaux estoient toujours dans les bois et forests du voisinage, et qu'il apprehendoit qu'ils ne fussent estran-

(1) On remarquera encore ici le mot *vertueusement* employé pour *courageusement*, comme dans l'original de la *Nouvelle Fabrique*.

(2) Poêle.

glez des loups, il s'avisa de leur faire faire à chacun un collier auquel il ajusta des clouds recourbez moitié en devant et moitié en arrière, la teste en dedans; ce qui lui profita si très-bien qu'un jour lesdits barbets s'estant eschappez et allant trotin trottant dans la forêt de Socquentot, ils furent rencontrez d'un grand vilain loup affamé, qui vint se ruer sur le plus grasset des deux, nommé Troussequeuë, et l'ayant pris par le col, se ficha si bien les pointes des clouds à travers les lippes qu'il ne put jamais se debarrasser : et ledit Troussequeuë bien espouvanté s'en retourna au grand galop au chasteau traissant à costé de luy le loup qui tiroit la langue d'un pied de long : si le maistre du chasteau en fut joyeux, je vous le laisse à deviner. Or, dit le conte qu'il fit tuer ce loup et en fit curée à ses deux barbets, qui prirent tel goust à cette chasse qu'ils ne faisoient autre metier que d'aller courir dans la forest et ne manquoient jamais d'attrapper quelque sot loup, si qu'ils en amenoient quelques fois trois et mesme quatre, ce qui servoit de passetemps à tous les paysans de Carcuit, Hugleville, Cohelle, la Meluque et autres endroits, qui s'assembloient tous les dimanches et festes pour les veoir.

Pour voir mener un coquin en prison
Chacun s'empresse, et court, et quitte sa maison.

Du grand Hyver.

En l'année 1608, l'Hyver fut si rude, que dans nostre village la roupie geloit au bout du nez jusques au coin du feu, et, ce qui estoit bien plus fascheux, l'on n'osoit faire ses besoins à l'air, parce que les excremens geloient au trou (Madame) et ne pouvoient sortir. Mais quand les neiges et glaces vindrent à fondre, les eaux desborderent de toutes parts et causerent des dommages irreparables; entre lesquels je ne dois oublier celuy qui arriva sur le Cours de la ville de Roüen, où il y avoit une grosse quantité de pierres de taille, tant œuvrées que brutes, lesquelles furent emportées du courant et nagerent entre deux eaux, jusques au-delà de Caudebec; et si ceux qui les virent n'en avoient esté tesmoins, jamais personne ne l'eut voulu croire.

On ne peut vivre en seureté,
Non plus en hyver qu'en esté.

Merveilleuse vertu d'un onguent.

Monsieur de Saint-Martin, Seigneur du Mesnil, dont le chateau est sur le haut de la coste, à un quart de lieuë du moulin de Cohelle, avait eu d'un soldat une boëte pleine d'une drogue à prendre le poisson, que ledit Seigneur laissa dans son cabinet : et s'estant absenté pour affaires pendant quelques semaines, les drogues se gonflèrent par la chaleur, et la boëte s'estant ouverte, l'odeur qui se porta vers la riviere eut tant de vertu que tout le poisson sauta hors l'eau, et tout le bas de la coste se trouva couvert de truites, anguilles, carpes, brochets, capsots, tanches, escrevices, et surtout d'une quantité prodigieuse de harang-sor, dont ledit Seigneur avoit depuis peu fait peupler la riviere. Ce qui causa pendant longtemps une grande disette de poisson dans le pays.

Peu vaut la force de raison
Encontre l'inclination.

Invention subtile pour voler.

Bien des gens se souviennent encore de Jean Revel, manouvrier du hameau de Carcuit. C'estoit un grand petit homme trappu et quarré, le plus entendu à jurer et boire des mattes (1) qu'il y eust dans toute la paroisse. Or un jour que les fumées du lait caillé lui avoient monté à la teste, il s'imagina un merveilleux moyen pour voler ; pour l'exécution duquel, sans en rien dire à sa femme, il s'en fut à sa grange et prit son van qu'il coupa en deux, et s'en fit des aisles, qu'il s'ajusta sur le dos, et passa ses bras dans des anses qu'il avoit ajustées auxdites aisles, pour leur donner le mouvement : mais ayant essayé son jeu, il s'apperceut qu'il lui manquoit une queue, laquelle est d'un grand secours aux oyseaux pour voler : donc après avoir bien ruminé, il s'avisa de prendre sa paesle (2) à four, qu'il s'ajusta entre les jambes et en attachâ le manche le long de son ventre ; après quoy il monta au haut d'un poirier afin de mieux cueillir (3) le vent, et enfin s'estant es-lancé en l'air, soit qu'il n'eust pas bien pris son équilibre, soit que quelque branche du

(1) Du lait caillé.

(2) Pelle.

(3) Prendre.

poirier eust embarrassé sa queue, il tomba la teste en bas dans l'esgout de son fumier et se cassa une espale, dont il ne peust estre si bien guery qu'il n'en restast incommodé toute sa vie, ce qui l'empescha de perfectionner sa merveilleuse invention.

Il faut peu pour deconcerter
Ce que l'homme peut projetter ;
Et qui se montre trop alerte,
Souvent n'attrape que sa perte.

Force merveilleuse d'un lievre qui s'enfuyoit.

Pendant une vacance, me trouvant en nostre paroisse de Gonneville, je fus un matin avec deffunt Monsieur Gueroult, parent du Curé, sur le chemin de Bellemenil, au bord d'un petit bois, dans le dessein de tuer quelque lievre. Ledit sieur Gueroult ayant mis son fusil contre un petit arbre, et voulant satisfaire à quelque besoin pressant, se plia en trois au bord du bois sur la bresche du fossé; mais à peine y estoit-il, que un grand et puissant lievre, qui se trouvoit suivi de près, passe de roideur entre les jambes dudit sieur Gueroult, dont il essuya l'anus et le perinée avec sa queue, ce qui le surprint de telle sorte qu'il en tomba sur le nez, et en voulant s'accrocher à quelque chose attrapa de ses deux mains la queue dudit lievre, lequel alloit

si roide et tira si vistement qu'il entraîna son homme par dessus le fossé et luy fit traverser tout le chemin sur le ventre et les genoux, qu'il eust tout escorchez, et fut forcé de le laisser aller, et depensa tout l'onguent de Bailleul qu'il avoit pour se guerir. Chose esmerveillable et que bien des gens ne voulurent croire, ny sur son tesmoignage, ny sur le mien.

Quand le danger de mort talonne,
Au plus foible grand force il donne.

Orage furieux.

L n'y a pas encore droitement deux cents ans qu'il fit un orage espouvantable dans le pays de Caux; le tonnerre estoit horrible et le vent furieux. On fut de tous costez sonner les cloches, comme c'est la coutume; mais comme cinq ou six paysans sonnoient celles de leur paroisse, il vint une telle foudre de vent qu'il fit sauter la flesche et le clocher de l'église, et l'emporta à plus d'une lieue delà, dans les champs, et les sonneurs furent obligez d'abandonner hastivement les cordes desdites cloches, de peur de casser leurs sabots en tombant, ce qui trompa ceux des villages voisins, qui disoient : ah ! loüé soit Dieu, l'orage va cesser ;

car le vent est changé, on entend le son des cloches d'une telle paroisse.

Sur le rapport de l'apparence,
Il ne faut asseoir sa croyance.

Grande habileté de Nostradamus.

Je me souviens d'avoir autrefois entendu conter à Jacques Langlois, batteur en grange, qui l'avoit appris par une tradition ancienne et bien suivie, que Nostradamus avoit esté en son temps le plus habile faiseur d'almanachs qu'on eust jamais vu ; et qu'il avoit coutume d'observer les planettes et les astres, assis sur une grande pierre qui estoit au haut d'une montagne de son voisinage ; de laquelle il avoit si bien pris les dimensions et la distance du soleil à la terre, qu'un paysan malicieux ayant levé ladite pierre de sa place, et mis une feuille de papier, sur laquelle il remplaça ladite pierre, il se cacha en un endroit tout proche, et que Nostradamus s'estant remis sur son siege ordinaire pour considerer le soleil, s'escria sur le champ : Qu'est-ce que ceci ? il faut que la terre soit haussée ou que le soleil soit baissé. Ce qui saisit ledit paysan d'espouvante, voyant que ce grand Astrologue sçavoit si juste la mesure de la terre au soleil,

que l'espoisseur d'une feuille de papier de difference lui avoit tout d'un coup sauté aux yeux.

Vouloir se gausser d'un sçavant,
C'est le vrai fait d'un ignorant.

Comment fut tué un Geay.

Lorsque j'estois au presbytere de Gon-neville, dans le mois de septembre, il arriva une chose que vous ne croirez sans doute pas, et cependant rien n'est plus veritable. Il y avoit une grosse futaille de boisson, faite de pommes et poires de dixme, que nous nommons de la cidraille, et qui se mit à bouillonner si violemment qu'elle fit sauter la bonde avec un bruit effroyable, et ladite bonde se trouva poussée de telle roideur qu'elle perça la voute de la cave, de la cuisine, de la chambre et du grenier, et fut crever le ventre à un malheureux geay qui de male-fortune voloit pour lors très-haut par-dessus le presbytere.

Quand on void un mal arriver,
On doit un autre apprehender.

Comment des pulces eschaperent du feu.

Quand le feu prit aux maisons voisines du petit Chastelet de Paris, situées sur le bord d'un des bras de la riviere de Seine, toutes les pulces desdites maisons, à mesure que le feu gaignoit, fuyoient de chambre en chambre, du costé de la riviere, et enfin se trouverent en nombre innombrable dans les derniers appartemens, du costé de l'eau : mais la flamme avançant toujours chemin, ces petits animaux, qui ont naturellement de la force au jarret, se trouvant entre le feu et l'eau, s'esvertuerent si vigoureusement qu'ils sauterent la riviere, comme on dit, à joints-pieds : si bien que quantité de badauts qui estoient à l'opposite s'en trouverent en un instant tout couverts, comme si c'eussent esté des essaims de mouches qui eussent volé d'un costé de la riviere à l'autre.

Le danger present de la mort
Fait faire un vigoureux effort.

D'un Asne dans un pré.

L'asne d'un nommé Jacques Farin, s'estant eschappé de sa court, entra dans le milieu d'un pré, où trouvant de l'herbe à foison, il se mit à jouër des machoires et à se refaire la pance, et comme

tous les organes de la digestion estoient bien disposez, il ne tarda pas à fumer la prairie aux despens des herbes dont il se bourroit : puis à gagner, comme on dit, son avoine, en se roulant sur l'herbe, et mangeant ensuite tout couché. Une pie qui le suivoit à la piste, en epluchant ses crottés, s'approcha peu à peu, en epluchant toujours, et vint enfin jusqu'à luy fourgonner familièrement de son bec au derriere, dont ledit asne sembloit tout resjoüi : mais enfin cette pie ayant fiché sa teste un peu trop avant, et son bec ayant picqué par malheur le boudin culier du bardou, celui-cy serra le cul et le cou de la pecore dont la teste se trouva prinse ; mais elle se mit à se debattre et jouer si furieusement des aisles en arriere qu'elle traisna ledit asne à escôrche cul d'un bout de la prairie à l'autre, tant qu'à la fin le sphincter venant à se lascher, ladite pie, par la rapidité de son vol en arriere, fut donner du cul contre un grand pommier, dont elle fit tomber plus de six mines de pommes, et l'asne eut le dos tout escorché, si qu'il fallut plus de six mois à Jean Gouin pour le guerir.

Il faut toujours en toute affaire
Regarder devant et derriere.

FIN.



TABLE DES ADDITIONS

A LA NOUVELLE FABRIQUE.

Par quel accident une fricassée de trippes fut roussie.	173
De deux petitz chiens barbets.	174
Du grand hyver.	176
Merveilleuse vertu d'un onguent.	177
Invention subtile pour voler.	178
Force merveilleuse d'un lievre qui s'enfuyoit.	179
Orage furieux.	180
Grande habileté de Nostradamus.	181
Comment fut tué un geai.	182
Comment des pulces'echapperent du feu.	183
D'un Asne dans un pré.	183



APPENDICE.



PRÉLIMINAIRE.

On n'entend pas traiter ici de l'origine et du fondement de la tradition, ou, pour mieux dire, de la légende du prêtre Jean. Cette question a été suffisamment débattue par les écrivains compétents, et, si l'on ne sait pas très exactement à quoi s'en tenir relativement au fait particulier qui a pu donner naissance à cette tradition, on sait du moins que cette tradition est d'une nature assez vague pour n'avoir aujourd'hui aucune importance historique. Nous nous contenterons donc de renvoyer les lecteurs curieux à l'excellente notice de M. d'Avezac, qui précède la *Relation des Mongols ou Tartares*, par frère du Plan Carpin, publiée par les soins de la Société de Géographie. Ils trouveront, dans cette notice, le résumé de ce qui a été dit de mieux et de plus plausible sur cette question.

Il nous paraît donc suffisant de rappeler, en quelques mots, que c'est vers le milieu du douzième siècle (1145) que fut signalée pour la première fois l'existence d'un souverain, jusque alors inconnu, qui réunissait dans sa personne la double autorité de l'Empire et du Sacerdoce ; qu'on plaçait à l'extrémité de l'Orient la résidence de ce souverain, et qu'on le désignait lui-même sous le nom de *Prêtre Jean*. Ces assertions plus ou moins bien établies furent accueillies sans discussion par la plupart des voyageurs et des historiens du moyen âge, et le temps en fit une tradition généralement acceptée.

La lettre attribuée au prêtre Jean, qui ne fut publiée que fort tard, et seulement vers la fin du quinzième siècle, ne paraît pas avoir soulevé alors aucune réclamation ou même éveillé quelque doute. Elle parut d'abord en latin, et M. Brunet, dans son *Manuel*, tome 2, page 722, en cite plusieurs éditions sans date, imprimées peu de temps avant ou après 1500.

Il en existe aussi plusieurs éditions françaises, dont nous donnons ici une description exacte.

1. Cy apres sensuyuent les nouuelles de la

terre de prestre Jehan, petit in-4°, goth., de 14 feuillets (le dernier blanc), de 25 lignes à la page; signatures A.-B. — Sans lieu, ni date, ni nom d'imprimeur ou de libraire.

2. Sensuiuent plusieurs nouuelletes et diversites estant en les bestes en la terre de prestre Jehan. — (*On lit à la fin :*) Cy finissent etc. — Imprime a Paris par Iean Treperel. — Petit in-4°, goth., de 8 feuillets (y compris le titre, auquel se trouvent la devise et la marque de Jean Treperel), de 29 lignes à la page.

Ces deux éditions sont très différentes d'aspect extérieur, de texte et d'orthographe. La première paraît être la plus ancienne. Dans la seconde le langage est évidemment rajeuni. La première doit être de la fin du quinzième siècle (de 1490 à 1495); la seconde a été probablement imprimée de 1500 à 1520.

Ces deux éditions offrent certainement en général la traduction française du même original; mais elles présentent aussi de nombreuses variantes. La première, moins complète dans quelques menus détails, contient un passage assez long qui a été omis dans la seconde.

J'indiquerai encore, pour mémoire, une autre

édition française, mentionnée par M. Brunet (*Manuel*, t. 3, p. 534), et publiée à Paris, par le petit Laurent, 1507, in-4°.

Je citerai enfin, d'après la même autorité, l'opuscule poétique suivant :

— La gran magnificentia del Prete Ianni signore dell India maggiore e della Ethiopia. — (*Au bas du dernier feuillet recto :*) Finito e questo trattato del massimo Prete Ianni pontefice e imperadore dell India e della Ethiopia composto in versi volgari per Messer Giuliano Dati Florentino, a laude della celestial corte et exaltatione della christiana religione. Amen. (Senza anno) in-4° de 4 feuillets, à deux colonnes, de 40 lignes.

« Version en cinquante-neuf stances de huit vers. La première page contient le titre ci-dessus et une grande planche gravée sur bois, représentant Prestre Jehan et ses cardinaux. Une autre gravure se voit au quatrième feuillet. »

On peut conclure de la description donnée ci-dessus des deux éditions françaises, imprimées en caractères gothiques, que, pour donner une nouvelle et correcte édition de cette curieuse *Lettre de prestre Jehan*, il a fallu faire une comparaison attentive et, en quelque sorte, une fusion bien entendue des deux textes. C'est

ce qui a été fait avec le plus grand soin, et nous pouvons affirmer, sans trop de présomption, que notre édition offre à la fois le texte le plus complet et le plus exact qui ait été donné jusqu'ici de ce curieux monument de la naïve crédulité de nos ancêtres (1).

Les exemplaires de la *Lettre de prestre Jehan* dont j'ai fait usage ont été mis à ma disposition avec une bienveillance dont je suis fort reconnaissant, par M. Potier, libraire, dont l'obligeance n'est jamais en défaut, et par un bibliophile éclairé, M. A. Cicongne, que l'on trouve toujours disposé à communiquer aux studieux les nombreux trésors de la précieuse bibliothèque qu'il a formée avec autant de goût que de persévérance.

J'ai peu de chose à dire des deux autres opuscules qui viennent à la suite de la *Lettre de prestre Jehan* ; le premier est une blquette

(1) La *Lettre de prêtre Jehan* a déjà été réimprimée en 1843, probablement d'après l'édition de Treperel, par les soins de M. Ferdinand Denis, dans un petit volume qui, sous un extérieur modeste, renferme une véritable science et d'excellents documents qui m'ont été fort utiles. Ce petit livre mérite à tous égards d'être signalé aux curieux ; il porte le titre suivant : *Le Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle du moyen âge*, par M. Ferdinand Denis. Paris, A. Fournier, 1843 ; in-32, de 376 pages.

que je n'ai placée ici qu'à cause de sa ressemblance avec les inventions de la *Nouvelle fabrique* ; le second, que j'ai traduit sur l'original latin, est écrit sérieusement ; mais le fait qu'il raconte a un caractère si merveilleux et si étrange que ce récit m'a semblé digne de figurer à la suite d'un recueil de merveilles peut-être moins extraordinaires, quoique de pure invention.

X.

Le 10 avril 1853.





*S'ensuivent plusieurs nouvelletés et divercités
estant entre les bestes, en la terre de pres-
tre Jehan.*

Prestre Jehan, par la grace de Dieu, roy tout puissant sur tous les roys chrestiens, mandons salut à l'Empereur de Romme et au Roy de France, noz amys. Nous vous faisons sçavoir de nous, de nostre estat, et du gouvernement de nostre terre : c'est assavoir de noz gens et des manieres de noz bestes. Et pour ce que vous dittes que noz Grecz ou gens gregeois ne s'accordent à adorer Dieu comme vous faictes en vostre terre, nous vous faisons sçavoir que nous adorons et croyons le Pere, le Filz et le Saint-Esperit, qui sont trois personnes en vne deité, et vng vray Dieu tant seulement. Et vous certiffions et mandons, par noz lettres scellées de nostre scel, de l'estat et maniere de nostre terre et de noz gens, et se riens voulez que faire puissions, mandez le nous, car nous le ferons de tresbon cueur; et si vous voulez venir par deça en nostre terre pour le bien que nous avons ouy dire de vous, nous vous ferons Seigneurs apres nous, et vous

donnerons grandes terres, seigneuries et habitacions pour le present.

Item sachez que nous avons la plus haulte et digne couronne qui soit en tout le monde ; aussi comme d'or, d'argent et pierres precieuses, et de bonnes fermetes, villes, citez, chasteaulx et bourgs.

Item sachez que nous avons en nostre puissance quarante et deux roys tout puissans et bons crestiens.

Item sachez que nous soustenons et faisons soustenir de nos aulmones tous les povres qui sont en nostre terre, soient privez ou estrangers, pour l'amour de Jhesucrist.

Item sachez que nous avons promis et juré en nostre bonne foy de conquerre le sepulcre de Notre Seigneur Jhesucrist, et aussy toute la terre de promission, et se vous voulez venir par deça, nous vous metrons, se Dieu plaist, à chemin, mais que vous ayez grande et bonne hardiesse en vous, ainsi comme il nous a esté raporté, et bon courage vray et loyal ; mais entre vous autres François, avez de vostre lignage et de voz gens qui sont avec les Sarrazins, et esquels vous avez fiance et cuydez qu'ils vous aident et doivent aider, et ilz sont faulx et traistres hospitaliers ; et sachez que nous les avons tous bruslez, ars et destruits, ceux qui estoient en nostre terre : car ainsi le doit on faire de ceulx qui vont contre la foy.

Item sachez que nostre terre est divisée en quatre parties, car les Yndes y sont. Et en la majeur Ynde gist le corps de saint Thomas l'a-

postre, pour lequel nostre Seigneur Jhesucrist fait plus demiracles que pour saintz qui soyent en paradis. Et icelle Ynde est es parties d'Orient, car elle est pres de Babilone la Deserte, et aussi elle est pres d'une tour qu'on appelle Babel. En l'autre partie, devers Septentrion, est grant abondance de pain et de vin et de chair, et de toutes choses qui sont bonnes à soustenir et nourrir corps humain.

Item en nostre terre sont les olifans et vne autre maniere de bestes que on appelle dramadaires : et chevaulx blans, et beufz sauvages qui ont sept cornes, et ours blans et lyons moult estranges de quatre manieres, c'estasavoir rouges, vers, noirs et blans; et asnes sauvages qui ont deux petites cornes; et lions sauvages qui sont grans comme ung mouton, et chevaulx vers qui courent plus que nulle autre beste et ont deux petites cornes.

Item sachez que nous avons oyseaulx qui s'appellent griffons, et portent bien ung beuf ou ung cheual en leur nid pour donner à manger à leurs petits oyseaulx.

Item sachez que nous avons une autre maniere de oyseaulx, lesquels ont seigneurie sur les aultres oyseaulx du monde, et ont couleur de feu, et leurs esles sont trenchentes comme rasoirs, et sont appelez Yllerions, et en tout le monde n'en a fors que deux, et vivent l'espace de soixante ans, et puis s'en vont noier en la mer. Toutesfoys, ilz pondent premier, et couvent deux ou trois eufz, lesquelz ilz couvent l'espace de quarante jours, et puis escluent

et deviennent petits oyseaulx. Et adonc les grans, c'estassavoir pere et mere, s'en partent et s'en vont noier en la mer, comme dit est; et tous oyseaulx qui adoncques les rencontrent leur font compaignie jusques à la mer, et ne se partent point de eux jusques à tant qu'ilz soient noiez; et, quand ilz sont noiez, ils retournent et viennent aux petits oyseaulx, et les nourrissent jusques à tant qu'ilz soient grans et qu'ilz puissent voler et leur vie pourchasser.

Item sachez que par deça sont aultres oyseaulx qui sont appellés tigres, et sont de si grande force et vertu qu'ilz emportent bien vng homme tout armé et son cheual, et le tuent.

Item sachez que en vne aultre partie de nostre terre, deça le desert, y a vne maniere d'hommes qui sont cornus, lesquelz n'ont que vng œil devant et trois ou quatre derriere, et y a des femmes qui sont pareilles aux hommes.

Item en nostre terre y a vne autre maniere de gens qui ne vivent fors que de chair crue d'ommes et de femmes et de bestes, et ne doubtent point à mourir. Et quant l'ung d'eulx est mort, et fust leur pere ou leur mere, ilz les mangent tous crudz, et dient que bonne chose naturelle est de menger chair humaine, et font ce en remission de leurs pechés, et celles gens sont mauldis de Dieu, et sont appelez gotz et magotz, et est plus de nacions de celles gens que de toutes aultres gens, lesquelz se espondront par tout le monde à la venue de l'Antecrist. Car ilz sont de son aliance et de sa

compaignie : et celles gens sont ceulx qui encloyrent le roy Alexandre dedans Macedoine et le mirent en prison, et leur eschappa. Toutesfoys Dieu leur enuoyera du ciel fouldre et feu ardent, qui tous les ardra et confondra, et l'Antecrist aussi, et par telle maniere seront destruitz et gastez : toutesfoys nous en menons bien de ces gens avec nous en la guerre, quant nous y voulons aller, et leur donnons congé et licence de menger noz ennemis, quant ilz les peuvent gaignier, si que de mille n'en demeure vng qui ne soit devoré et gasté, et puis les faisons retourner en leur terre, car s'ilz demoureroient longuement avec nous, ils nous mangeroient tous.

Item nous avons vne aultre maniere de gens en nostre terre qui ont les piez rons comme vng cheual, et aux talons derriere ont quatre costes fortes et trenchans, de quoy ilz se combattent tellement que nulles armeures ne leur peuvent durer, et sont bons crestiens, et labourent volentiers leur terre et la nostre et nous donnent grans truaiges (*tributs*) chascun an.

Item nous avons en vne aultre partie du desert vne terre qui dure soixante-dix journées de long et quarante de large : on l'appelle Feminée la grant. Et ne cuydez pas que ce soit en terre sarrazine; car celle que nous disons est en nostre terre, et en icelle terre sont trois roynes, sans les aultres dames qui tiennent leurs terres d'elles.

Et quant icelles troys roynes veulent aller en bataille, chascune d'elles maine avecques soy

cent mille femmes en armes, sans les aultres qui mainent les chariotz, les chevaux, les olyffans qui portent les armes et les viandes, et sachez qu'elles se combattent fort comme si elles fussent hommes. Et sachez que nulz hommes masles ne demeurent avec elles fors que dix jours, lesquels durant ils se peuvent deporter et solacier avecques elles et engendrer, et non plus, car si plus y demeuroient ilz seroient morts. Mais ilz s'en peuvent bien aller et estre dix jours dehors leur pays, et puis au bout des dix jours ils peuvent retourner et y estre aultres dix jours comme d'avant.

Item celle terre est environnée d'un fleuve qui vient de paradis terrestre, et est appelée Cyson, et est si grant que nul ne le peut passer si non en grandes nefz ou grans barques.

Item sachez que auprès de ce fleuve a vne autre riviere que on appelle Piconie, qui est assez petite et ne dure que dix journées de long et six de large, et les gens sont aussi petits comme icy ung enfant de sept ans, et leurs chevaux petits comme vng mouton, et sont bons crestiens et labourent volentiers, et nulle personne ne leur fait guerre fors que les oyseaulx qui viennent chascun an, quant ils doivent cueillir leurs bledz et semer et vendenger. Et adoncques le roy d'icelle terre s'arme de tout son pouoir contre lesdits oyseaulx, et font grant tuerie les ungs contre les aultres. Et puis les oyseaulx s'en retournent.

Item sachez que en nostre terre sont les sagittaires qui sont depuis la saincture en amont

en fourme d'homme et en aval en fourme de cheval, et portent en leurs mains arcs et fleiches, et traient plus fort que nulle autre maniere de gens, et mengent chair crue.

Item sachez aussi que certaines manieres d'aultres gens y a en nostre terre lesquelles gisent hault sur les arbres de peur des dragons et des aultres bestes, et les prennent aucuns de nostre court et les tiennent enchaisnez, et les gens y viennent les veoir par grant merveille.

Item sachez que en nostre terre sont les licornes qui ont en leur front vne corne tant seulement, et si en y a de trois manieres : de vers, de noirs, et aussi de blans; et occisent le lyon aucunesfois. Mais le lyon les occist moult subtilement; car quant la licorne est lassée, elle se met de costé vng arbre, et le lyon va entour, et la licorne le cuyde frapper de sa corne, et elle frappe l'arbre de si grand vertu qu'elle ne la peut oster : adoncq le lyon la tue.

Item sachez que en l'autre partie du desert sont les Joyans qui souloient avoir XL coudées de hault, et maintenant n'en ont que vint, et ne peuvent yssir du desert; car à Dieu ne plaist mie. Car se ilz estoient dehors ilz pourroient bien combatre à tout le monde.

Item sachez que en nostre terre y a vng oyseau qui est appelé Fenix, et est le plus bel oyseau de tout le monde; mais en tout le monde n'en y a que vng, lequel vit cent ans, et puis se monte vers le ciel, si près du soleil, tant que le feu se prent à ses helles, et puis descend en

son nid et se art. Et des cendres de luy se con-
crist vng verqui se tourne et devient oyseau,
en la fin de cent jours, aussi beau comme par
devant estoit son pere.

Item en nostre terre y a habondance de pain,
de vin, de chair et de toutes choses qui sont
bonnes à soustenir corps humain.

Item sachez que en vne partie de nostre
terre ne peut entrer nulle beste qui de sa na-
ture porte venin.

Item sachez que entre nous et les Sarrazins
court une riviere que l'on appelle Ydonis, la-
quelle vient de paradis terrestre, et est toute
plaine de pierres precieuses, et court par nostre
terre en maintes parties de petites rivières et
grandes, et là trouve on moult de pierres ;
c'estassavoir esmeraudes, safirs, jaspis, cas-
sydoines, rubis, charboucles, scobasses, et
plusieurs aultres pierres precieuses que n'ay
pas nommées, et de chascune sçavons le nom
et la vertu.

Item sachez que en nostre terre a vne herbe
appellée permanable ; et qui la porte sur soy,
il peut enchanter le dyable, et luy demander
qui il est, et où il va, qu'il fait par terre, et le
peut-on faire parler : et pour ce le dyable n'ose
estre en nostre terre.

Item sachez que en nostre terre croist le poi-
vre, lequel n'est jamais semé, et croist entre les
arbres : et quant il est meur, nous mandons noz
hommes pour le cueillir, et ilz mettent le feu de-
dens le bois, et tout se art : et quant le feu est
passé, ilz font grans monceaux de poyvre et le

vente l'en au vent, et puis on le porte à l'ostel, et le lave on en deux ou trois eaues, et puy's on le fait secher au soleil; et en icelle maniere devient il noir, bon et fort.

Item sachez que en nostre terre a une montaigne appelée Olimphas, et au pié d'icelle montaigne a vne fontaine que qui en peut boire de l'eau troys foys à jeun, il n'aura maladie de trente ans, et quant il en aura beu il luy sera advis que aura mengé des meilleurs viandes et espices du monde, pource qu'elle est toute plaine de grace de Dieu et du Saint Esperit. Et qui se peut baigner en icelle fontaine, s'il est en l'aage de deux cents ans ou de mille, il retournera en l'aage de trente ans par semblance; et sachez que nous fusmes nez et sanctifiez au ventre de nostre mere, et si avons passez cinq cens soixante et deux ans, et nous sommes baignez dedens la fontaine six foys.

Item sachez que en nostre terre est la Mer d'Araine, et court moult fort, et fait ondes terribles, et nul homme ne la peut passer fors que nous, pour rien qu'il face, et nous faisons porter à nos griffons, ainsy comme fist Alexandre quant il alla conquerre certaines places en ce-luy pays.

Item, de cousté celle mer, passe vng fleuve et en celuy treuve l'en moult de pierres precieuses, et maintes bonnes herbes, qui sont bonnes en toutes medecines.

Item sachez que entre nous et les Juifs passe vne riviere qui est plaine de pierres precieuses, et court tant fort que nulle personne ne la peut

passer excepté le samedi qu'elle repose, et tout ce qu'elle treuve, elle emporte en la Mer d'Arayne. Item en celle partie a ung pas qu'il nous fault garder, car nous avons en icelle frontiere quarante et deulx chasteaulx, plus beaux et plus fors qui soient au monde, et avons gens qui les gardent, c'estassavoir dix mille chevaliers, et six mille arbalestriers, et quinze mille archiers, et quarante mille sergents à cheval et en armes, qui gardent les passages devant ditz, pour tant que si le grand Roy d'Israel venoit avec sa compagnie, ne puisse passer avec ces Juifz, lesquelz sont plus bien deux foys que de Crestiens ni de Sarrazins, car ils tiennent les deux parties du monde, et sachez que le grant Roy d'Israel a avec soy troys cens roys et quatre mille princes que ducs que cōntes, tous Juifz et qui à luy obeissent.

Item sachez que si les Juifs povoient passer iceluy pas, tous seroient morts, Crestiens et Sarrazins.

Item sachez que nous laissons passer chascun samedi huit cens ou mille Juifs pour marchander avec nos gens. Mais ilz n'entrent point dedens nos fermetes, mais marchandent dehors, de la doubte que nous avons d'eulx, et ne marchandent fors que en placques d'or et d'argent, car ilz n'ont point d'autre monnoye, et quant ilz ont fait leur marchandise, ilz s'en retournent en leurs pays.

Item sachez que nous avons quarante et deux chasteaulx qui sont près l'ung de l'autre d'un trait d'arbaleste et non plus.

Item sachez que nous avons à vne lieue près de là vne cité qui s'appelle Orronde la grant, la plus belle et la plus forte qui soit au monde. Et ung de nos roys la garde, lequel reçoit du grand Roy d'Israel le tribut, car il nous doit chascun an deux cens chevaulx chargez d'or et d'argent et de pierres precieuses, et oultre, la despense qui se fait en icelle cité et es dessus-ditz chasteaulx.

Item sachez, quant nous leur faisons guerre, nous occisons trestous ceulx qui sont en nostre terre. Et pour ce ne s'osent mouvoir ne faire guerre. Et sachez que les Juifves sont les plus belles femmes du monde et les plus chauldes, et sachez que pres d'iceluy fleuve, qui est d'Arayne, vient la mer areneuse, et nul homme ne la peut passer, fors quant le vent fiert dessus : adonc s'espand par la terre, et le peut on bien passer, mais que on se haste de retourner. Car se on ne le faisoit, on demeureroit dedans la mer, et toute l'arenne qui ne s'en peut retourner se convertist en pierres precieuses, et nul ne les peut vendre jusques à tant que nous les ayons veües, et se nous les voulons avoir, nous les pouvons prendre à l'estime de nos marchans, et se nous ne les voulons, ilz les portent où ilz veulent.

Item, en vne partie de nostre terre, a vne montaigne que nul ne peut habiter, pour la très grant chaleur qui y est, et illec se nourrissent aucuns vers qui ne peuvent vivre sans feu. Et au pié de cette montaigne nous tenons tousjours quarante mille personnes qui font

illec grant feu. Et quant iceulx vers sentent la chaleur du feu, ils yssent de la terre et entrent au feu, et illec font ung poil itel comme les vers qui font la soye; et d'iceluy poil faisons noz robbes et celles à noz femmes, pour vestir aux festes annuelles. Et quant nous voulons laver icelles robes, nous les mettons au feu, et lors se retournent belles et fresches comme devant.

Item sachez que nul roy crestien n'a tant de richesses comme nous avons, pour ce que nul homme ne peut estre povre en nostre terre, mais qu'il vueille gaigner.

Item sachez que monseigneur saint Thomas fait plus de miracles vers nous que saint qui soit en paradis, car il presche vne foys l'an corporellement en son eglise à toutes gens et presche en vng de nos palays que vous orrez.

Item sachez que en vne aultre partie de nostre terre, y a des gens d'estrange façon, c'est assavoir qui ont corps d'homme et la teste de chien, et peut on entendre leur langaige; et sont bons pescheurs, car ilz entrent de nuyt et de jour au plus parfons de la mer, et sont vng jour sans yssir dehors, et prennent de telz poissons qu'ilz veulent, et viennent tout chargez en leurs maisons qui sont sous terre. Et nous espions où ilz les mettent, et en prenons tant que nous voulons. Et sachez que icelles gens font assez de maulx à nos bestes saulvaiges, car ilz les mengent et se combattent contre gens d'armes et archiers. Et font souvent de telles batailles.

Item en nostre terre a vne maniere d'oyseaulx

qui trop malement sont de plus chaulde nature que les aultres. Car quant ilz veulent pondre, ilz pondent au fons de la mer et font xxx eufz, et quant ilz veulent retourner ilz montent sur le hault de l'air, au droit de leurs eufz, et à la chaleur d'eulx et de l'air, ils couvent leurs eufz et deviennent oyseaulx, et au chef de xx jours, yssent de la mer, puis s'en vollent, et nous en prenons plusieurs. Car ilz sont bons à menger tant comme ilz sont jeunes, et se nature estoit faillye à homme ou à femme, mais qu'ilz menguassent de ces oyseaulx, tantost leur nature retourneroit, et seroient plus fors que par devant.

Item en nostre terre est l'arbre de vie, duquel sault le cresseme, et icelluy arbre est tout sec, et vng serpent le garde, et veille tout l'an, le jour et la nuyt, fors que la nuyt de la saint Jehan qu'il se dort jour et nuyt. Et adonc nous allons à l'arbre pour avoir du cresseme, et en tout l'an n'en yssent que trois livres qui viennent goutte après goutte, et quant nous sommes auprès d'icelluy cresseme, nous le prenons, et puis nous en retournons tout bellement, de peur que le serpent ne s'esveille : et icelluy arbre est près de paradis terrestre d'une journée. Et quant ledit serpent est esveillé, il se courouce et crye tant fort que on l'entend d'une journée de loing ; et si est deulx foys plus grant que vng cheval, et a neuf testes et deux esles, et court après, ça et là. Et quant nous avons passé la mer, il s'en retourne, et nous portons le cresseme au patriarche de Saint Thomas, et ycelluy le sacre, de quoy

nous sommes tous baptisez, nous crestiens : et le demourant, nous l'envoions au patriarche de Jherusalem, et icelluy l'envoye au Pape de Rome; lequel le sacre et multiplie par huile d'olive, et puis l'envoye par toute crestienté de dela la mer.

Item en nostre terre n'a nulz larrons privez ne estrangers; car Dieu et saint Thomas les confondroient, et nous les ferions mourir de mauvaise mort, si nous les y savions.

Sachez que nous avons chevaulx vers qui portent vng chevalier tout armé iii ou iiii jours sans menger.

Item quant nous allons en bataille, nous faisons porter devant nous, par quatorze roys aournez d'or et d'argent, quatorze confanons aournez de diverses pierres precieuses; et aultres roys qui viennent après portent bannieres de cendal moult richement aournées.

Item sachez que devant nous vont armez quarante mille clerks et autant de chevaliers et deux cens mille hommes à pié, sans les charrettes qui portent les viandes, et sans les olifans et les chameaulx qui portent les armures.

Item quant nous allons en bataille nous recommandons nostre terre au patriarche de Saint-Thomas.

Item sachez que quant nous chevauchons simplement, nous faisons porter devant nous vne croix de bois, tant seulement pource que nous ayons remembrance de Nostre Seigneur Jhesuscrist, qui souffrit mort et passion pour touz pescheurs delivrer de la mort d'enfer.

Item à l'entrée de chascune de noz citez sont troys croix de bois, qui signifient les deux croix où les deux larrons pendirent, et celle où nostre seigneur Jhesuscrist fut crucifié, affin que les gens adorent la sainte croix.

Item quant nous chevauchons simplement, nous faisons aussi porter devant nous vn bassin d'or plain de terre, en signe que nous sommes tous venus de terre, et qu'il nous fault en terre retourner, et faisons porter vng aultre bassin tout plain d'or, pour monstrier que nous sommes le plus puissant roy et le plus digne de tout le monde. Item sachez que nulle personne n'ose faire le peché de luxure en nostre terre, car incontinent il seroit ars ou bruslé; et pour ce establit Dieu le sacrement de mariage. Item sachez que nulle personne n'ose mentir en nostre terre, car il seroit mort ou pendu.

Item sachez que nous visitons tous les ans le benoist corps de saint Daniel le prophete, qui est en notre desert, et menons avec nous dix mille clerks, autant de chevaliers, et deux cens chasteaulx que nous faisons mener sur olifans, qu'on dresse de nuyt, pour nous garder des dragons qui ont sept testes sur chascun d'eulx. Et sachez que en celuy desert y a des meilleures dattes, qui pendent es arbres et sont bonnes vertes et meures, yver et esté, et dure le desert quatre vintz et soixante journées, et illecques [entour (1) est l'entrée de nostre terre, et qui

(1) Toute la partie du texte qui se trouve comprise entre deux crochets appartient à l'édition la plus an-

va par le desert ne treuve ville ne chasteau, de xl journées, et on n'a mestier de porter viandes, car on treuve du fruit devant dit assez, qui saoule un homme, ainsi comme il est rempli de la grace de Dieu.

Item que ung messagier ne pourroit aller par toute nostre terre en xv moys, tant est grande.

Item que nostre palais est en la maniere que je vous diray ; car l'entrée est de telle maniere que ne peut ardoir pour nul feu qui soit, et sur le palais a deux polmeaux d'or, et sur chascun polmeau a deux charboucles, pour quoy il resplandit de nuyt et de jour, et les grans portes de nostre dit palais sont de cassidoine meslée avec pierres precieuses, et le portail de libane, et fenestres de cristal, et noz tables de marbre, et devant nostre palais a une place en la quelle nos jouvenceaux se deportent chascun jour.

Item sachez que la chambre où nous gisons est toute couverte d'or et de pierres precieuses.

Item que le lit où nous gisons est tout semé de saphirs, pour ce que nous avons chasteté en nous, et nous avons belles femmes, et nous ne gisons avec elles que trois moys l'an ; c'estas-savoir en may, en octobre et en janvier, et est tant seulement pour engendrer.

Item que devant la porte de nostre palais y a ung mirouer au milieu de la place, lequel Virgille par son engin y mist, et le voit on de

oienne, et comble ainsi une lacune évidente de l'édition de Treperol.

xv journées de loing, et convient pour aller audit mirouer monter par trois cents lxx pas de degrez, tous faictz de pierres precieuses.

Item sachez que en nostre court viennent chascun an xv roys, et xl ducz et xl contes, pour nous faire aulcun service que ilz nous doibvent faire chascun an, sans les François qui nous font service chascun jour.

Item que nous faisons tous les François qui viennent en nostre terre chevaliers, et leur donnons bonnes villes fermées et grans terres, car ils gardent nostre terre, et nostre table, et nostre chambre, et pource nous nous fyons en eulx plus que en nulles autres gens.

Item sachez que en nostre table mangent chascun jour xx archevecques et xl eveccques, et le patriarche de Saint Thomas qui se siet à table au dessubz de nous,] pour ce qu'il a le pouvoir du pape de Rome, et avons autant d'abbés comme il y a de jours en l'an, et chascun vient chanter vne foys l'an en l'autel saint Thomas, et nous y chantons toutes les festes annuelles : et pour ce sommes nous appelé prestre Jehan, car nous sommes prestres selon le sacrifice de l'autel, et roy selon justice et droicture. Et sachez que je suis sanctifié avant que je fusse né. Car Dieu envoya à mon pere vng ange, lequel luy dist : qu'il fist vng palays qui seroit, par la grace de Dieu, chambre de paradis pour ton enfant qui est à venir : car il sera le plus grant roy terrien de tout le monde, et vivra longtemps ; et qui sera au palais n'aura fain ne soif, et ne pourra mourir. Et quant mon

pere se esveilla de son dormir, il eut grant joye, et commença le palays, tel comme vous orrez.

Premierement, les paroyz sont de cristal et la couverture de dessus est de pierres precieuses, et par dedens est aournée de estoilles, en semblance de celles des cieulx, et le pavement est de cristal, et audict palays ne trouverez fenestre ne porte; et dedens le palays a quatre mille et deux cents pilliers faictz d'or et d'argent, et de pierres precieuses de toutes manieres. Et illecques tenons nostre court es festes annuelles, et saint Thomas presche aux gens. Item, y a au millieu dudit palays vng pillier que Dieu y posa, et audit pillier Dieu y a fait vne grace : car dudit pillier sault vin, et eaue, et qui en boit n'a desir des biens temporelz; ne scet on où elle va, ne dont elle vient.

Item vne aultre grant merveille y a en nostre palays, c'estassavoir que nul menger ni boyre n'y est appareillé, fors que en vne escuelle, vng gril et un tailloir, qui sont pendus à vng pillier. Et quant nous sommes à table, et nous desirons avoir viandes, elles nous sont appareillées par la grace du Saint Esperit; et sachez que tous clercs qui au monde sont ne sauroient dire ne retraire les biens qui sont en nostre palays et en nostre chapelle. Et sachez que tout ce que nous vous avons escript est vray comme Dieu, et ne menterions pour riens, car Dieu et saint Thomas nous confondroient, et perdrions nos dignitez.

Se vous voulez de nous quelque chose que nous puissions, mandez le nous; car nous le

ferons de tresbon cuer. Et vous prions qu'il vous soit en remembrance du saint passaige et que ce soit prochainement ; et ayez bon cuer, grande hardiesse en vous, et soiez remembrans de mettre à mort ces faux templiers et payens ; et vous prions que vous nous envoyez responce par le porteur de ces presentes ; et prions au roy de France qu'il nous saulve tous ces crestiens de delà la mer, et qu'il nous envoie aucun vaillant chevallier, qui soit de la bonne generation de France, en priant Nostre Seigneur qu'il vous doint perseverance en la grace du Saint Esperit. Amen.

Donné en nostre saint palays, l'an de nostre nativité cinq cens et vii.

Cy finissent les diversités des hommes, des bestes et des oyseaulx qui sont en la terre de prestre Jehan.





La grande et merveilleuse prinse que les Bretons ont faicte sur mer depuis trois semaines en ça.

Très-cher seigneur et amy,

Je vous rescriptz des nouvelles de par deçà,
et sont telles :

Des nouvelles de par deçà,
Depuis trois semaines en ça :
L'on a prins, comme me remembre,
Entre deux roches, à Saint-Remembre,
Vne merveilleuse balaine
Cornue comme une beste à laine :
Cela est seur et approuvé ;
En laquelle on a trouvé,
Sans les chairs sallées et biscuyt,
Cinq cens soixante-dix-huict
Brigandines, dedans son corps,
Sans les sengles, brides et mors :
Et qui plus est vingt-huict hunes,
Dix-huict mastz bien assortez
Avoit le long de ses costez

Qui luy rompoient boyaulx et trippes :
Et si avoit dix-neuf pipes
Pleines de pouldre à canon ,
Entre le foye et le poulmon ,
Quatorze ou quinze ampans grans :
Sachez que les yeulx sont bien grans ,
Quar mareschaulx et charpentiers
Ont esté quinze jours entiers
A luy mettre hors de la teste.
De la queue vous veulx parler ,
Laquelle ils ont voulu saller :
Mais pour ce que c'est honneste membre ,
Les religieux de Sezembre
L'ont donnée à la parroisse Saint-Malo ,
Pour faire asperges lavabo ,
Et arouser jusques à Dinan
Et par de la Doul , ce dit l'en.
Tous ceulx qui en sont arousez ,
Soyent taigneux , crasseux ou pelez ,
Sont absoubz de peine et de coulpe.
Son cuyr plus fin que ung cordouen
Fut envoyé taindre à Rouen ,
Pour faire mantes et couvertes :
Ses mammelles furent ouvertes ,
Dont il yssit laict et formaige
Assez pour tout l'humain lignaige.

Petite pièce publiée, en caractères gothiques, vers
le commencement du seizième siècle, sans date et sans
nom d'imprimeur, in-16.



Conversation entre deux Rossignols.

« Comme je sais, mon cher Gesner, que vous écrivez en ce moment sur les oiseaux, j'ai hâte de vous faire connaître le fait merveilleux de plusieurs rossignols imitant parfaitement la voix humaine, ce que je n'eusse jamais voulu croire, si ce fait n'était rigoureusement exact, et si je n'eusse vu de mes propres yeux et entendu de mes deux oreilles ce que j'ai à vous raconter. A l'époque de la dernière diète de Ratisbonne, en 1546, je me trouvais logé, dans cette ville, à l'auberge de la Couronne d'or, dont le maître avait trois rossignols, renfermés séparément, chacun dans une cage entièrement privée de lumière. C'était au printemps, époque de l'année où vous savez que ces oiseaux, en liberté, chantent presque continuellement et sans paraître se lasser. J'étais alors fort tourmenté de la gravelle et en proie à de longues et pénibles insomnies. Vers minuit et après cette heure, lorsque la maison était plongée dans le plus profond silence, j'entendis parfaitement, entre deux de ces oiseaux, des conversations fort vives et des colloques

très animés ; ils imitaient à s'y méprendre le langage de l'homme , et parlaient allemand de manière à me rendre immobile de surprise et d'admiration. Ils s'entretenaient donc ainsi, dans les ténèbres et à la faveur du silence , de tout ce qu'ils avaient entendu pendant ce jour, et de ce qui avait fait l'objet de leurs réflexions. Ces deux oiseaux , qui faisaient ainsi preuve d'un rare talent d'imitation , étaient placés dans leurs cages, à dix pieds environ de mon lit; le troisième était beaucoup plus éloigné de moi, ce qui ne me permettait pas de l'entendre distinctement. Quant aux deux autres , il était véritablement curieux de les entendre s'appeler, se provoquer l'un l'autre à la conversation , sans que leurs voix se confondissent jamais , tant ils semblaient mettre de soin et d'attention à ne parler que chacun à leur tour.

» Outre les propos vulgaires et les conversations familières qu'ils répétaient pour les avoir entendus et recueillis dans la journée, de la bouche des habitués de l'auberge, qui mangeaient dans cette salle, ils s'entretenaient devant moi de deux faits particuliers dont je vous parlerai plus bas. Leur conversation durait jusqu'au jour, c'est-à-dire jusqu'au moment où le bruit recommençait dans l'auberge. Ils se mettaient alors à chanter de leur voix naturelle et ordinaire, de telle sorte qu'on n'eût jamais pu leur soupçonner un tout autre talent.

» Après deux ou trois nuits données à la curiosité et à la surprise , je demandai au maître

de l'auberge si quelqu'un avait coupé le filet à ces rossignols et leur avait appris à parler ; il me répondit que non. J'insistai et lui demandai s'il avait jamais remarqué que ces oiseaux causassent pendant la nuit, et s'il avait entendu ce qu'ils disaient. Il me répondit encore négativement, de même que tous les gens de la maison auxquels je fis la même question. Quant à moi, qui passais à peu près mes nuits entière sans fermer l'œil, je ne manquais pas, en toute occasion, de prêter l'oreille à la conversation de ces petits animaux, et je ne cessais d'admirer tous les jours leur émulation et leur habileté.

» L'une des histoires qui les occupaient concernait le sommelier de l'auberge, dont la femme ne pouvait se décider à suivre son mari, qui se disposait à partir pour rejoindre l'armée. Le mari, autant que j'ai pu en juger par la conversation des rossignols, insistait vivement pour que sa femme quittât l'auberge, et cherchait à la déterminer par la perspective du butin qu'il se promettait. Celle-ci se montrait fort récalcitrante à cet égard, et annonçait qu'elle voulait se fixer à Ratisbonne ou à Nuremberg. La discussion avait été très animée, très chaude même, à ce qu'il paraît ; mais elle avait eu lieu tout-à-fait sans témoins, et à l'insu du maître de la maison. Dans ce débat entre mari et femme, il était échappé sans doute à l'un et à l'autre certains mots fort grossiers et assez mal sonnans pour des oreilles délicates, car ces deux oiseaux les répétaient sans le moindre

souci de leur valeur, comme de petits êtres incapables de discerner ce qu'on peut dire et ce qu'il faut savoir taire. Cette aventure les avait vivement frappés, car elle fit l'objet de leur conversation pendant plusieurs nuits de suite, et ils la répétaient toujours de la même manière.

» L'autre conversation suivie que j'ai entendue roulait sur la guerre qui se préparait contre les protestants, et semblait en quelque sorte la prévision et le présage de ce qui eut lieu réellement quelque temps après. A ces propos se mêlait le récit de ce qui avait été fait tout récemment contre le duc de Brunswick. Tous ces faits et leurs détails avaient sans doute été recueillis par ces petits oiseaux dans la conversation des gentilshommes et des gens de guerre qui se réunissaient fréquemment à dîner dans cette auberge, et qui parlaient à table de ce qui les intéressait si vivement.

» Toutes ces conversations des rossignols n'avaient jamais lieu, ainsi que je l'ai déjà dit, que dans le silence de la nuit; pendant le jour, ils se taisaient ou n'échangeaient entre eux que quelques mots insignifiants, saisis dans les propos des convives; ils étaient muets le plus souvent, et paraissaient, pour ainsi dire, plongés dans leurs pensées.

» Je n'avais jamais voulu croire à ce que dit Plin de ces petits oiseaux et aux merveilles qu'il en raconte, et je serais encore aujourd'hui tout aussi incrédule à cet égard, si je n'avais vu et entendu moi-même ce que je viens de

vous raconter. Je vous l'écris donc sur-le-champ, mon cher Gesner, et un peu à la hâte, en supprimant les trop longs détails pour que ma lettre vous arrive à temps. »

Cette lettre, écrite en latin, mais non signée, a été insérée intégralement par Gesner dans son livre *De Avibus*, livre 3, et reproduite par Franz (Franzius) dans le singulier et curieux ouvrage qui porte le titre suivant :

Historia animalium sacra, in qua plerorumque animalium præcipuæ proprietates in gratiam studiosorum Theologiæ et Ministrorum Verbi usum iconologicum breviter accomodantur a Wolfgango Franzio. Wittebergæ, 1612, petit in-8°. Pagg. 561 — 564.



CATALOGUE
DE LA
BIBLIOTHÈQUE
ELZEVIRIENNE

Et des autres ouvrages
DU FONDS DE P. JANNET



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire
Rue de Richelieu, 15

—
Janvier 1857



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avertissement.	3
Théologie.	7
Morale.	8
Beaux-Arts.	9
Belles-Lettres :	
I Linguistique.	10
II Poésie.	10
III Théâtre.	22
IV Romans.	29
V Contes et Nouvelles.	30
VI Facéties.	32
VII Polygraphes et Mélanges.	34
Histoire :	
I Voyages.	45
II Histoire de France (<i>Collection générale de Chroniques et Mémoires</i>).	45
III Histoire étrangère.	46
Ouvrages de différents formats.	47
La propriété littéraire et artistique, Courrier de la librairie.	52
Manuel de l'amateur d'estampes.	53
Recueil de Maurepas.	53
La <i>Muse historique</i> de Loret.	54
Library of old authors.	55

Tous les volumes de la *Bibliothèque elzevrienne* se vendent reliés en percaline, non rognés et non coupés, sans augmentation de prix.

Il a été tiré de chaque volume quelques exemplaires sur *papier fort*, qui se vendent le double du prix des exemplaires ordinaires.



AVERTISSEMENT

Au mois de septembre 1852 — il y a quatre ans — je fis imprimer un prospectus dans lequel je disais :
 « Pour un très grand nombre de personnes — et de personnes instruites — la littérature française se compose des ouvrages d'une vingtaine d'auteurs du XVII^e siècle et du XVIII^e ; la poésie française commence avec Boileau, le théâtre avec Corneille, le roman avec Le Sage. Tout ce qui est antérieur est dédaigné comme produit d'une époque barbare.....

« En fixant ainsi au milieu du dix-septième siècle l'origine de notre littérature, on supprime précisément ce qu'elle a de spontané, de vraiment national. A partir de cette époque, en effet, nos écrivains, familiarisés avec les lettres grecques et latines, ne songent plus qu'à imiter les modèles d'Athènes et de Rome, et l'on voit tomber dans un oubli profond tout ce qui constitue notre littérature du moyen âge, si riche et si variée, ces légendes naïves, ces épopées chevaleresques, ces mystères, et, enfin, ces poésies légères ou satiriques, ces contes, ces facéties, partie d'autant plus importante de notre littérature

qu'elle représente plus essentiellement le côté saillant de l'esprit national.

« Si ces richesses littéraires sont généralement ignorées, ce n'est pas, il faut être juste, qu'on n'ait rien fait pour les tirer de l'oubli : quelques écrivains de la fin du siècle dernier y ont travaillé avec plus de bonne volonté que de bonheur. Plus tard, d'importantes publications ont eu lieu ; mais il s'en faut que la mine soit épuisée. Ajoutons que la plupart des ouvrages du moyen âge publiés dans ces derniers temps ont été tirés à petit nombre, se vendent fort cher, et ne sont pas réellement à la portée du vrai public.

« Aujourd'hui cependant l'élan est donné. Le public veut connaître cette époque ignorée et si long-temps calomniée, le moyen âge. »

Ce prospectus annonçait une Revue mensuelle qui devait paraître à partir du mois de janvier 1853, et reproduire les principaux monuments de la littérature du moyen âge. Mais je ne tardai pas à abandonner le projet de cette publication périodique. Je pensai qu'il valait mieux publier chaque ouvrage séparément, en volumes d'un format commode, dignes de tous par leur exécution matérielle, à la portée de tous par la modicité de leur prix. Le plan de la *Bibliothèque elzevirienne* était trouvé, du moins quant à la partie matérielle. Au point de vue littéraire, il fallait le compléter. Il ne s'agissait plus exclusivement du moyen âge : avec ma nouvelle combinaison, il devenait possible d'étendre considérablement mon cadre, et de reproduire une foule d'ouvrages postérieurs au moyen âge, mais précieux pour l'étude des mœurs, de la littérature et de l'histoire ; de pla-

cer dans un nouveau jour, au moyen de travaux consciencieux, les chefs-d'œuvre de notre littérature classique.

Je me mis immédiatement à l'œuvre. En donnant à ma collection le titre de *Bibliothèque elzevirienne*, je m'imposais des obligations difficiles à remplir. Les petits volumes sortis des presses des Elzevier sont imprimés avec une perfection qui fera toujours l'admiration des connaisseurs. La netteté des caractères, l'élégance des ornements, la qualité du papier, tout concourt à faire de ces volumes des livres admirables. La typographie a fait d'immenses progrès depuis deux siècles sous le rapport des moyens d'exécution, mais quant aux résultats, il n'en est pas de même. Les plus beaux livres de notre époque sont imprimés dans un format peu commode, sur du papier très blanc, brillant, glacé, satiné, mais brûlé, cassant et d'une qualité déplorable, avec des caractères mal proportionnés et difficiles à lire. Rien de tout cela ne pouvait me convenir. Je n'eus pas grand'peine à trouver le format : c'est celui des Elzevier un peu agrandi, avec cette différence que la feuille est tirée in-16, ce qui donne des volumes plus réguliers que l'in-12 des Elzevier. Le papier, il fallut le faire fabriquer, car on ne fait plus guère de papier de fille ; filigrane, qui reproduit mon nom, prouve la destination de celui que j'emploie. Quant aux caractères, je fis faire des fontes de ceux qui me parurent les plus convenables, en attendant qu'il me fût possible d'employer ceux que je devais faire graver. Les ornements furent copiés par M. Le Maire, un graveur habile, sur ceux dont se servaient les El-

zevier. Les imprimeurs se prêtèrent à des modifications qui assuraient la régularité du tirage. Tout cela prit beaucoup de temps, et les neuf premiers volumes de la *Bibliothèque elzevirienne* furent mis en vente seulement au mois d'août 1853.

Ma collection fut accueillie avec faveur. Le public se chargea de prouver qu'elle répondait à un besoin. La critique se montra d'une extrême bienveillance. Bref, le succès de la *Bibliothèque elzevirienne* fut assuré dès l'apparition des premiers volumes, et depuis il ne s'est pas démenti.

Je n'ai pas voulu jusqu'ici donner un catalogue détaillé des ouvrages qui doivent composer la *Bibliothèque elzevirienne*. Je craignais de fournir des indications utiles à des concurrents peu scrupuleux. C'est un fait malheureusement trop connu que, lorsqu'une nouvelle combinaison de librairie réussit, chacun se croit autorisé à marcher dans la voie de l'inventeur. Mais, pour moi, le danger s'amoindrit chaque jour : le nombre des volumes déjà publiés et des volumes prêts à paraître, le matériel dont je dispose, l'affection des érudits qui veulent bien concourir à l'accroissement de ma collection, et, enfin, la bienveillance du public, tout tend à me rassurer contre les résultats d'une concurrence déloyale. Aussi je n'hésite plus à donner le plan de la *Bibliothèque elzevirienne*, plan qui n'est pas absolument définitif, mais qui, s'il n'annonce pas tous les volumes que je dois publier, n'en comprend guère sur lesquels il n'ait déjà été fait pour mon compte des travaux préparatoires, et qui ne doivent voir le jour dans un délai plus ou moins rapproché.

P. JANNET.



CATALOGUE¹

THÉOLOGIE²

Légendes en prose, du XIII^e siècle, recueillies et annotées par M. L. MOLAND. 2 vol. 10 fr.

Légendes en vers, recueillies et annotées par MM. Ch. D'HÉRICAUT et L. MOLAND. 2 vol. 10 fr.

* *L'Internelle Consolation*, première version françoise de l'Imitation de Jesus-Christ. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et Ch. D'HÉRICAUT. 1 vol. 5 fr.

Les Pensées de PASCAL. Edition de M. Prosper FAUGÈRE. 2 vol. 10 fr.

Les Provinciales de PASCAL. Edition de M. Prosper FAUGÈRE. 2 vol. 10 fr.

1. Les ouvrages déjà publiés sont désignés par un astérisque *. Ceux dont le titre n'est pas précédé de ce signe sont sous presse ou en préparation.

2. La partie religieuse de ce catalogue est encore fort incomplète, mais elle ne tardera pas à recevoir d'assez grands développements.

MORALE.

L*es Essais de Michel de MONTAIGNE.*
Edition revue et annotée par M. le
D^r J.-F. PAYEN. 4 vol. 20 fr.
La Sagesse, de CHARRON. 1 vol. 5 fr.

- * *Réflexions, Sentences et Maximes morales* de
LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, con-
forme à celle de 1678, et à laquelle on a joint
les Annotations d'un contemporain sur chaque
maxime, les variantes des premières éditions
et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS.
Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

Les Annotations d'un contemporain sur les *Maximes*
de La Rochefoucauld ont été attribuées à M^{me} de La
Fayette. Elles paraissent ici pour la première fois.
Quelques unes seulement avaient été publiées par Aimé
Martin.

- * *Les Caractères* de THÉOPHRASTE, traduits du
grec, avec les *Caractères ou les mœurs de ce*
siècle, par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition,
collationnée sur les éditions données par l'au-
teur, avec toutes les variantes, une lettre in-
édite de La Bruyère et des notes littéraires et
historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 vo-
lumes. 10 fr.

Cette édition est le fruit de plusieurs années de tra-
vail. M. Destailleur s'est attaché à reproduire toutes
les variantes des éditions données par l'auteur. Il a
indiqué avec soin les passages des moralistes anciens
et modernes qui se sont rencontrés avec La Bruyère.
Il a fait assez pour que M. S. de Sacy ait pu dire :
« Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manqueroit rien. »

Oeuvres complètes de VAUVENARGUES.

- * *Le livre du chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*; publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole de MONTAIGLON, membre résidant de la Société des Antiquaires de France. 5 fr.

Ce livre, œuvre d'un gentilhomme du XIV^e siècle, contient de précieux renseignements sur les mœurs du moyen âge. Les sentiments du chevalier sur l'éducation des filles, déduits avec une naïveté, une liberté d'expressions qui paraissent étranges aux lecteurs de notre époque, sont appuyés du récit d'aventures empruntées à la Bible, aux chroniques et aux souvenirs personnels du chevalier de la Tour, récits souvent piquants et toujours gracieux, qui assignent à son livre une place distinguée parmi les œuvres des conteurs français.

BEAUX-ARTS.

- *  *moires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par M. Anatole DE MONTAIGLON. 2 volumes. 8 fr.

Epuisé.

- * *Le livre des peintres et graveurs*, par Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges DUPILESSIS. 1 vol. 3 fr.

Ce petit livre, curieux spécimen de l'incroyable versification d'un écrivain beaucoup trop fécond, a cependant un mérite : il apprendra une infinité de choses aux hommes les plus versés dans l'histoire de l'art.

BELLES-LETTRES.

I. LINGUISTIQUE.

Recueil des *Grammairiens français* du XVI^e siècle, avec introduction et notes par M. GUESSARD. 3 volumes. 15 fr.

II. POÉSIE.

1. *Poétique.*

Recueil d'anciens traités de poétique française, avec Introduction et notes par M. SERVOIS. 2 vol. 10 fr.

2. *Poèmes chevaleresques.*

* *Gerard de Rossillon*, chanson de geste publiée en provençal et en français, d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

* *Floire et Blanceflor*, poèmes du XIII^e siècle, publiés d'après les manuscrits, avec une Introduction, des Notes et un Glossaire, par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, en vers, du XIII^e siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique du Vatican, par M. Gustave SERVOIS. 1 vol. 5 fr.

3. *Poésies de différents genres.*

Recueil général des Fabliaux et Contes des poètes françois, revus sur les manuscrits et annotés par M. A. DE MONTAIGLON.

Ce Recueil formera quatre volumes à 5 fr.

* *Le Dolopathos*, recueil de contes en vers, du XII^e siècle, par HERBERS, publié d'après les manuscrits par MM. Ch. BRUNET et A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Poésies du Roi de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Marie de France. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de RUTEBEUF. 2 vol. 10 fr.

Le Roman de la Rose, par Guillaume DE LORRIS et Jean DE MEUNG. 2 vol. 10 fr.

* *Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de LESCUREL*, poète françois du XIV^e siècle, publiés d'après le manuscrit unique par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 2 fr.

Dans sa préface, l'éditeur s'est attaché à faire ressortir l'importance de ces poésies, d'ailleurs très remarquables, comme spécimen de la langue du XIV^e siècle, « langue plus claire, plus intelligible, plus voisine « de notre langue actuelle que celle de bien des œuvres « postérieures ».

Poésies de Jean FROISSART. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Christine DE PISAN. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Eustache DESCHAMPS. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Alain CHARTIER. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Charles D'ORLÉANS. 1 vol. 5 fr.

- * *OEuvres complètes de François VILLON*. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre, avec des notes historiques et littéraires, par P. L.-JACOB, bibliophile. 4 vol. 5 fr.
- * *Recueil de poésies françoises des XV^e et XVI^e siècles*, morales, facétieuses, historiques, réu-
nics et annotées par M. A. DE MONTAIGLON.
Tomes I à V. Chaque volume : 5 fr.

Dans ce recueil figureront les pièces anonymes piquantes et devenues rares, les œuvres de poètes qui n'ont laissé que peu de vers, les pièces les plus remarquables d'écrivains féconds, mais qu'on ne peut réimprimer en entier.

Le premier volume contient :

1. Le Debat de l'homme et de la femme (par frère Guillaume Alexis).
2. Le Monologue des Nouveaux Sotz de la joyeuse Bende.
3. Les Tenèbres de Mariage.
4. Les Ditz de maistre Aliborum, qui de tout se mesle.
5. S'ensuit le mistère de la sainte Lerne, comment elle fut apportée de Constantinople à Vendosme.
6. Les Regretz de messire Barthelemy d'Alviene, et la Chançon de la defense des Venitiens.
7. La Patenostre des Verollez.
8. Varlet à louer à tout faire (par Christophe de Bordeaux, Parisien).
9. Chambrière à louer à tout faire (par le même).
10. S'ensuyvent les Regretz et Complainte de Nicolas Clereau, avec la mort d'iceluy (par Gilles Corrozet).
11. Dyalogue d'ung Tavernier et d'un Pyon, en françoys et en latin.
12. Le Pater noster des Angloys.
13. Le Doctrinal des nouveaux mariés.
14. La piteuse desolation du monastère des Cordeliers de Maulx, mis à feu et brulé.
15. Discours joyeux des Friponniers et Friponnières, ensemble la Confrairie desdits Friponniers et les Pardons de ladite Confrairie.

16. La vraye medecine qui guarit de tous maux et de plusieurs autres.

17. La medecine de maistre Grimache, avec plusieurs receptes et remedes contre plusieurs et diverses maladies, toutes vrayes et approuvées.

18. La grande et triumpante monstre et bastillon de six mille Picardz, faicte à Amiens, à l'honneur et louenge de nostre sire le Roy, le XX juing mil cinq cens XXXV.

19. La Replicque des Normands contre la Chanson des Picardz.

20. Les Contenances de table.

21. Le Testament de Martin Leuther.

22. Sermon joyeux de la vie Saint Ongnon, comment Nabuzardan, le maistre cuisinier, le fit martirer, avec les miracles qu'il faict chacun jour.

23. Les Commandements de Dieu et du Dyable.

24. La Complainte du nouveau marié, avec le Dit de chascun, lequel marié se complaint des extenciles qui luy fault avoir à son mesnaige, et est en manière de chanson, avec la Loyauté des hommes.

25. De la Nativité de Monseigneur le Duc, filz premier de Monseigneur le Dauphin.

26. Sermon joyeux d'un Ramonneur de cheminées.

27. Eglogue sur le retour de Bacchus, en laquelle sont introduits deux vigneron, assavoir : Colinot de Beaulne et Jaquinot d'Orleans, composé par Calvi de la Fontaine.

28. Les Ditz des bestes et aussy des oiseaulx.

29. La legende et description du Bonnet carré, avec les proprieté, composition et vertus d'icelluy.

30. Le Discours du trespas de Vert Janet.

31. Le Blason des Basquines et Vertugalles.

32. Les Souhaitz du monde.

Le second volume contient :

33. Sermon nouveau et fort joyeux auquel est contenu tous les maux que l'homme a en mariage. Nouvellement composé à Paris.

34. Le Doctrinal des filles à marier.

35. Nuptiaux virelays du mariage du roy d'Escosse et de madame Magdeleine, première fille de France, ensemble une ballade de l'apparition des trois deesses, avec le Blazon de la cosse en laquelle a tousjours germiné la belle fleur de lys. Faict par Jean Leblond, sieur de Branville.

36. La Loyauté des femmes, avec les Neuf preux de gour-

mandise et aussi une bonne recepte pour guerir les yvrongnes.

37. Les moyens d'éviter merencolie, soy conduire et enrichir en tous estatz par l'ordonnance de Raison, composé nouvellement par Dadouville.

38. Le Courroux de la Mort contre les Angloys, donnant proesse et courage aux François.

39. La Pronostication des anciens laboureurs.

40. Les sept marchans de Naples, c'est assavoir : l'adventurier, le religieux, l'escolier, l'aveugle, le villageois, le marchand et le bragart.

41. S'ensuit le Sermon fort joyeux de saint Raisin.

42. La Complainte de Nostre-Dame, tenant son chier filz entre ses bras, descendu de la croix.

43. Les droits nouveaulx establis sur les femmes.

44. S'ensuyt le Doctrinal des bons serviteurs.

45. S'ensuyt ung Sermon fort joyeux pour l'entrée de table.

46. La Complaincte de Monsieur le Cul contre les inventeurs des vertugalles.

47. La Prinse de Pavie par Monsieur d'Anguien, accompagné du duc d'Urbain et plusieurs capitaines envoyez par le Pape.

48. La Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance des vins, composé par M. Claude Mermet, notaire de Saint-Rambert en Savoye, 1574.

49. Bigorne qui mange tous les hommes qui font le commandement de leurs femmes.

— Note sur Bigorne et sur Chicheface.

50. La Remembrance de la Mort.

51. Le Blason des barbes de maintenant, chose très joyeuse et recreative.

52. La Reformation des tavernes et destruction de Gormandise, en forme de dialogue.

53. La Plainte du Commun contre les boulengiers et ces brouillons taverniers ou cabaretiers et autres, avec la Desesperance des usuriers.

54. La Doctrine du père au fils.

55. Monologue nouveau et fort joyeux de la Chambrière desprovue du mal d'amours.

56. La Folye des Angloys, composée par M^e L. D.

57. Apologie des Chambrières qui ont perdu leur mariage à la blancque.

58. L'Heur et guain d'une Chambrière qui a mis son ma-

riage à la blanque pour soy marier, repliquant à celles qui y ont le leur perdu.

59. Le Banquet des chambrières fait aux Estuves le jeudy gras, 1541.

60. Prosa cleri parisiensis ad ducem de Mena, post cædem regis Henrici III. — Prose du clergé de Paris adressée au duc de Mayne après le meurtre du roy Henry III. traduite en françois par Pierre Pighenat, curé de Saint-Nicollas-des-Champs, 1589.

61. Le Debat de la Vigne et du Laboureur.

62. La Vie de saint Harenc, glorieux martir, et comment il fut pesché en la mer et porté à Dieppe.

Le tome III contient :

63. Sermon joyeux d'ung fiancé qui emprunte ung pain sur la fournée à rabattre sur le temps advenir.

64. Le monologue des sots joyeux de la nouvelle bahde, la declaration du preparatif de leur festin, mis en lumière par le seigneur du Rouge et Noir, adressant à tous joyeux solz et aultres.

65. Epistre envoyée par feu Henry, roy d'Angleterre, à Henry, son fils, huytiesme de ce nom, à presant regnant audict royaume (1512).

66. Le danger de se marier, par lequel on peut cognoistre les perils qui en peuvent advenir, tesmoins ceux qui ont esté les premiers trompez.

67. Le grant testament de Taste-Vin, roy des pions.

68. Le debat et procès de Nature et de Jeunesse, à deux personnages, c'est assavoir Jeunesse, Nature. Avec les joyeux commandemens de la table et plusieurs nouveaux ditiés.

69. Les Omonimes, satire des mœurs corrompues de ce siècle, par Antoine du Verdier, homme d'armes de la compagnie de monsieur le seneschal de Lyon (1572).

70. L'art de rhetorique pour rimer en plusieurs sortes de rimes.

71. La resolution de Ny Trop Tost Ny Trop Tard Marié.

72. Les souhaitz des hommes.

73. Les souhaitz des femmes.

74. La voye de paradis, avec aucunes louanges de Nostre-Dame.

75. Le jaloux qui bat sa femme.

76. Les secrets et loix de mariage, par Jehan Divry.

77. Le songe doré de la Pucelle.

78. Les presomptions des femmes mondaines.

79. La deploration des trois Estatz de France sur l'entreprise des Anglois et Suisses, par Pierre Vachot (1513).

80. Sermon joyeux de la patience des femmes obstinées contre leurs marys, fort joyeux et recreatif à toutes gens.

81. L'epistre du Chevalier gris à la très noble et très superillustre princesse et très sacrée vierge Marie, fille et mère du très grant et très souverain monarque universel Jesus de Nazareth.

82. Deploration et complaincte de la mère Cardine de Paris, cy-devant gouvernante du Huleu, sur l'abolition d'iceluy.

83. L'Enfer de la mère Cardine.

Le tome IV contient :

84. La complainte douloureuse du Nouveau Marié.

85. La fontaine d'Amours et sa description. Nouvellement imprimé.

86. La singerie des huguenots, marmots et guenons de la nouvelle derrision Theodobeziennne, contenant leurs arrests et sentences par jugement de raison naturelle. Composée par M^e Artus Desiré (1574).

87. La doctrine des princes et des servans en court.

88. Pronostication generale pour quatre cens quatre vingt-dix-neuf ans, calculée sur Paris et autres lieux de mesme longitude. Imprimée nouvellement à Paris, mille cinq cens soixante et un.

89. L'Aigle qui a fait la poule devant le Coq à Landrecy. Imprimé à Lyon, chez le Prince, près Nostre-Dame de Confort (par Claude Chapuis, 1543).

90. La deffaicte des faulx monnoyeurs, par Dadonville.

91. Les estrennes des filles de Paris, par Jean Divry.

92. Le sermon de l'Endouille.

93. La deploration de la cité de Genevve sur le faict des heretiques qui l'ont tyranniquement opprimée.

94. Le debat du Vin et de l'Eau (par Pierre Jamce).

95. La venue et resurreccion de Bon-Temps, avec le bannissement de Chièrre-Saison. A Lyon, par Grand Jean Pierre, près Nostre Dame de Confort.

96. Les moyens très utiles et necessaires pour rendre le monde paisible et faire revenir le Bon-Temps.

97. Le debat de la Dame et de l'Escuyer (par maitre Henri Baude).

98. Epistre envoyée de Paradis au très chrestien roy de

France François premier du nom, de par les empereurs Pepin et Charlemagne, ses magnifiques predecesseurs, et presentée audit seigneur par le Chevallier Transfiguré, porteur d'icelle (1515).

99. Le testament d'un amoureux qui mourut par amour. Ensemble son epitaphe, composé nouvellement.

100. Le *De profundis* des amoureux.

101. La fuite des Bourguignons devant la ville de Bourg en Bresse, le quinzième d'octobre mil cinq cens cinquante sept, regnant Henry roy de France, second du nom (1557).

102. Le triomphe de très haulte et puissante dame Verrolle, royne du Puy d'Amours, nouvellement composé par l'inventeur des menus plaisirs honnestes. Lyon, François Juste, 1539.

103. Le pourpoint fermant à boutons.

104. Description de la prinse de Calais et de Guynes, composée par forme et stile de procès par M. G. de M... A Paris, chez Barbe Regnault.

105. Hymne à la louange de Monseigneur le duc de Guyse, par Jean de Amelin. A Paris, en la boutique de Federic Morel, 1558.

106. Epitaphe de la ville de Calais, faite par Anthoine Fauquel, natif de la ville d'Amiens, plus une chanson sur la prinse dudit Calais (par Jacques Pierre, dit Château-Gaillard). A Paris, par Jean Caveiller, 1558.

107. Le discours du testament de la prinse de la ville de Guynes, composé par maistre Anthoine Fauquel, prebstre, natif de la ville et cité d'Amiens. A Paris, à l'imprimerie d'Olivier de Harsy, 1558.

108. Ballade sur la mode des haults bonnets.

Le tome V contient :

109. Le Debat de la Demoiselle et de la Bourgeoise, nouvellement imprimé à Paris, très bon et joleux.

110. La Complainte de France. Imprimé nouvellement. 1568.

111. Ode sacrée de l'Eglise françoise sur les misères de ces troubles huitiesmes depuis vingt-cinq ans en ça. Imprimée nouvellement. 1586.

112. Les trois Mors et les trois Vifz, avec la Complainte de la Damoysele.

113. Le Caquet des bonnes Chamberières, declairant aulcunes finesses dont elles usent envers leurs maistres et

maistresses. Imprimé par le commandement de leur secretaire maistre Pierre Babillet, avec la manière pour connoistre de quel boys se chauffe Amour.

114. La presentation de mes seigneurs les Enfants de France, faicte par très haulte princesse madame Alienor, royne de France, avec l'accomplissement de la paix et proufitez de mariage. Avec privilège (1530).

115. La Complainte du commun peuple à l'encontre des boulangers qui font du petit pain et des taverniers qui brouillent le bon vin, lesquelz seront damnez au grant diable s'ilz ne s'amendent. Avec la louange de tous ceux qui vivent bien et la chanson des brouilleurs de vin. A Paris, pour Nicolas le Heudier, rue Saint Jacques, près le collège de Marmontier.

116. Le Dict des pays, avec les Conditions des femmes et plusieurs autres belles balades.

117. La Complainte de Venise (1508).

118. L'Amant despourveu de son esperit, escripvant à sa mye, voulant parler le courtisan, avec la reponse de la dame. On les vend à Paris en la rue Neufve Notre-Dame, à l'ansaigne Saint Nicolas.

119. Le grand regret et complainte du preux et vaillant capitaine Ragot, très scientifique en l'art de parfaicte belistrerie (avec une note historique de l'éditeur sur Ragot).

120. Le testament de Jehan Ragot.

121. Dialogue plaisant et recreatif entremeslé de plusieurs discours plaisans et facetieux en forme de coq à l'asne.

122. Le rousier des Dames, sive le Pelerin d'amours, nouvellement composé par Messire Bertrand Desmarins de Masan.

123. Les Ditz et ventes d'amours.

124. La Prognostication des prognostications, non seulement de ceste presente année M.D.XXXVII, mais aussi des aultres à venir, voire de toutes celles qui sont passées, composée par maistre Sarcomoros, natif de Tartarie, et secretaire du très illustre et très puissant roy de Cathai, serf de vertus. M.D.XXXVII

125. Deploation sur le trespas de très noble princesse Madame Magdelaine de France, royne d'Escoce. Au Palais, par Gilles Corrozet et Jehan André, libraires. Avec privilège (1537).

126. La Deploation de Robin (1556).

127. Le debat de deux Damoysselles, l'une nommée la Noire et l'autre la Tannée.

128. La grant malice des Femmes.

129. Les Merveilles du monde selon le temps qui court, une ballade Francisque, et une aultre ballade de l'esperance des Hennoyers.

Le tome VI est sous presse.

OEuvres de Jehan REGNIER. 1 vol. 5 fr.

Le Livre de Matheolus et le Rebours de Matheolus. 2 vol. 10 fr.

Poésies de MARTIAL DE PARIS dit D'Auvergne. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Guillaume COQUILLART, revues et annotées par M. Charles D'HÉRICAUT. 1 volume. 5 fr.

Poésies de Guillaume CRETIN. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAUT. 4 vol. 20 fr.

* *OEuvres complètes de ROGER DE COLLERYE*. Edition revue et annotée par M. Charles D'HÉRICAUT. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Bonaventure DES PERIERS, suivies des autres œuvres françaises, revues sur les éditions originales et annotées par M. Louis I ACOUR. 2 vol. 10 fr.

Voyez page 35 de ce catalogue.

OEuvres de Clément MAROT, de Jean MAROT et de Michel MAROT, avec variantes et notes par M. Georges GUIFFREY. 4 vol. 20 fr.

Poesies d'Etienne DOLET. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de MARGUERITE D'ANGOULÊME, reine de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Voy. page 35 de ce catalogue.

- Poésies de FRANÇOIS I^{er}*. 1 vol. 5 fr.
- OEuvres de Jacques de TAHUREAU*. 2 vol. 10 fr.
- OEuvres de MELLIN DE SAINT-GELAIS*, avec un
commentaire inédit de Bernard DE LA MON-
NOYE. 2 vol. 10 fr.
- OEuvres de Joachim DU BELLAY*, revues et an-
notées par M. J. BOULMIER. 2 vol. 10 fr.
- Poésies d'Olivier DE MAGNY*. 2 vol. 10 fr.
- OEuvres de Louise LABÉ*. 1 vol. 5 fr.
- Poésies de Jacques GREVIN*. 2 vol. 10 fr.
- Poésies de Jacques PELLETIER*, du Mans. 2 vo-
lumes. 10 fr.
- Poésies de Remy BELLEAU*. 2 vol. 10 fr.
- Poésies d'Amadis JAMYN*. 2 vol. 10 fr.
- * *OEuvres complètes de RONSARD*, avec variantes
et notes par M. Prosper BLANCHEMAIN.
Tome I. 5 fr.
- L'édition formera six volumes à 5 fr.
- OEuvres de J. A. DE BAÏF*. 2 vol. 10 fr.
- OEuvres de Philippe DESPORTES*. 2 vol. 10 fr.
- OEuvres de VAUQUELIN DE LA FRESNAYE*.
2 vol. 10 fr.
- OEuvres de BERTAUT*. 2 vol. 10 fr.
- * *OEuvres de Mathurin REGNIER*, avec les com-
mentaires revus et corrigés, précédées de l'*His-
toire de la Satire en France*, pour servir de
discours préliminaire, par M. VIOLLET LE
DUC. 1 vol. 5 fr.

Le travail de M. Viollet Le Duc, publié pour la pre-
mière fois en 1822, a été revu et modifié par lui pour

la nouvelle édition. *L'Histoire de la satire* a reçu des additions.

- * *Les Tragiques* et autres poésies de Théodore-Agrippa d'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 2 vol. 10 fr.

- * *OEuvres complètes de THÉOPHILE*, revues et annotées par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de MALHERBE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de MAYNARD. 1 vol. 5 fr.

Poésies de SARAZIN. 1 vol. 5 fr.

- * *OEuvres complètes de SAINT-AMANT*, revues et annotées par Ch. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

Cette édition est le résultat d'un travail de plusieurs années. M. Livet a réuni dans ces deux volumes tous les ouvrages de Saint-Amant, imprimés et inédits. De nombreuses notes expliquent les allusions, éclairent les passages difficiles, et font connaître les nombreux personnages nommés dans ces œuvres.

Poésies de maître Adam BILLAUT. 2 vol. 10 fr

Poésies de RACAN, revues et annotées par M. TENANT DE LATOUR. 2 vol. 10 fr,

Poésies du chevalier de CAILLY. 1 vol. 5 fr.

- * *Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne*. 1 vol. (épuisé). 2 fr.

- * *OEuvres de CHAPELLE et de BACHAUMONT*. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice par M. TENANT DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Poésies de FURETIÈRE. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de SEGRAIS. 2 vol. 10 fr.

- * *OEuvres complètes de LA FONTAINE*, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. Tome II (Contes et nouvelles). 5 fr.

L'édition formera quatre volumes.

OEuvres de BOILEAU, commentées par les collaborateurs de la *Bibliothèque Elzevirienne*.

- * *OEuvres choisies de SENECE*, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. E. CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

- * *OEuvres posthumes de SENECE*, publiées d'après les manuscrits autographes, par M. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

La Fleur des Chansons, d'après les livres manuscrits et imprimés.

Recueil des Noels composés dans les divers idiomes de la France, par M. Albert de la FIZELIÈRE. 3 vol. 15 fr.

III. THÉÂTRE.

Recueil de pièces relatives à l'histoire du théâtre en France. 1 vol. 5 fr.

- * *Ancien théâtre françois*, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. Tomes I à IX. Chaque vol. 5 fr.

Les trois premiers volumes sont la reproduction d'un recueil unique, conservé au Musée Britannique, à Londres, contenant 64 pièces, dont voici les titres :

TOME I.

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur.

2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père.

3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mari et la Femme.

4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinot, sa Femme et la Mère de sa femme.

5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père.

6. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs maris, c'est assavoir : Thibault, Collart, Jennette, Pernette et le Fondeur.

7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, la Femme, le Juge et le Procureur.

8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris, et les font obliger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin.

9. Farce nouvelle d'ung Mary jaloux qui veult esprouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme.

10. Farce moralisée, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux.

12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnaiges, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux.

13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Médecin.

14. Colin qui loue et despîte Dieu en ung moment à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant.

15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoysele.

16. Farce nouvelle à troys personnages, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière.

17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'autre compaignon, en criant : Le roy boit ! et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot.

18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme vieil, sa Femme jeune, la Commère.

19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillerme, le Voysin et sa Femme.

20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et ung Devin.

21. La Confession Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot.

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc.

TOME II.

23. Sermon joyeux de bien boire, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Prescheur et le Cuysinier.

24. Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse, de la Résurrection de Jenin-Landore, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Jenin, sa Femme, le Curé et le Clerc.

25. Farce nouvelle, fort joyeuse, du Pont aux Asnes, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Le Mary, la Femme, Messire *Domine de* et le Boscheron.

26. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, d'un Pardonneur, d'un Triacleur et d'une Tavernière, c'est assavoir : le Triacleur, le Pardonneur et la Tavernière.

27. Farce nouvelle du Pasté et de la Tarte, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Coquins, le Paticier et sa Femme.

28. Farce nouvelle de Mahuet, badin, natif de Baignolet, qui va à Paris au marché pour vendre ses œufz et sa cresse, et ne les veult donner sinon au pris du marché, et est à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mahuet, sa Mère, Gaultier et la Femme.

29. Farce nouvelle et fort joyeuse des Femmes qui font escurer leurs chaulderons et deffendent que on ne mette la

pièce auprès du trou, à troys personnages, c'est assavoir : la première Femme, la seconde et le Maignen.

30. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, d'un Chauldronnier, c'est assavoir : l'Homme, la Femme et le Chauldronnier.

31. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnages, c'est assavoir : le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier.

32. Farce joyeuse, très bonne et recreative pour rire, du Savetier, à troys personnages, c'est assavoir : Audin, savetier ; Audette, sa Femme, et le Curé.

33. Farce nouvelle d'un Savetier nommé Calbain, fort joyeuse, lequel se maria à une savetière, à troys personnages, c'est assavoir : Calbain, la Femme et le Galland.

34. Farce nouvelle, à quatre personnages, c'est assavoir : le Cousturier, Esopet, le Gentilhomme et la Chambrière.

35. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnages, c'est assavoir : Maistre Mimin le Gouteux, son varlet Richard le Pelé, sourd, et le Chaussetier.

36. Farce nouvelle d'un Ramoneur de cheminées, fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Ramoneur, le Varlet, la Femme et la Voysine.

37. Sermon joyeux et de grande value

A tous les foux qui sont dessoubz la nue,
Pour leur monstrier à saiges devenir,
Moyennant ce que, le temps advenir,
Tous sotz tiendront mon conseil et doctrine,
Puis congnoistront clerement, sans urine,
Que le monde pour sages les tiendra
Quand ils auront de quoy : notez cela.

38. Sottie nouvelle, à six personnages, c'est assavoir : le Roy des Sotz, Triboulet, Mitouflet, Sottinet, Coquibus, Guippelin.

39. Sottie nouvelle, à cinq personnages, des Trompeurs, c'est assavoir : Sottie, Teste Verte, Fine Mine, Chascun et le Temps.

40. Farce nouvelle, très bonne, de Folle Bobance, à quatre personnages, c'est assavoir : Folle Bobance, le premier Fol, gentilhomme; le second Fol, marchand, et le tiers Fol, laboureur.

41. Farce joyeuse, très bonne, à deux personnages, du Gaudisseur qui se vante de ses faictz, et ung Sot qui lui respond au contraire, c'est assavoir : le Gaudisseur et le Sot.

42. Farce nouvelle, très bonne et fort recreative pour rire, des cris de Paris, à troys personnaiges, c'est assavoir : le premier Gallant, le second Gallant et le Sot.

43. Farce nouvelle du Franc Archier de Baignolet.

44. Farce joyeuse de Maistre Mimin, à six personnaiges, c'est assavoir : le Maistre d'escolle ; Maistre Mimin, estudiant ; Raulet, son père ; Lubine, sa mère ; Raoul Machue, et la Bru Maistre Mimin.

45. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, de Pernet qui va à l'escolle, c'est assavoir : Pernet, la Mère, le Maistre.

46. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Mère, le Filz et l'Examineur.

47. Farce nouvelle de Colin, filz de Thevot le Maire, qui vient de Naples et amène ung Turc prisonnier, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Thevot le Mère, Colin son filz, la Femme, le Pelerin.

48. Farce nouvelle, à trois personnaiges, c'est assavoir : Tout Mesnaige, Besogne faicte, la Chamberière qui est malade de plusieurs maladies, comme vous verrez ci dedans, et le Fol qui faict du medecin pour la guarir.

49. Le Debat de la Nourrice et de la Chamberière, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Nourrisse, la Chamberière, Johannes.

50. Farce nouvelle des Chamberières qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eau beniste, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Domine Johannes, Troussetaque, la Nourrice et Saupiquet.

TOME III.

51. Moralité nouvelle des Enfans de Maintenant, qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir Luxures, dont l'ung vient à Honte, et de Honte à Desespoir, et de Desespoir au gibet de Perdicion, et l'autre se convertist à bien faire. Et est à treize personnages, c'est assavoir : le Fol, Maintenant, Mignotte, Bon Advis, Instruction, Finet, premier enfant ; Malduict, second enfant ; Discipline, Jabien, Luxure, Honte, Desespoir, Perdicion.

52. Moralité nouvelle, contenant
Comment Envie, au temps de Maintenant,
Fait que les Frères que Bon Amour assemble
Sont ennemis et ont discord ensemble,

Dont les parens souffrent maint desplaisir,
 Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.
 Mais à la fin Remort de conscience,
 Vueillant user de son art et science,
 Les fait renger en paix et union
 Et tout leur temps vivre en communion.

A neuf personnaiges, c'est assavoir : le Preco, le Père, la Mère, le premier Filz, le second Filz, le tiers Filz, Amour fraternel, Envie, et Remort de conscience.

53. Moralité nouvelle d'ung Empereur qui tua son nepveu qui avoit prins une fille à force ; et comment, ledict Empereur estant au lict de la mort, la sainte Hostie luy fut apportée miraculeusement. Et est à dix personnaiges, c'est assavoir : l'Empereur, le Chappelain, le Duc, le Conte, le Nepveu de l'Empereur, l'Escuyer, Bertaut et Guillot, serviteurs du Nepveu ; la Fille violée, la Mère de la Fille, avec la sainte Hostie qui se presenta à l'Empereur.

54. Moralité ou histoire rommaine d'une Femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme, et comment sa Fille la nourrit six semaines de son lait en prison, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Oracius, Valerius, le Sergent, la Mère et la Fille.

55. Farce nouvelle, fort joyeuse et morale, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Bien Mondain, Honneur spirituel, Pouvoir Temporel et la Femme.

56. Farce nouvelle, très bonne, morale et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Tout, Rien et Chascun.

57. Bergerie nouvelle, fort joyeuse et morale, de Mieulx que devant, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mieulx que devant, Plats Pays, Peuple pensif et la Bergière.

58. Farce nouvelle moralisée des Gens Nouveaulx qui mangent le monde et le lgent de mal en pire, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le premier Nouveau, le second Nouveau, le tiers Nouveau et le Monde.

59. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court et Grosse Depense.

60. La vie et l'histoire du Maulvais Riche, à traize personnaiges, c'est assavoir : le Maulvais Riche, la Femme du Maulvais Riche, le Ladre, le Prescheur, Trotemenu, Tripet, cuisinier ; Dieu le Père, Raphaël, Abraham, Lucifer, Sathan, Rahouart, Agrappart.

61. Farce nouvelle des Cinq Sens de l'Homme, moralisée et fort joyeuse pour rire et recreative, et est à sept

personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Bouche, les Mains, les Yeulx, les Piedz, l'Ouye et le Cul.

62. Debat du Corps et de l'Ame.

63. Moralité nouvelle, très bonne et très excellente, de Charité, où est démontré les maulx qui viennent aujourd'huy au Monde par faulte de Charité, à douze personnages : le Monde, Charité, Jeunesse, Vieillesse, Tricherie, le Pouvre, le Religieux, la Mort, le Riche Avaricieux et son Varlet, le Bon Riche vertueux et le Fol.

64. Le Chevalier qui donna sa Femme au Dyable, à dix personnages, c'est assavoir : Dieu le Père, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, le Chevalier, sa Femme, Amaury, escuyer; Anthenor, escuyer; le Pipeur et le Dyable.

Le tome IV contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les *Esbahis*, de Jacques Grevin; la *Reconnue*, de Remy Belleau. — Les tomes V et VI contiennent les huit premières comédies de Pierre de Larivey. La dernière pièce fait partie du tome VII, qui contient en outre les *Contens*, par Odet de Tournebu; les *Neapolitaines*, par François d'Amboise; les *Déguisez*, par Jean Godard; la *nouvelle Tragi-comique* du Capitaine Lasphrise. — Le tome VIII contient *Tyr et Sidon*, par Jean de Schelandre; les *Corrivaux*, par Pierre Troterel, sieur d'Aves; *l'Impuissance*, par Veronneau; *Alison*, par L. C. Discret. — Le tome IX contient la *Comédie des proverbes*, la *Comédie de chansons*, la *Comédie des comédies*, la *Comédie des comédiens*, de Gougenot, le *Galimatias* de Deroziers-Beaulieu. — Le tome X et dernier contiendra un Glossaire.

Recueil général des farces qui ne font point partie de l'*Ancien théâtre français*, publié d'après les manuscrits et les imprimés par M. A. DE MONTAIGLON. 5 vol. 25 fr.

Mystère de la Passion, par Arnoul GRÉBAN, publié d'après les manuscrits par MM. C. d'HÉRICault et L. MOLAND. 3 vol. 15 fr.

**Les Comédies de Pierre de LARIVEY*, Champenois. 2 vol. 20 fr.

Ces deux volumes contiennent les neuf comédies de Pierre de Larivey. C'est un tirage à part, à cent

exemplaires, avec titre particulier, des tomes V et VI et de partie du tome VII de l'*Ancien théâtre français*.

- * *Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE*, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.

Introduction aux *OEuvres complètes de Pierre CORNEILLE*.

- OEuvres complètes de Pierre CORNEILLE*, publiées d'après le système orthographique de l'auteur et annotées par M. J. TASCHEREAU. 6 vol. 30 fr.

Le tome 1^{er} paraîtra incessamment.

- OEuvres complètes de MOLIERE*, revues et annotées par M. J. TASCHEREAU. 4 vol. 20 fr.

- OEuvres complètes de Jean RACINE*, revues et annotées par M. Emile CHASLES. 2 vol. 10 fr.

- Théâtre historique*, ou Recueil de pièces anciennes relatives à l'histoire de France, avec des notes. 2 vol. 10 fr.

IV. ROMANS.

- * *Melusine*, par Jehan d'Arras; nouvelle édition, publiée d'après l'édition originale de Genève, 1478, in-fol., par M. Ch. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

- * *Le Roman de Jehan de Paris*, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice par M. Emile MABILLE. 1 vol. 3 fr.

- * *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, par Antoine FURETIÈRE. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard FOURNIER, précédée d'une Notice par M. Ch. ASSELINEAU. 1 vol. 5 fr.

Le *Roman bourgeois*, décrié au XVII^e siècle par les

ennemis de l'auteur, mal réimprimé au XVIII^e, était à peine connu au XIX^e. L'édition publiée par MM. Asselineau et Fournier a révélé à nos contemporains un des livres les plus sensés, les plus amusants, les mieux écrits, du siècle de Louis XIV, le plus précieux peut-être pour l'étude des mœurs bourgeoises et littéraires à cette époque.

* *Le Roman comique*, par SCARRON, revu et annoté par M. Victor FOURNEL. 2 vol. 10 fr.

* *Histoire amoureuse des Gaules*, par BUSSY-RABUTIN, revue et annotée par M. Paul BOITEAU D'AMBLY, suivie des Romans historico-satiriques du XVII^e siècle, recueillis et annotés par M. C.-L. LIVET. 3 vol. 15 fr.
Deux volumes sont en vente.

* *Six mois de la vie d'un jeune homme* (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

* *Les Aventures de Don Juan de VARGAS*, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol, sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

A tort ou à raison, on regarde généralement cet ouvrage comme un livre apocryphe, un pastiche, une imitation des romans de Le Sage et des contes de Voltaire. Ajoutons qu'on déclare l'imitation très heureuse; partant, le livre d'une lecture agréable et facile, écrit avec beaucoup d'esprit et de talent.

V. CONTES ET NOUVELLES.

* *Hitopadésa*, ou l'Instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un Appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Ed. LANCEREAU, membre de la Société Asiatique. 1 vol. 5 fr.

On trouve dans ce volume beaucoup de fables et de

contes qui ont passé dans les littératures modernes, particulièrement dans la nôtre.

* *Nouvelles françoises en prose*, du XIII^e siècle, avec Notices et notes par MM. MOLAND et Ch. D'HÉRICHAULT. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose, du XIV^e siècle, publiées par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose, du XV^e siècle, publiées par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

* *Le Livre du chevalier de la Tour Landry*, pour l'enseignement de ses filles, publié par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Voyez page 9 de ce catalogue.

Le Violier des histoires romaines, ancienne traduction françoise des *Gesta Romanorum*. 2 volumes. 10 fr.

* *Les Cent nouvelles nouvelles*, publiées d'après le seul manuscrit connu, avec introduction et notes par M. Thomas WRIGHT, membre correspondant de l'Institut de France. 2 vol. 10 fr.

Le tome I^{er} est en vente.

Recueil de petits contes latins, tirés des manuscrits et annotés par M. Thomas WRIGHT, 1 vol. 5 fr.

* MORLINI *novellæ, fabulæ et Comœdia*. Editio tertia, emendata et aucta. 1 vol. 5 fr.

Ouvrage peu connu, par suite de l'extrême rareté des éditions précédentes, et précieux pour l'histoire des contes et des fables. La *Comédie* a trait à l'expédition envoyée par Louis XII à la conquête du royaume de Naples.

Les Contes de Pogge, Florentin. Traduction française du XV^e siècle. 1 vol. 5 fr.

- * *Les nouvelles recreations et joyeux devis de Bonaventure DES PERIERS*, revus sur les éditions originales et annotées par M. Louis LACOUR. 1 vol. 5 fr.

Tome II des Œuvres. Le tome I^{er} est sous presse.

- L'Heptameron de la reine de Navarre*. 2 volumes. 10 fr.

Voy. page 35 de ce catalogue.

- Propos rustiques, Baliverneries, contes et discours d'Eutrapel*, par Noel DU FAÏL, sieur DE LA HÉRISSAYE. 2 vol. 10 fr.

- Les Serées de Guillaume Bouchet*. 3 vol. 15 fr.

- Le Decameron de Boccace*, traduction d'Antoine LE MAÇON. 2 vol. 10 fr.

- Les facetieuses nuits du seigneur Straparole*, traduites par Jean LOUVEAU et Pierre DE LARIVEY. 2 vol. 10 fr.

- La Philosophie fabuleuse*, par Pierre DE LARIVEY, édition revue et annotée par M. Ed. LANCEREAU. 1 vol. 5 fr.

VI. FACÉTIES.

- * *MORLINI novellæ, fabulæ et comædia*. Editio tertia, emendata et aucta. 1 vol. 5 fr.

Voy. page 31 de ce catalogue.

- * *Les quinze Joyes de mariage*. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions et des notes. 1 vol. 3 fr.

Cet ouvrage si remarquable, qu'on attribue à l'auteur du *Petit Jehan de Saintre*, Antoine de la Sale, a toujours eu de nombreux admirateurs, au nombre des-

quels se trouvent Rabelais et Molière. Il a été imprimé plusieurs fois ; l'éditeur a reconnu l'existence de quatre textes différents, tous plus ou moins tronqués. En s'aidant des anciennes éditions et du manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, il est parvenu à rétablir le texte tel qu'il a dû sortir de la plume de l'auteur. Les variantes recueillies à la fin du volume justifient pleinement ce travail, et les notes placées au bas des pages rendent l'intelligence du texte facile aux personnes même les moins versées dans la connaissance de notre littérature du moyen âge.

- * *Les Evangiles des Quenouilles*. Nouvelle édition, revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec Préface, Glossaire et Table analytique. 1 vol. 3 fr.

« Ceci n'est pas seulement un livre amusant : c'est
 « encore un des livres les plus précieux pour l'histoire
 « des mœurs, des opinions et des préjugés... C'est le
 « répertoire le plus curieux des croyances, des erreurs
 « et des préjugés répandus au moyen âge parmi le peu-
 « ple. » (Extrait de la Préface.)

- * *La Nouvelle Fabrique des excellens traits de verité*, par Philippe D'ALCRIPE, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan*. 1 volume. 4 fr.

Cet ouvrage, de la fin du XVI^e siècle, est le type et la source de ces nombreuses histoires où l'exagération joue un si grand rôle. De ce volume viennent en droite ligne les *Facetieux devis et plaisans contes du sieur du Moulinet*, les histoires de M. de Crac et de sa famille, et les célèbres *Aventures du baron de Münchhausen*. En somme, c'est un livre fort amusant, et qui fait connaître un des côtés de l'esprit railleur de nos pères.

- OEuvres de RABELAIS*, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Les Contes de Pogge , florentin, traduction française du XV^e siècle. 1 vol. 5 fr.

Voy. page 31 de ce catalogue.

Les Bigarrures et touches du seigneur des Accords, avec les contes du sieur GAULARD et les Esçraignes dijonnaises. 2 vol. 10 fr.

Tabarin, 2 vol. 10 fr.

Bruscambille. 2 vol. 10 fr.

* *Recueil general des Caquets de l'Accouchée*. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard FOURNIER, avec une Introduction par M. LE ROUX DE LINCY. 1 vol. 5 fr.

Dans cet ouvrage, les mœurs, les usages, les abus du premier quart du XVII^e siècle, sont passés en revue avec autant de liberté que de malice. Grâce aux notes dont cette édition est accompagnée, ce livre facétieux sera désormais un de ceux que l'on consultera avec le plus de fruit sur l'histoire du temps.

* *Le Dictionnaire des Pretieuses*, par le sieur de Somaize. Nouvelle édition, augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux Precieuses, et d'une clef historique et anecdotique par M. C. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

VII. POLYGRAPHES ET MÉLANGES.

OEuvres complètes de Pierre DE BOURDEILLES abbé de BRANTHOMÉ, et d'André de BOURDEILLES, son frère aîné, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreux fragments inédits, et annotées par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie

française, et M. Louis LACOUR, archiviste paléographe.

OEuvres complètes de MARGUERITE D'ANGOULÈME, reine de NAVARRE. 4 vol. 20 fr.

OEuvres diverses, 2 vol. — *Heptameron*, 2 vol.

OEuvres françaises de Bonaventure DES PERIERS, revues sur les éditions originales et annotées par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

Tome I : Poésies, *Cymbalum Mundi*, Opuscules. —

Tome II : Nouvelles Recreations et joyeux devis.

Epîtres latines de Michel DE L'HOSPITAL, traduites et annotées par M. Louis DE NAËCHE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de la Fontaine, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. 4 volumes. 20 fr.

Le tome I contiendra les *Fables*, le tome II les *Contes*, les tomes III et IV le Théâtre et les autres œuvres.

Chroniques des Samedis de M^{lle} de Scudéry, recueillies par CONRART, annotées par PELLISSON-FONTANIER, et publiées par M. F. FEUILLET DE CONCHES. 1 vol. 5 fr.

* *Variétés historiques et littéraires*, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, avec des notes par M. Edouard FOURNIER. Tomes I à VI. Le volume, 5 fr.

Le 1^{er} volume contient :

1. Ensuit une remontrance touchant la garde de la librairie du Roy, par Jean Gosselin, garde d'icelle librairie.

2. Le Diogène françois, ou Les facetieux discours du vray anti-doutour comique blaisois.

3. Histoires espouvantables de deux magiciens qui ont esté estranglez par le diable, dans Paris, la semaine sainte.

4. Discours faict au parlement de Dijon sur la présentation des Lettres d'abolition obtenues par Helène Gillet, condamnée à mort pour avoir celé sa grossesse et son fruit.

5. Histoire veritable de la conversion et repentance d'une courtisane venitienne.

6. Les singeries des femmes de ce temps decouvertes, et particulièrement d'aucunes bourgeoises de Paris.

7. La Chasse et l'Amour, à Lysidor.

8. Dialogue fort plaisant et recreatif de deux marchands : l'un est de Paris et l'autre de Pontoise, sur ce que le Parisien l'avoit appelé Normand.

9. Discours prodigieux et espouvantable de trois Espagnols et une Espagnolle, magiciens et sorciers, qui se faisoient porter par les diables de ville en ville.

10. Histoire admirable et declin pitoyable advenu en la personne d'un favory de la cour d'Espagne.

11. Examen sur l'inconnue et nouvelle caballe des frèyes de la Rozée-Croix.

12. Role des presentations faictes au Grand Jour de l'Eloquence françoise.

13. Recit veritable du grand combat arrivé sur mer, aux Indes Occidentales, entre la flotte espagnole et les navires hollandois, conduits par l'amiral Lhermite, devant la ville de Lyra, en l'année 1624.

14. Discours veritable de l'armée du très vertueux et illustre Charles, duc de Savoye et prince de Piedmont, contre la ville de Genève.

15. Histoire miraculeuse et admirable de la contesse de Hornoc, flamande, estranglée par le diable, dans la ville d'Anvers, pour n'avoir trouvé son rabat bien godronné, le 15 avril 1616.

16. Discours au vray des troubles naguères advenus au royaume d'Arragon.

17. Recit naïf et veritable du cruel assassinat et horrible massacre commis le 26 aoust 1652, par la Compagnie des frippiers de la Tonnellerie, en la personne de Jean Bourgeois.

18. Les Grands Jours tenus à Paris par M. Muet, lieutenant du petit criminel.

19. La revolte des Passemens.

20. Ordonnance pour le faict de la police et reglement du camp.

21. Combat de Cyrano de Bergerac avec le singe de Brioché, au bout du Pont-Neuf.

- 22. La prinse et deffaicte du capitaine Guillery.
- 23. Le bruit qui court de l'Espousée.
- 24. La conference des servantes de la ville de Paris.
- 25. Le triomphe admirable observé en l'aliance de Be-theleem Gabor, prince de Transilvanie, avec la princesse Catherine de Brandebourg.
- 26. La descouverture du style impudique des courtisannes de Normandie à celles de Paris, envoyée pour estrennes, de l'invention d'une courtisanne angloise.
- 27. La Rubrique et fallace du monde.
- 28. Plaidoyers plaisans dans une cause burlesque.
- 29. Les merveilles et les excellences du Salmigondis de l'aloyau, avec les Confitures renversées.

Le second volume contient :

- 1. Mémoire sur l'état de l'Académie françoise, remis à Louis XIV vers l'an 1696.
- 2. Le Miroir de contentement, baillé pour estrenne à tous les gens mariez.
- 3. Le Patissier de Madrigal en Espagne, estimé estre Dom Carles, fils du roy Philippe.
- 4. Discours sur l'apparition et faits pretendus de l'effroyable Tasteur, dédié à mesdames les poissonnières, harengères, fruitières et autres qui se lèvent le matin d'auprès de leurs maris, par l'Angoulevant.
- 5. La Destruction du nouveau moulin à barbe.
- 6. Dissertation sur la veritable origine des moulins à barbe.
- 7. Les cruels et horribles tormens de Balthazar Gerard, Bourguignon, vray martyr, souffertz en l'exécution de sa glorieuse et memorable mort, pour avoir tué Guillaume de Nassau, prince d'Orengé.
- 8. Histoire des insignes faussetez et suppositions de Francesco Fava, medecin italien.
- 9. Histoire veritable et divertissante de la naissance de mie Margot et de ses aventures.
- 10. Le caquet des poissonnières sur le departement du roy et de la cour.
- 11. La Moustache des filous arrachée, par le sieur du Laurens.
- 12. Accident merveillex et espouvantable du desastre arrivé le 7 mars 1618 d'un feu inremediable lequel a brulé et consommé tout le Palais de Paris.
- 13. Ordonnances generales d'amour.
- 14. L'Adieu du plaideur à son argent.

15. Rencontre et naufrage de trois astrologues judiciaires, Mauregard, J. Petit et P. Larivey, nouvellement arrivés en l'autre monde.

16. Discours de l'inondation arrivée au fauxbourg S.-Marcel-lez-Paris, par la rivière de Bièvre, 1625.

17. La Permission aux servantes de coucher avec leurs maîtres, ensemble l'Arrest de la part de leurs maîtresses.

18. La muse infortunée contre les froids amis du temps.

19. Remonstration aux nouveaux mariez et mariées et ceux qui desirent de l'estre, ensemble pour cognoistre les humeurs des femmes.

20. Le Tocsin des filles d'amour.

21. Plaisant galimatias d'un Gascon et d'un Provençal, nommez Jacques Chagrin et Ruffin Allegret.

22. Particularitez de la conspiration et la mort du chevalier de Rohan, de la marquise de Villars, de Van den Ende, etc.

23. Cartels de deux Gascons et leurs rodомontades, avec la dissection de leur humeur espagnole.

24. Le hazard de la blanque renversé et la consolation des marchands forains.

25. Sermon du cordelier aux soldats, ensemble la response des soldats au cordelier.

26. L'ouverture des jours gras, ou l'entretien du carnaval.

27. Histoire veritable du combat et duel assigné entre deux demoiselles sur la querelle de leurs amours.

28. L'innocence d'amour, à Lysandre.

Le tome III contient :

1. Placet des amans au roy contre les voleurs de nuit et les filoux.

2. Reponse des filoux (par M^{lle} de Scudery).

3. Recit veritable de l'attentat fait sur le precieux corps de N.-S. Jesus-Christ entre les mains du prestre disant la messe, le 24 mai 1649, en l'église de Sannois.

4. Histoire prodigieuse du fantome cavalier sollicitateur qui s'est battu en duel le 27 janvier 1615, près Paris.

5. La chasse au vieil grognard de l'antiquité. 1622.

6. L'Onophage, ou le mangeur d'asne, histoire veritable d'un procureur qui a mangé un asne.

7. Les Regrets des filles de joie de Paris sur le subject de leur bannissement.

8. Histoire joyeuse et plaisante de M. de Basseville et

d'une jeune demoiselle, fille du ministre de St-Lo, laquelle fut prise et emportée subtilement de la maison de son père.

9. L'ordre du combat de deux gentilshommes fait en la ville de Moulins, accordé par le roy nostre sire.

10. La Response des servantes aux langues calomnieuses qui ont froissé sur l'ance du panier ce caresme; avec l'avertissement des servantes bien mariées et mal pourveues à celles qui sont à marier, et prendre bien garde à eux avant que de leur mettre en mesnage.

11. Nouveau reglement general sur toutes sortes de marchandises et manufactures qui sont utiles et nécessaires dans ce royaume, par de la Gombertière.

12. Le Trebuchement de l'ivrongne, par G. Colletet.

13. Lettres nouvelles contenant le privilège et l'auctorité d'avoir deux femmes.

14. Règles, Statuts et Ordonnances de la caballe des filous reformez depuis huit jours dans Paris, ensemble leur police, estat, gouvernement, et le moyen de les cognoistre d'une lieue loing sans lunettes.

15. Privilège des Enfans Sans-Souci, qui donne lettre patente à madame la comtesse de Gosier Sallé.... pour aller et venir par tous les vignobles de France.

16. La Rencontre merveilleuse de Piedsgrette avec maître Guillaume revenant des Champs-Elizée, avec la genealogique des coquilberts.

17. Le Ballieux des ordures du monde.

18. Discours veritable des visions advenues au premier et second jour d'aoust 1589 à la personne de l'empereur des Turcs, sultan Amurat, en la ville de Constantinople, avec les protestations qu'il a fait pour la manutention du christianisme.

19. Le Pasquil du rencontre des cocus à Fontainebleau.

20. Exemplaire punition du violement et assassinat commis par François de La Motte, lieutenant du sieur de Mon-testruc, en la garnison de Metz en Lorraine, à la fille d'un bourgeois de ladite ville, et executé à Paris le 5 décembre 1607.

21. Le Satyrique de la cour, 1624.

22. Les Estranges tromperies de quelques charlatans nouvellement arrivez à Paris, decouvertes aux despens d'un plaideur, par C. F. Duppe.

23. La Pièce de cabinet, dédiée aux poètes du temps (par E. Carneau).

24. Privilèges et reglemens de l'Archiconfrérie vulgai-

rement dite des Cervelles emouquées ou des Ratiers.

25. Advis de Guillaume de la Porte, hotteux es halles de la ville de Paris.

26. Les Misères de la femme mariée, où se peuvent voir les peines et tourmens qu'elle reçoit durant sa vie, mis en forme de stances par M^{me} Liebault.

27. Les Privilèges et fidelitez des Chastrez, ensemble la responce aux griefs proposez en l'arrest donné contre eux au profit des femmes.

28. Le Pont-Neuf frondé.

29. La Tromperie faicte à un marchand par son apprenty, lequel coucha avec sa femme, qui avoit peur de nuict, et de ce qui en advint, avec le testament du martyr amoureux.

30. Legat testamentaire du prince des Sots à M. C. d'Acreigne, Tullois, pour avoir descrit la defaite de deux mille hommes de pied, avec la prise de vingt-cinq enseignes, par Monseigneur le duc de Guyse.

31. Oraison funèbre de Caresme prenant, composée par le serviteur du roy des Melons andardois.

Le tome IV contient :

1. Brief discours de la reformation des mariages.

2. Les jeux de la cour.

3. Songe.

4. Le tableau des ambitieux de la cour, nouvellement tracé par maistre Guillaume à son retour de l'autre monde.

5. Lettre d'ecorniflerie et declaration de ceux qui n'en doivent jouir.

6. L'estrange ruse d'un filou habillé en femme, ayant duppé un jeune homme d'assez bon lieu sous apparence de mariage.

7. Le passe-port des bons beuveurs.

8. Factum du procez d'entre messire Jean et dame Renée.

9. Le purgatoire des hommes mariez, avec les peines et les tourmentz qu'ils endurent incessamment au subject de la malice et mechanceté des femmes.

10. Memoire touchant la seigneurie du Pré-aux-Clercs, appartenant à l'Université de Paris, pour servir d'instruction à ceux qui doivent entrer dans les charges de l'Université.

11. Histoire horrible et effroyable d'un homme plus qu'enragé qui a esgorgé et mangé sept enfans dans la ville

de Chaalons en Champagne. Ensemble l'exécution memorable qui s'en est ensuivie.

12. L'entrée de Gaultier Garguille en l'autre monde, poème satyrique.

13. Les estrennes du Gros Guillaume à Perrine, présentées aux dames de Paris et aux amateurs de la vertu.

14. La lettre consolatoire escripte par le general de la compagnie des Crocheteurs de France à ses confrères, sur son restablissement au dessus de la Samaritaine du Pont-Neuf, narrative des causes de son absence et voyages pendant icelle.

15. Les plaisantes ephemerides et pronostications très certaines pour six années.

16. Epitaphe du petit chien Lyco-phagos, par Courtault, son conculinaire et successeur en charge d'office, à toutes les legions des chiens academiques, par Vincent Denis Perigordien.

17. La grande cruauté et tyrannie exercée par Mustapha, nouvellement empereur de Turquie, à l'endroit des ambassadeurs chrestiens, tant de France, d'Espagne et d'Angleterre. Ensemble tout ce qui s'est passé au tourment par luy exercé à l'endroit de son neveu, lui ayant fait crever les yeux.

18. Le different des Chapons et des Coqs touchant l'alliance des Poulles, avec la conclusion d'yceux.

19. Recit en vers et en prose de la farce des Precieuses.

20. Histoire miraculeuse de trois soldats punis divinement pour les forfaits, violences, irreverences et indignités par eux commises avec blasphèmes execrables contre l'image de monsieur saint Antoine, à Souley, près Chastillon-sur-Seine, le 21^e jour de juin dernier passé (1576).

21. Le fantastique repentir des mal mariez.

22. Le grand procez de la querelle des femmes du faux-bourg Saint-Germain avec les filles du faux-bourg de Montmartre, sur l'arrivée du regiment des Gardes. Avec l'arrest des commères du faux-bourg Saint-Marceau intervenu en ladicte cause.

23. Les contre-veritez de la court, avec le dragon à trois testes.

24. Le coq-à-l'asne, ou le pot aux roses, adressé aux financiers.

25. Traduction d'une lettre envoyée à la reine d'Angleterre par son ambassadeur, surprise près le Moüy par la garnison du Havre de Grâce, 15 juin 1590.

26. Remontrance aux femmes et filles de la France. Extrait du prophète Esaye, au chapitre III de ses prophéties.

27. Histoire véritable du combat et duel assigné entre deux demoiselles sur la querelle de leurs amours.

28. L'Innocence d'amour, à Lysandre.

Le tome V contient :

1. Les Triolets du temps. 1649.

2. Discours sur la mort du chapelier.

3. Reglement d'accord sur la preference des savetiers cor-
donniers.

4. L'Œuf de Pasques ou pascal, à M. le lieutenant civil,
par Jacques de Fonteny.

5. Catechisme des Courtisans, ou les Questions de la cour,
et autres galanteries.

6. Exil de Mardy-Gras.

7. Ordre à tenir pour la visite des pauvres honteux.

8. L'Anatomie d'un Nez à la mode, dédié aux bons
beuveurs.

9. Extrait de l'inventaire qui s'est trouvé dans les coffres
de M. le chevalier de Guise, par M^{lle} d'Entraigue, et
mis en lumière par M. de Bassompierre.

10. Les nouvelles admirables lesquelles ont envoyées les
patrons des gallées qui ont esté transportées du vent en plu-
sieurs et divers pays et ysles de la mer, et principalement
ès parties des Yndes.

11. Le Gan de Jan Godard, Parisien.

12. Discours de deux marchands fripiers et de deux
tailleurs, avec les propos qu'ils ont tenus touchant leur
estat.

13. Discours admirable d'un magicien de la ville de
Moulins qui avoit un demon dans une phiole, condam-
né d'estre bruslé tout vif par arrest de la Cour de Parle-
ment.

14. Vraye Pronostication de M^e Gonin pour les mal-
mariez, plates-bourses et morfondus, et leur repentir.

15. La misère des apprentis imprimeurs, appliquée par
le detail à chaque fonction de ce penible estat.

16. Arrest de la Cour de Parlement qui fait deffenses à
tous pastissiers et boulangers de fabriquer ni vendre, à
l'occasion de la feste des Rois, aucuns gâteaux.

17. La Maltote des Cuisinières, ou la Manière de bien
ferrer la mule.

18. Cas merveilleux d'un bastelier de Londres, lequel, sous ombre de passer les passans outre la rivière de Thames, les estrangloit.

19. Les de Relais, ou le Purgatoire des bouchers, poulayers, paticiens, cuisiniers, joueurs d'instrumens, comiques et autres gens de mesme farine.

20. Discours de la mort de très haute et très illustre princesse madame Marie Stuard, royne d'Escosse.

21. L'Onozandre, ou le Grossier, satire.

22. Le Conseil tenu en une assemblée des dames et bourgeois de Paris.

23. Vengeance des femmes contre les hommes.

24. Ballet nouvellement dansé à Fontaine-Bleau par les dames d'amour. Ensemble leurs complaints adressées aux courtisanes de Venus à Paris.

25. Satyre contre l'indécence des questeuses.

26. Les contens et mescontens sur le sujet du temps.

27. Vers pour Monseigneur le Dauphin au sujet d'une aventure arrivée entre lui et le petit Brancas.

28. La Vraye Pierre philosophale, ou le moyen de devenir riche à bon conte.

Le tome VI^e contient :

1. Les estranges et desplorables accidens arrivez en divers endroits sur la rivière de Loire et lieux circonvoisins par l'effroyable desbordement des eaux et l'espouvantable tempeste des vents, le 19 et 20 janvier 1633. Ensemble les miracles qui sont arrivez à des personnes de qualité et autres qui ont esté sauvées de ces perilleux dangers.

2. Le feu royal, faict par le sieur Jumeau, arquebusier ordinaire de Sa Majesté.

3. Histoire veritable du prix excessif des vivres de la Rochelle pendant le siège.

4. La grande propriété des bottes sans cheval en tout temps, nouvellement descouverte, avec leurs appartenances, dans le grand magasin des esprits curieux.

5. Les estrennes de Herpinot, présentées aux dames de Paris, desdies aux amateurs de la vertu, par C. D. P., comedien françois.

6. Harangue de Turlupin le souffreteux, 1615.

7. Sommaire traicté du revenu et despence des finances de France, ensemble les pensions de nosseigneurs et dames de la Cour, escrit par Nicolas Remond, secretaire d'Estat.

8. Quatrains au roy sur la façon des harquebuses et pistolets, enseignans le moyen de recognoistre la bonté et le

vice de toutes sortes d'armes à feu et les conserver en leur lustre et bonté, par François Poumerol, arquebusier.

9. Zest-Pouf, historiette du temps.

10. Catechisme des Normands.

11. Edit du roy portant suppression des charges de capitaines des levrettes de la chambre du roy.

12. Histoire veritable de la mutinerie, tumulte et sedition faite par les prestres Saint-Medard contre les fideles, le samedi xxvii^e jour de decembre 1561.

13. Les choses horribles contenues en une lettre envoyée à Henry de Valois par un enfant de Paris le vingt-huitième de janvier 1589.

14. Le Cochon mitré, dialogue.

15. Stances sur le retranchement des festes, en 1666.

16. Le Pont-Breton des procureurs.

17. La plaisante nouvelle apportée sur tout ce qui se passe en la guerre de Piedmont, avec la harangue du capitaine Picotin faite au duc de Savoye sur le mescontentement des soldats françois.

18. Le Carquois satyrique.

19. L'estrange et veritable accident arrivé en la ville de Tours, où la royne couroit grand danger de sa vie sans le marquis de Rouillac et de M. de Vignolles, le vendredy vingt-neufviesme janvier 1616.

20. Arrest notable donné au profit des femmes contre l'impuissance des maris, avec le plaidoyé et conclusion de Messieurs les gens du roy.

21. Satyre sur la barbe de M. le president Molé.

22. Recit veritable de l'execution faite du capitaine Carrefour, general des voleurs de France, rom, u vif à Dijon le 12^e jour de decembre 1622.

23. Brief dialogue, exemplaire et recreatif, entre le vray soldat et le marchand françois, faisant mention du temps qui court.

24. La musique de la taverne et les propheties du cabaret, ensemble le Mepris des Muses.

Le tome VII est sous presse, le tome X contiendra la table générale.

HISTOIRE.

I. VOYAGES.

* **H**istoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, décrits par le capitaine LAUDONNIÈRE; à laquelle a été ajousté un *Quatriesme voyage, fait par le capitaine GOURGUES.* 1 volume. 5 fr.

Epuisé. Il reste quelques exemplaires sur papier fort au prix de 10 fr.

Mémoires des Voyages du sieur Demarez, revus sur le seul exemplaire connu de l'édition originale, et annotés par M. Charles NAVARIN. 1 vol. 5 fr.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle, de la part de Charles II, vers Alexey Michailowitz, czar de Moscovie, Charles, roy de Suède, et Frederic III, roy de Danemarck. Nouvelle édition, avec préface, notes et glossaire par le prince Augustin GALITZIN. 1 volume. 5 fr.

II. HISTOIRE DE FRANCE.

Collection générale de Chroniques et Mémoires relatifs à l'histoire de France. 200 vol.

Cette collection comprendra les ouvrages qui font partie des diverses collections publiées jusqu'à ce jour, et plusieurs autres imprimés ou inédits. Chaque ouvrage, revu sur les manuscrits et les éditions anciennes, accompagné de notes et d'une table des matières, se vendra séparément. Il n'y aura ni faux-titre, ni indication quelconque qui puisse obliger les amateurs à prendre les volumes dont ils n'auraient pas besoin. Les ouvrages divers ne seront rattachés entr'eux

que par le plan de la collection et la *Table générale des matières*.

De cette collection feront partie :

* *Les Aventures du baron de Fæneste*, par Théodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française. 1 vol. 5 fr.

* *Mémoires de la Marquise de Courcelles*, écrits par elle-même, précédés d'une Notice et accompagnés de notes par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

* *Mémoires de Madame de la Guette*. Edition revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.

Mémoires de l'abbé de Choisy, suivis de l'*Histoire de la Comtesse des Barres*, avec préface et notes par M. Gustave DESNOIRESTERRES. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Branthome.

Voyez page 34 de ce catalogue.

Chroniques des Samedis de Mlle de Scudéry, recueillies par CONRART, annotées par PELLISSON-FONTANIER, et publiées par M. F. FEUILLET DE CONCHES. 1 vol. 5 fr.

III. HISTOIRE ÉTRANGÈRE.

* *Histoire notable de la Floride*. 1 v. 5 fr.
Voyez page 45 de ce catalogue.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle. 1 vol. 5 fr.

Voyez page 45 de ce catalogue.

Histoire du Pérou, traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit du P. Anello OLIVA, par M. H. TERNAUX-COMPANS. 1 vol. 4 fr.

OUVRAGES DE DIFFÉRENTS FORMATS

Qui font partie du fonds de P. JANNET.

Bibliographie lyonnaise du xv^e siècle, par M. A. PÉRICAUD
aîné. Nouv. édit. Lyon, imprimerie de Louis Perrin, 1851,
in-8. 1^{re} partie. 7 50
2^e partie. 4 »
3^e partie. 2 »

Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, rédigé et
mis en ordre par Aimé VINGTRINIER, son bibliothécaire.
Lyon, 1853, 2 vol. gr. in-8. (18,641 articles.) 12 »

*Catalogue des livres imprimés, manuscrits, estampes, des-
sins et cartes à jouer composant la bibliothèque de M. C.
Leber, avec des notes par le collecteur. Tome IV, conte-
nant le supplément et la table des auteurs et des livres
anonymes. Paris, 1852, in-8, avec 6 grav. 8 »
Grand papier, fig. col. 25 »
Grand papier vélin, fig. col. 30 »*

Choix de fables de La Fontaine, traduites en vers basques
par J.-B. ARCHU. La Réole, 1848, in-8. 7 50

*Chronique et hystoire faicte et composee par reverend pere
en Dieu TURPIN, contenant les prouesses et faictz darmes
advenuz en son temps du tres magnanime Roy Charle-
magne et de son nepveu Raoulant. (Paris, 1835,) in-4
goth. à 2 col., avec lettres initiales fleuries et tourneures.
20 »
Pap. de Hollande. 25 »*

*Dialogue (Le) du fol et du sage. (Paris, 1833,) pet. in-8 goth.
9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »*

Dialogue facétieux d'un gentilhomme françois se plaignant de l'amour, et d'un berger qui, le trouvant dans un bocage, le reconforta, parlant à luy en son patois. Le tout fort plaisant. Metz, 1671 (1847), in-16 oblong. 9 »

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, par Fr. SABBATHIER. Paris, 1813, in-8. (Tome 37^e et dernier.) 6 »

Dit (Le) de menage, pièce en vers du XIV^e siècle, publié, pour la première fois par M. G.-S. TREBUTIEN. (Paris, 1835,) in-8 goth. 2 50
Pap. de Holl. 4 »

Dit (Un) d'aventures, pièce burlesque et satirique du XIII^e siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. TREBUTIEN. (Paris, 1835,) in-8 goth. 2 50

Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues (par Copineau). Paris, 1774, in-8. 4 »

Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, par Fréd. GUILLAUME, général de brigade. Milan, de l'impr. royale, 1812, 3 vol. gr. in-4 et atlas de 49 planches gr. in-fol. 20 »

Histoire du Mexique, par don Alvaro TEZOZOMOC, trad. sur un manuscrit inédit par H. TERNAUX-COMPANS. Paris, 1853, 2 vol. in-8. 15 »

Lai d'Ignaurès, en vers, du XII^e siècle, par RENAUT, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers, du XIII^e siècle, publiés pour la première fois par MM. MONMERQUÉ et FRANCISQUE MICHEL. Paris, 1832, gr. in-8, pap. vél., avec deux fac-simile color. 9 »
Pap. de Holl. 15 »
Pap. de Chine. 15 »

Lanternes (Les), histoire de l'ancien éclairage de Paris, par Edouard FOURNIER, suivie de la réimpression de quelques poèmes rares. (Les nouvelles lanternes, 1745. — Plaintes des filoux et écumeurs de bourses contre nosseigneurs les réverbères, 1769. — Les ambulantes à la brune con-

tre la dureté du temps, 1769. — Les sultanes nocturnes, 1769.) *Paris*, 1854, in-8. 2 »

Lettre d'un gentilhomme portugais à un de ses amis de Lisbonne sur l'exécution d'Anne Boleyn, publiée par M. Francisque MICHEL. *Paris*, 1832, br. in-8, pap. vélin. 3 »

Manuel du libraire et de l'amateur de livres, par M. Jacq.-Ch. BRUNET, quatrième édition originale. *Paris*, 1842-1844, 5 vol. in-8 à deux colonnes. 200 »

Moralité de la vendition de Joseph, filz du patriarche Jacob; comment ses frères, esmeuz par envye, s'assemblèrent pour le faire mourir..... *Paris*, 1835, in-4 goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

Moralité de Mundus, Caro, Démonia, à cinq personnages. — Farce des deux savetiers, à trois personnages. *Paris*, Silvestre, 1838, in-4 goth. format d'agenda. 12 »

Moralité nouvelle du mauvais riche et du ladre, à douze personnages. (*Paris*, 1833,) petit in-8 goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Moralité très singulière et très bonne des blasphémateurs du nom de Dieu. (*Paris*, 1831,) pet. in-4 goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

Mystère de saint Crespin et de saint Crespinien, publié pour la première fois par L. DESSALLES et P. CHABAILLE. *Paris*, 1836, gr. in-8 orné d'un fac-simile. 14 »
Pap. de Holl. (fac-simile sur VÉLIN). 30 »
Pap. de Chine. 30 »

PAYEN (Dr J. F.). — Publications relatives à Montaigne.

1° *Notice bibliographique sur Montaigne*. *Paris*, 1837, in-8. (Epuisé.)

2° *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne*. Paris, 1847, in-8, portrait, *fac-simile*. (Epuisés.)

3° *Nouveaux documents inédits ou peu connus sur Montaigne*. 1850, in-8, *fac-simile*. 3 fr.

4° *De Christophe Kormart et de son analyse sur les Essais de Montaigne*. Paris, 1849, in-8. (Epuisé.)

5° *Documents inédits sur Montaigne*, n° 3. — Éphémérides, Lettres, et autres Pièces autographes et inédites de Montaigne et de sa fille Eléonore. Paris, Jannet, 1855, in-8, *fac-simile*. 3 fr.

6° *Recherches sur Montaigne, documents inédits*, n° 4. — Examen de la vie publique de Montaigne, par M. Grün. — Lettres et remontrances nouvelles. — Bourgeoisie romaine. — Habitation et tombeau à Bordeaux. — Vues, plans, cachets, *fac-simile*. — R. Sebon. Paris, 1856, in-8. 5 fr.

Poésies françoises de J.-G. Alione (d'Asti), composées de 1494 à 1520, avec une notice biographique et bibliographique par M. J.-C. BRUNET. Paris, 1836, pet. in-8 goth. orné d'un *fac-simile*. 15 »

Proverbes basques, recueillis (et publiés avec une traduction française) par ARNAULD OIHÉNART. Bordeaux, 1847, in-8. 10 »

Recueil de réimpressions d'opuscules rares ou curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France, publié par les soins de MM. T. ARNAULDET, Paul CHÉRON, Anatole DE MONTAIGLON. In-8, papier de Hollande. (Tirage à 100 exemplaires.)

I. Ludovicus Henricus Lomenius, Briennæ comes, de pinacotheca sua. 1 50

II. Vie de François Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Eyraud, peintre, et René, sculpteur, par J.-M. Papillon. 3 50

Relation des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, suivie d'une critique de sa généalogie et précédée d'une Notice historique, par Alfred DE TERRE-BASSE. *Lyon*, impr. de Louis Perrin, 1850, in-8, fig. 7 »

Roman de Mahomet, en vers, du XIII^e siècle, par Alex. DU PONT, et livre de la loi au Sarrazin, en prose, du XIV^e siècle, par Raymond LULLE; publiés pour la première fois et accompagnés de notes par MM. REINAUD et Francisque MICHEL. *Paris*, 1831, gr. in-8 pap. vél., avec deux *fac-simile* coloriés. 12 »

Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII^e siècle, par GIBERT DE MONTREUIL, publié pour la première fois par M. Francisque MICHEL. *Paris*, 1834, gr. in-8 pap. vél. avec trois *fac-simile* et six gravures entourées d'arabesques et tirées sur papier de Chine. 36 »
Pap. de Chine. 60 »

Roman (Le) de Robert le Diable, en vers, du XIII^e siècle, publié pour la première fois par G.-S. TRÉBUTIEN. *Paris*, 1837, pet. in-4 goth. à deux col., avec lettres tourneures et grav. en bois. 20 »
Pap. de Holl. 30 »
Pap. de Chine. 36 »

Roman du Saint-Graal, publié pour la première fois par Francisque MICHEL. *Bordeaux*, 1841, in-12. 4 »

Table des auteurs et des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. le comte de La B* (La Bédoyère)**. Gr. in-8, pap. vél. 2 50

Table des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. L* (Libri)**. *Paris*, 1847, in-8. 1 50

Table des prix d'adjudication des livres de M. l. m. d. R. (du Roure). *Paris*, 1848, in-8. 1 25

Trésor des origines, ou Dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, par Ch. POUGENS. *Paris*, imprimerie royale, 1819, in-4. 6 »

Manuel-Annuaire de l'imprimerie, de la librairie et de la presse, par F. GRIMONT, avocat, s. Chef du bureau de la librairie au Ministère de l'intérieur. In-12. 4 »

Sous presse le *Manuel* pour 1857, complément de la 1^{re} édition, avec tables analytiques de toutes les matières contenues dans les deux volumes.

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

COURRIER DE LA LIBRAIRIE

Ce Journal paraît tous les samedis. Il contient les documents officiels concernant l'imprimerie, la librairie, et tout ce qui s'y rattache, — une Chronique judiciaire, — le Catalogue, d'après les documents officiels, des livres, cartes, estampes, œuvres de musique, etc., imprimés en France. — À titre de prime, les abonnés reçoivent 1^o le *Catalogue général de la librairie française au XIX^e siècle*, par M. Paul Chéron; ouvrage exclusivement imprimé pour eux, et qui ne sera pas mis dans le commerce; 2^o Pour 20 fr. de livres de la *Bibliothèque Elzevirienne*, au choix, pour chacune des années 1856 et 1857. — Prix de l'abonnement pour un an : Paris, 20 fr.; départements, 22 fr.; Etranger, 24 fr. — Bureaux, à Paris, rue de Richelieu, 15; à Leipzig, chez T. O. Weigel; à Londres, chez John Russell Smith. — Rédacteur en chef, P. Boiteau. Propriétaire-Gérant, P. Jannet.

MANUEL DE L'AMATEUR D'ESTAMPES

PAR M. CH. LEBLANC

OUVRAGE DESTINÉ A FAIRE SUITE AU

Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres

PAR M. J.-CH. BRUNET

Conditions de la Publication.

Le *Manuel de l'Amateur d'Estampes* sera publié en 26 livraisons, composées chacune de dix feuilles, ou 160 pages gr. in-8, à deux colonnes, imprimées sur papier vergé, avec monogrammes intercalés dans le texte. Le prix de chaque livr. est fixé à 4 fr. 50 c.; il est tiré quelques exempl. sur papier vélin au prix de huit francs la livraison.

**LES 8 PREMIÈRES LIVRAISONS (A-Becier) SONT EN VENTE
ET FORMENT DEUX VOLUMES.**

La 9^e livraison est sous presse.

RECUEIL DE CHANSONS, SATIRES, ÉPIGRAMMES

Et autres poésies relatives à l'histoire des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles

CONNU SOUS LE NOM DE

RECUEIL DE MAUREPAS

PUBLIÉ PAR M. ANATOLE DE MONTAIGLON

Ancien Elève de l'Ecole des Chartes
Membre résidant de la Société des Antiquaires de France.

Le *Recueil de Maurepas* sera publié en six forts volumes grand in-8° à 2 colonnes, imprimés sur beau papier vergé, en caractères neufs. Il paraîtra un volume tous les deux mois. Le prix est fixé à 25 fr. par volume, ou 150 fr. pour l'ouvrage complet. Chaque volume sera payé au moment de la livraison. Il ne sera tiré que 200 exemplaires. La souscription sera close prochainement, et le prix sera augmenté pour les personnes qui n'auront pas souscrit.

LA MUSE HISTORIQUE

ou

RECUEIL DES LETTRES EN VERS

CONTENANT LES NOUVELLES DU TEMPS, ÉCRITES À SON ALTESSE
MADEMOISELLE DE LONGUEVILLE, DEPUIS DUCHESSE
DE NEMOURS (1650 — 1665)

Par J. LORET.

*Nouv. édition, revue sur les manuscrits et sur les éditions originales
et augmentée d'une table générale des matières,*
par ED. V. DE LA PELOUZE et J. RAVENEL.

Les Lettres en vers de Loret sont assurément un des ouvrages les plus curieux à consulter, une des sources les plus abondantes en précieux renseignements auxquelles il soit possible de puiser, pour qui conque veut étudier avec soin l'histoire politique ou littéraire de la France pendant la période de temps qu'embrasse cette gazette rimée. Pour seize années de la vie du grand siècle, on y trouve, en effet, outre la relation de tous les actes importants de la minorité et des premiers jours du règne de Louis XIV, le récit détaillé de ces mille petits faits divers qui préparent, qui expliquent les grands événements; qui ont passé presque inaperçus des contemporains eux-mêmes, et dont les plus pénibles et les plus minutieuses recherches n'amèneraient pas toujours l'historien à saisir la trace ailleurs. Là, toutefois, ne se borne pas le mérite de la *Muse historique*. Un certain attrait nous pousse tous, plus ou moins, à rechercher les particularités intimes de la vie des personnages que l'histoire fait poser devant nous; cette curiosité est, ici, très amplement satisfaite. Bruits de la ville, nouvelles de la cour, entrées princières, fêtes publiques, festins royaux, représentations théâtrales, bals et ballets, mystères de la ruelle et parfois de l'alcôve, Loret tient note de tout, révèle tout, décrit tout en vers abondants et faciles, spirituels et naïfs, burlesques mais pleins de bon sens, libres mais non effrontés, empreints toujours d'un profond respect pour la vérité.

Ces qualités, aujourd'hui bien reconnues, et le haut prix qu'atteignent dans les ventes publiques les exemplaires même imparfaits de la *Muse historique*, nous ont décidé à réimprimer ce livre. Les éditeurs, indépendamment de ce qu'il leur a été possible de se procurer des lettres originales imprimées, ont fort utilement consulté deux manuscrits des bibliothèques impériale et de l'Arsenal. Un troisième, inappréciable volume relié aux armes de Fouquet et de la comtesse de Verrue, auxquels il a successivement appartenu, a été mis à leur disposition avec la plus gracieuse obligeance par son possesseur actuel, M. Gran-gier de la Marinière, le zélé bibliophile. Ces diverses communications, la dernière surtout, ont permis de faire disparaître presque entièrement les voiles souvent bien épais que, lors de l'impression de sa gazette, Loret a jetés, par prudence, sur un grand nombre de figures de son musée historique.

Rien n'a été négligé, sous le rapport des soins littéraires, pour que cette nouvelle édition soit digne des amateurs auxquels elle est destinée. L'exécution matérielle sera dirigée de manière à satisfaire les plus difficiles.

L'ouvrage, sous presse, se composera de 4 forts volumes grand in-8 à 2 colonnes. — Prix de chaque volume : 15 fr.

LIBRARY OF OLD AUTHORS.

M. John Russel Smith, libraire à Londres, vient de commencer la publication d'une collection destinée à prendre en Angleterre la place occupée en France par la *Bibliothèque elzevirienne*. Plusieurs ouvrages sont en vente ou sous presse. Tous les volumes sont imprimés uniformément et avec soin, avec des fleurons et lettres ornées, reliés en percaline, et se vendent à des prix modérés. Voici la liste des premières publications.

En vente :

- The Dramatic and Poetical Works of JOHN MARSTON: Now first collected and edited by J. O. Halliwell. 3 vols. cart. en toile. 22 50
- The Vision and Creed of Piers Ploughman. Edited by Thomas Wright; a new edition, revised, with additions to the Notes and Glossary. 2 vols. cart. 15 »
- INCREASE MATHER'S Remarkable Providences of the Earlier Days of American Colonization. With Introductory Preface by GEORGE OFFOR. Portrait. 7 50
- JOHN SELDEN'S Table Talk. A new and improved Edition, by S. W. SINGER. 7 50
- The Poetical Works of WILLIAM DRUMMOND of Hawthornden. Edited by W. B. Turnbull. Portrait. 7 50
- Francis Quarle's Enchiridion. Containing Institutions — Divine, Contemplative, Practical, Moral, Ethical, OEconomical, and Political. Portrait. 4 50
- The Miscellaneous Works in prose and verse of sir THOMAS OVERBURY. Now first collected. Edited, with Life and Notes, by E. F. Rimbault. Portrait after Pass. 7 50
- GEORGE WITHER'S Hymns and songs of The Church. Edited, with Introduction, by Edward Farr. Also the Musical Notes, composed by Orlando Gibbons. With Portrait after Hole. 7 50
- The Poetical Works of the Rev. ROBERT SOUTHWELL. Now first completely edited by W. B. Turnbull. 6

Sous presse :

GEORGE WITHER's Hallelujah , or Britain's Second Remembrances, in Praiseful and Penitential Hymns , Spiritual Songs and Moral Odes. Edited by Edward Farr.

GEORGE SANDYS' Poetical Works. Edited by John Mitford.

Remaines Concerning Britain, by **WILLIAM CAMDEN.** The Eighth Edition. Edited by Mark Antony Lower.

The Interludes of John HEYWOOD. Now first collected and edited by F. W. Fairholt.

Pieces of Early Popular Poetry. Republished principally from early printed copies in the Black Letter. Edited by Edward Vernon Utterson. Second Edition.

The Iliads and the Odysseys of Homer, Prince of Poets, never before in any Language truly translated, done according to the Greek by **GEORGE CHAPMAN.** Edited by Richard Hooper.

The Journal of a Barrister of the name of MANNINGHAM, for the years 1600, 1601 and 1602; containing Anecdotes of Shakespeare, Ben Johnson, Marston, Spenser, Sir W. Raleigh, Sir John Davys, etc. Edited from the ms. in the British Museum, by Thomas Wright.

The Rev. JOSEPH SPENCE's Anecdotes of Books and Men, about the time of Pope and Swift. A new Edition by S. W. Singer.

The Prose Works of GEOFFREY CHAUCER, including the Translation of Boethius, the Testament of Love; and the Treatise on the Astro-labe. Edited by T. Wright.

King JAMES' Treatise on Demonology. With Notes.

The Poems, Letters and Plays of Sir JOHN SUCKLUND.

THOMAS CAREW's Poems and Masque.

The Miscellanies of JOHN AUBREY, F. R. S.

*Dépôt à Paris, chez P. JANNET, éditeur de la Bibliothèque
Elzevirienne, rue Richelieu, 15.*

Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.





